



PRÉFACE

A l'horizon de la baie d'Alger, à laquelle elle forme un magnifique arrière-plan, s'élève, à plus de 2.000 mètres d'altitude, la grande chaîne du Djurdjura, étincelante de neige de novembre à avril. Au pied de cette chaîne, dans un chaos de mamelons qu'en taillent de profonds ravins, s'étend un des pays les plus pittoresques et les plus étranges qu'il y ait au monde, le pays kabyle. Couverte d'oliviers et de figuiers, avec des sources fraîches qu'on entend partout murmurer, la Kabylie, à certains égards, a un visage de France,

AU CŒUR DU PAYS KABYLE

Rappelant le Dauphiné ou la Savoie. Les touristes qui visitent l'Afrique du Nord, attirés par le Sud, son ciel sans nuages et ses palmeraies, ne sauraient se dispenser de parcourir ces Alpes algériennes, ne serait-ce que pour mieux apprécier le contraste qui les attend à Biskra ou à Ghardaïa. Quant aux Français d'Algérie, ils y trouveront, maintenant surtout que les communications sont devenues plus faciles et plus rapides, des stations d'altitude particulièrement favorables à un séjour estival. Dans ce pays kabyle, ce n'est pas seulement la nature qui est attrayante: l'homme est partout présent, car la densité de la population est extraordinaire ; d'innombrables villages aux toits de tuiles, qui ressemblent de loin à nos villages d'Auvergne, couronnent toutes les crêtes et les habitants de ces cités forment de petites sociétés dont l'étude est du plus haut intérêt. On peut dire sans exagération qu'il n'est pas possible de connaître et de comprendre les indigènes de l'Afrique du Nord si l'on ne s'est pas tout d'abord familiarisé avec les Kabyles et la Kabylie. Des ouvrages de premier ordre leur ont été consacrés, notamment ceux de Hanoteau et Letourneau et de Masqueray, auxquels va s'ajouter celui que prépare mon collègue de l'Université d'Alger, Marcel Larnaude. Mais ces auteurs n'ont pas épousé l'intérêt du sujet ; il reste encore beaucoup de points à préciser, de questions à approfondir. Etudier les Kabyles est aujourd'hui encore, à mon avis, la meilleure préparation aux recherches sur les populations berbères du Maroc ; s'ils en diffèrent par certains côtés, les ressemblances sont nombreuses et vraiment fondamentales. La société kabyle, et ce n'est pas là le moindre des divers genres d'intérêt qu'elle présente, évolue sous nos yeux et cette évolution, depuis quelques années, est même assez rapide. Les deux grands instruments, comme le remarque M. Rémond, sont la route et l'école, la première amenant des modifications immédiates, la seconde, des transformations plus lointaines. «L'automobile, dit M. Rémond, a conquis la Kabylie. Elle en a chassé le mulet ; nombre de villages ne possèdent plus un seul de ces animaux ». On nous permettra de le regretter. Lorsque nous évoquons le souvenir de nos tournées en Kabylie, dont les premières datent de plus de cinquante ans, nous revoyons ces animaux si courageux et si endurants, gravissant d'un pied sûr les pentes les plus abruptes, le muletier kabyle pendu à leur queue pour aider sa marche. Nous revoyons les ascensions du Club alpin d'Alger, en compagnie de ce délicieux et charmant artiste qu'était Charles de Galland, dont le souvenir demeure à tous ceux qui l'ont connu. On campait au pied de la grande chaîne ; on achetait un mouton pour le repas du soir, puis on goûtait la douce fraîcheur de la nuit étoilée et, le lendemain de bon matin, on grimpait au sommet choisi, pic Ficheur, pic Pressoir, pic de Galland, qui gardent les noms des premiers ascensionnistes. Plus moderne que moi, M. Rémond décrit surtout les routes accessibles aux automobiles; il faut espérer cependant que, parmi les visiteurs de la

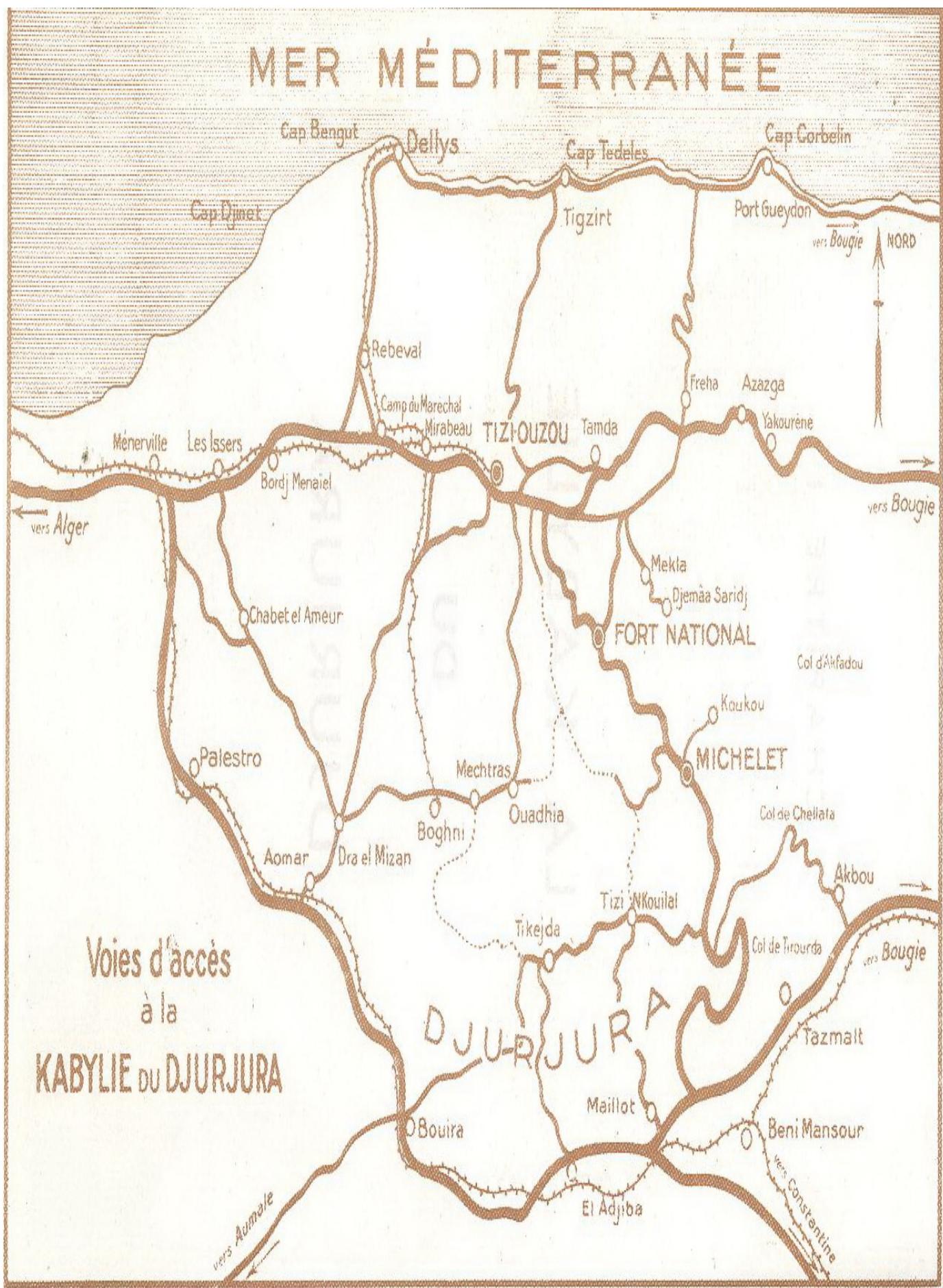
Kabylie, il en est qui, guidés par lui jusqu'au pied de la grande chaîne, voudront monter plus haut, à l'Haïzeur ou à l'Akouker, se promener dans les prairies semées de violettes des Alpes aux quelles se mêlent les tulipes jaunes et rouges au parfum si pénétrant. En dehors des transformations que produisent la rouie et l'école, on en observe d'autres en Kabylie. On sait que les Kabyles, surtout depuis la guerre, pratiquent sur une large échelle l'émigration temporaire en France ; cette émigration a ses avantages, mais aussi ses inconvénients pour l'Algérie et pour la métropole et demande à être contenue dans de justes limites. Pour y parvenir, M. Rémond préconise deux remèdes, le développement de l'arboriculture, parfaitement adaptée au soi et au climat de la Kabylie, et le progrès de l'artisanat. Il est clair que la propagation du châtaignier par exemple est un des plus grands bienfaits que nous puissions apporter à la Kabylie. Et l'évolution de l'artisanat, des petites industries qui aident à vivre tant d'autres populations montagnardes, n'est pas moins désirable ; M. Rémond lui-même, pour y aider, a créé à Fort National un centre d'éducation professionnelle qui paraît appelé à donner les meilleurs résultats. Dès à présent, les conditions de vie s'améliorent; les habitations, autrefois serrées les unes contre les autres, commencent à s'égailler dans la campagne et à devenir moins rudimentaires ; beaucoup d'autres signes d'amélioration se remarquent, qu'on trouvera mentionnés dans le présent ouvrage. M. Rémond appartient à cet admirable corps des administrateurs de commune mixte qui a succédé aux officiers de bureau arabe ; on ne dira jamais assez ce que la France et l'Algérie doivent aux uns et aux autres, ce qu'ils ont fait pour asseoir notre domination en Algérie et aussi pour accroître le bien-être des populations indigènes placées sous leur tutelle. L'autorité paternelle de M. Rémond s'exerce sur les 74.000 Kabyles de la commune mixte de Fort National. On ne remplit bien que les tâches auxquelles on se donne avec tout son cœur : M. Rémond aime ses administrés et a su se faire aimer d'eux ; il connaît trop bien les Kabyles pour s'aveugler sur leurs graves défauts, mais il s'attache surtout à mettre en lumière leurs qualités et leurs mérites. Il s'efforce d'améliorer leur condition par tous les moyens en son pouvoir. Si certains touristes voyagent encore comme des colis et passent sans rien voir ni comprendre, il en est d'autres qui cherchent à se documenter et pour lesquels le plaisir du voyage n'est complet que s'ils se sont renseignés sur les spectacles qui frappent leurs yeux. C'est pour ceux-là que M. Rémond a écrit son livre, admirablement édité et illustré par la maison Baconnier et qui est, croyons-nous, appelé au plus grand succès. Pour visiter avec fruit la Kabylie, on ne saurait trouver de meilleur guide.

AUGUSTIN BERNARD.

LA FEMME KABYLE ROULE LE COUSCOUS



CHAPITRE I
LA KABYLIE DU DJURJURA



VILLAGE KABYLE AUX AÏT YENNI



Village kabyle aux Aït Yenni

LA KABYLIE DU DJURJURA

LES DEUX KABYLIES. -Trop souvent le touriste, pressé de parcourir toute l'Algérie en quelques jours, se contente d'entrevoir la Grande Kabylie en allant d'Alger à Bougie par Azazga ou par Maillot. Sans doute, les régions ainsi traversées depuis Ménerville : Tizi-Ouzou et sa grouillante population, la forêt d'Akfadou et ses futaies de chênes zén, Palestro et ses gorges, Akbou, Sidi-Aïch et leurs olivaies, Bougie et son merveilleux décor, tout cela est bien pays kabyle ; mais, à vrai dire, ce n'en est que la lisière. Qui veut bien connaître la Kabylie et en découvrir le vrai visage doit aller jusque vers Fort National et Michelet, en plein massif du Djurjura. Malgré le flot des invasions qui l'ont frôlée, cette région a fait figure, jusqu'en 1857, de citadelle imprenable, protégée qu'elle est par deux merveilleux remparts 'naturels' : la profonde échancrure du Sébaou, au Nord et, au Sud, les flancs abrupts du Djurjura.

CIVILISATION KABYLE. -Si l'on juge une civilisation d'après les monuments qu'elle a laissés, celle des Kabyles est bien pauvre. Rien de saillant dans son histoire ; aucune vue d'ensemble ; aucune idée générale ; aucune cohésion. A peine, au seizième siècle, à Koukou, un éphémère essai de cristallisation des forces vives du pays. Une poussière de clans montagnards ; aucun sentiment d'ordre supérieur capable de grouper et d'unir. De continues luttes intestines. Dispersion des efforts ; division des volontés. Rien de l'épopée arabe. Rien du conquérant ; mais une invincible force de résistance, qualité négative. Aucun monument. De mesures uniformes ; les difficultés de la vie limitaient l'aisance des particuliers et l'esprit démocratique des cités n'aurait jamais toléré de suzerains, ni de châteaux. L'âpreté du sol et son exiguité relative, le manque de sécurité, en l'absence d'organismes à rayonnement étendu, tout contribuait à laisser à chaque village un horizon borné. Ni citadelles, ni même de points d'appui fortifiés : la nature s'était chargée de construire d'inexpugnables remparts ; cela suffirait. Pas de routes, pour mieux résister aux envahisseurs ; seulement des sentiers capricieux, aux raidillons bien faits pour façonner des jarrets d'acier. Aucun centre de culture intellectuelle ou artistique t une foule de villages compacts, repliés sur eux-mêmes et campés sur les crêtes, dans un isolement farouche et une attitude défensive.

MOSQUEE D'AÏT ERVAH



Mosquée d'Aït Erbah

ASPECT DU PAYS KABYLE



Au pied des Monts



L'attrait du pays kabyle - Avant même qu'on ne l'aborde, la haute Kabylie attire par la majesté de ses montagnes ; dès qu'on y pénètre, elle conquiert par son charme. Son relief, ses cultures, sa population, ses villages, tout y est original. La variété de ses aspects lui donne un attrait incomparable ; rien n'y est monotone. Choses et gens ont de l'allure, du caractère, de la race. A chacun des nombreux détours du chemin, l'amateur de beaux sites jouit de sensations nouvelles, tantôt aimables et gracieuses, tantôt austères ou violentes, tantôt grandioses et puissamment reposantes. Le folkloriste et le sociologue, à la recherche de détails nouveaux, découvrent des mœurs et des institutions marquées d'un indélébile cachet d'archaïsme et pénètrent les secrets d'une âme où bouillonnent tant de survivances du passé. Leur randonnée terminée, chargés d'impérissables souvenirs, tous formulent le mémé souhait : y revenir. L'automne et le printemps sont les saisons les plus favorables pour visiter la Kabylie. Aimable et doux, l'automne s'y prolonge, paré de feuillages fauves et feutrés d'herbes moelleuses. Le printemps surtout y est délicieux, avec ses cerisiers en fleurs et le vaste déroulement de ses landes verdo�antes ou de ses pâturages couleur de bouton d'or. Des coulées vertes rendre d'orge nouvelle se glisse sous les figuiers en bourgeons et les frênes déjà feuillus. Il n'est pas un talus, pas un buisson qui ne s'égaie de fleurs rustiques, depuis la violette jusqu'au chèvrefeuille. Ainsi recouvert d'une parure fraîche et parfumée, le sol semble être le plus riche au monde. Mais vienne l'hiver, il reprendra son vrai visage : rougeâtre et caillouteux, acide et froid, avec, ça et là, des ressauts de rocs qui révèlent toute la rudesse de l'ingrate nature du pays kabyle.

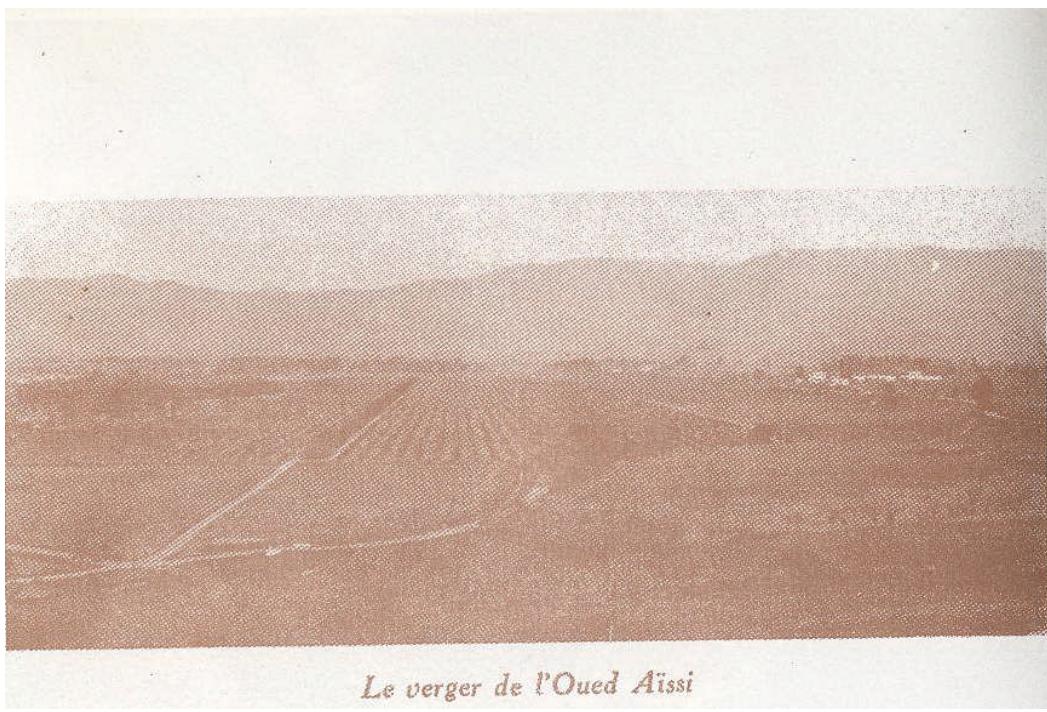


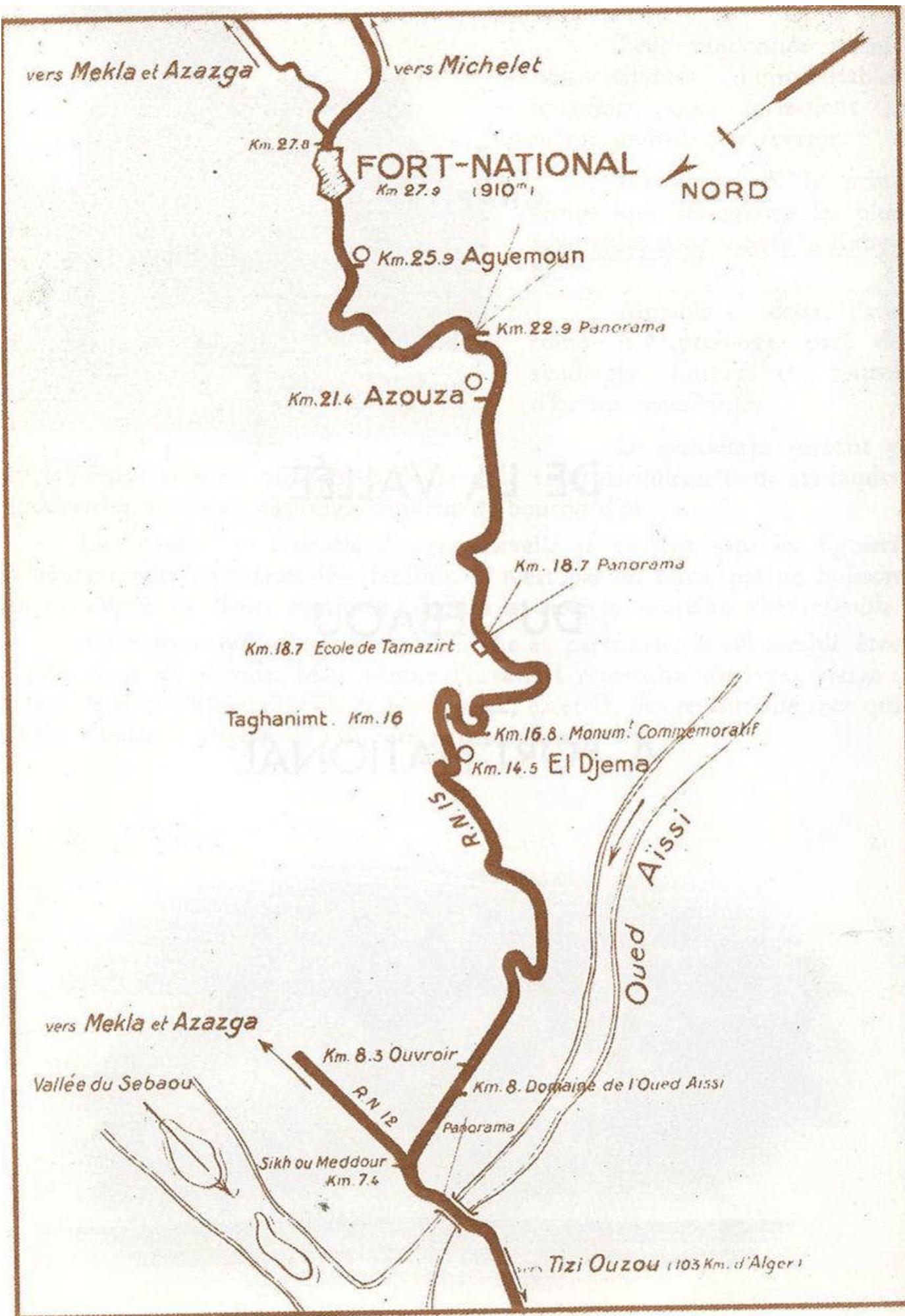
**CHAPITRE II
DE LA VALLEE DU SEBAOU
A FORNATIONAL**



DE LA VALLEE DU SEBAOU A FORNATIONAL

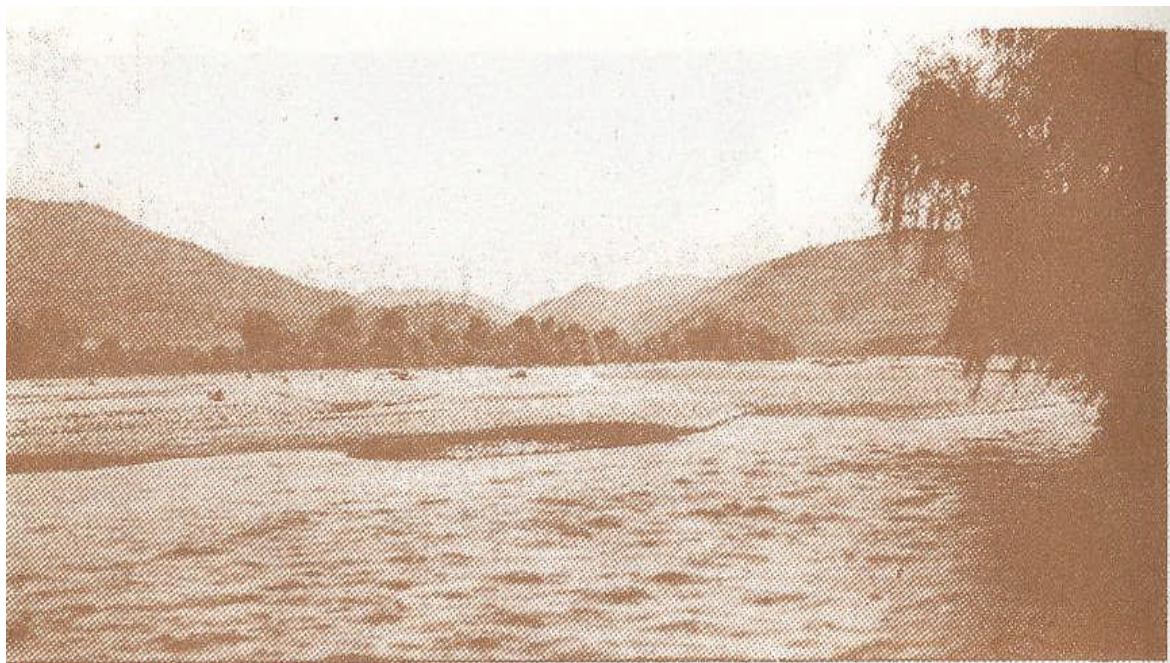
LE BASTION DE KABYLIE. A quelques kilomètres de Tizi-Ouzou, lorsque, pour aborder la montagne, la route quitte, à Sikh-ou-Meddour, les rives incertaines du Sébaou (altitude 80 mètres), on a l'impression qu'elle va buter à une infranchissable muraille. En effet, dominant de plus de 600 mètres la vallée qui l'enserre, un énorme bastion semble chargé de protéger les abords de la chaîne principale dont les sommets émergent dans le lointain, et d'en éloigner tout intrus. Aussi, le voyageur qui, pour la première fois, visite ces parages, se défend mal d'une certaine inquiétude à l'idée d'escalader une telle paroi.





LA VALLEE DE L'OUED AÏSSI

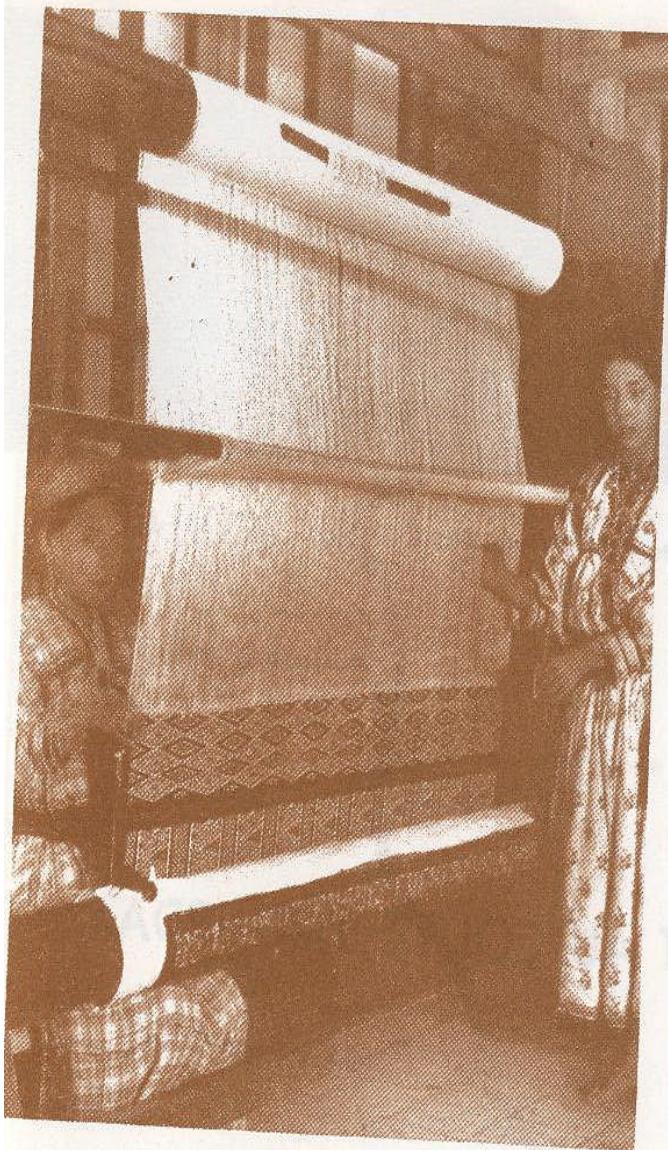
LE VERGER DE L'OUED AÏSSI – Mais 'ordonnance plaisante et l'aspect riant d'un verger qui n'a pas moins de su hectares ont vite fait de chasser ces appréhensions. L'Oued Aïssi semblait naguère le plus indomptable des torrents. Il y a dix ans à peine, il achevait sa course capricieuse au milieu d'un archipel inextricable d'îlots couverts de broussailles. Une main' tenace a su le dompter ; elle a réduit la largeur démesurée de son lit chaotique et d'un réseau de lagunes, elle a miraculeusement fait naître une terre féconde. C'est l'admirable verger de l'Oued Aïssi. Alternant avec d'interminables rangées de vigne, des plants réguliers d'arbres fruitiers ont remplacé tout un fouillis, toute une brousse stérile. Et nulle eau croupissante n'abrite plus ces légions de moustiques, hier encore actifs propagateurs de fièvres.



La vallée de l'Oued Aïssi

A L'ASSAUT DES MONTS - En moutonnements légers d'argiles bleues, de marnes jaunâtres et d'alluvions anciennes, la vallée vient mourir au pied du massif montagneux ; les aisselles des vallons s'estompent de broussailles ; les premières pentes se couvrent d'oliviers imposants et sévères, de frênes aux allures tourmentées et de figuiers dont les larges feuilles ressemblent à des mains étalées. Dès les pluies" d'automne, toutes ces verdures se parent de coloris chatoyants. Vers la fin du jour surtout, c'est une féerie de verts et de rouges allant de l'émeraude le plus pur au violet mourant. Sur un fond de ciel bleu, tournant au rose puis au blanc de perle, les plans successifs des collines du littoral s'estompent en teintes dégradées, symphonie mineure en mauve. La vallée du Sébaou étale ses méandres gris souris où l'eau brille comme des plaques d'argent sur la robe d'une Kabyle. Plus loin, la Tamgout d'Azazga tend à quelque jeune Dieu invisible son téton dénudé que dorent les derniers rayons du soleil. A l'heure où la nuit tombe, presque sans transition, l'auto semble, dans sa course rapide, gagner le soleil de vitesse ; à chaque tournant, de nouvelles crêtes apparaissent, casquée de rose et de mordoré. Des nuages lie de vin, indice de pluies prochaines, prolongent un certain temps l'agonie du jour ; enfin, les ténèbres l'emportent et c'est alors le silence, l'impressionnant silence du pays kabyle, la nuit. La montagne s'endort ; aucune autre lumière ne veille sur elle que celle des pâles étoiles.

L'OUVROIR DES SŒURES BLANCCHES. Cette conquête sur la nature hostile n'a pas suffi. On a voulu aussi gagner les cœurs. Dans un ouvroir modèle, les Sœurs Blanches enseignent aux fillettes kabyles les secrets de l'art ménager, couture et broderie de gandouras ou de haïk; tissage de tapis de haute laine, fabrication d'objets en raphia, sans oublier le repassage, la lessive, le jardinage et mille autres travaux domestiques. Sur un monticule, à l'écart de la route, s'élève une série de maisonnettes toutes blanches ; Ce sont les agréables et commodes demeures des ouvriers indigènes de l'exploitation agricole. Vues de la route, on dirait la première marche d'un escalier de géants qui conduirait au sommet des monts....



A l'ouvroir d'Aït-Hichem

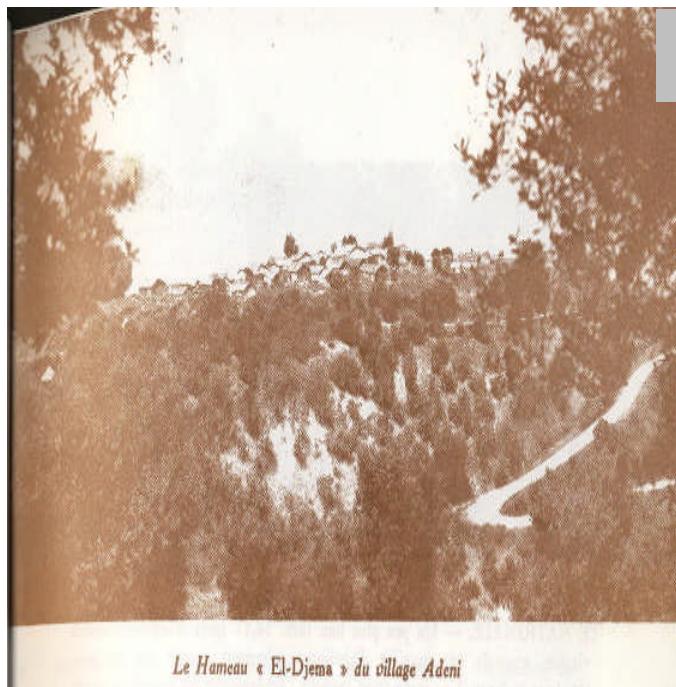


A l'ouvroir de l'Oued Aïssi

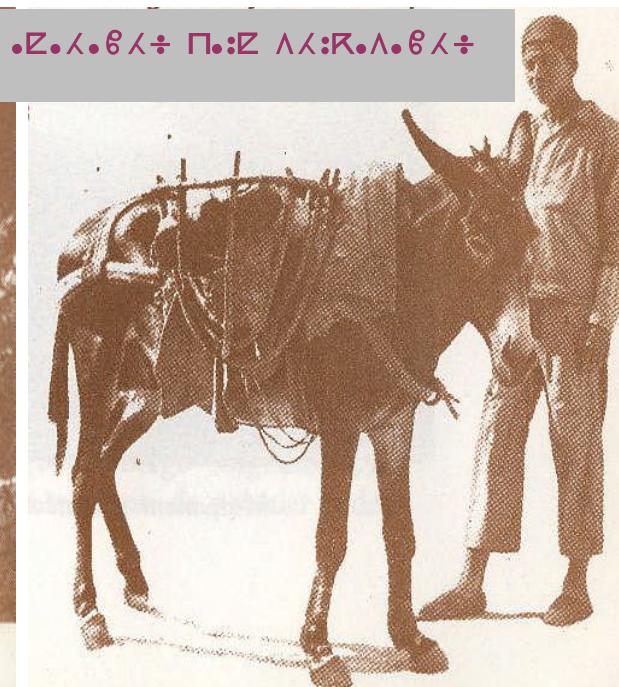
HAMEAUX D'ADNI

HAMEAUX D'ADNI Pendant 17 kilomètres, la route monte à l'assaut du massif ancien ; bordée de cactus, d'aubépines ou de sureaux, elle côtoie des ravins profonds à donner le vertige. Ses lacets successifs et rapides laissent parfois l'impression de revenir en arrière et permettent de jouir, par alternance, d'un changeant panorama : c'est tantôt la vallée aux lourdes terres découpées en damier, vaste tapis tout élimé par les grèves du fleuve capricieux, tantôt la montagne, éternelle coquette, qui masque son indigence et ses rides sous le sombre cafetan de ses arbres. Bientôt (km. 14,5), apparaît le premier village kabyle : Adeni, formé de cinq hameaux. Allongé sur une arête rocheuse, El-Djema est comme un poste avancé. A flanc de coteau, Agadir, Mestiga et Bechacha surveillent les olivaies, lourd manteau sur les pentes. A l'écart, Taghanimt fait cavalier seul. Autrefois, Adeni jouissait d'un grand renom dans toute la Kabylie, du fait de sa zaouïa¹. Aux époques d'anarchie et d'insécurité, cet établissement religieux, fondé au XIII^{em} siècle, jouait, semble-t-il, rôle d'arbitre et de tampon entre le montagnard enclin aux rapines et le paisible laboureur de la plaine. Depuis l'arrivée des Français, c'est la paix et la tranquillité. Les marabouts d'Adeni recueillent encore maintes offrandes, mais le proverbe kabyle a bien raison : « C'est surtout par mauvais temps que travaillent les moulins à eau des ravins et les marabouts ».

1 séminaire musulman



Le Hameau « El-Djema » du village Adeni



ROUTE NATIONALE. - Un peu plus loin (km. 16,8) après d'impressionnantes virages, apparaît une manière d'obélisque, fièrement campé sur un promontoire rocheux. Une inscription rappelle l'achèvement des premières assises de la route, en 18 jours, par les divisions du Maréchal Randon, au lendemain même de notre pénétration dans le pays (Juin 1857). Lorsque nos bataillons entreprirent ce travail, les Kabyles montrèrent un certain scepticisme : c'était folie, pensaient-ils, de vouloir faire grimper des voitures dans la montagne. Mais devant notre ténacité, et voyant déjà s'ébaucher ce chemin fabuleux, ils se prirent à craindre toutes sortes de calamités :



Monument commémoratif du tracé de la route, en 1857



ADENI. — Tombes sous un vieux olivier

Cette voie maudite amènerait, pour le moins, la confiscation de leurs biens, la ruine de leur pays, la misère, ou l'exil. Craines chimériques ! Leurs descendants ont apprécié les bienfaits de la route ; avec ce sens pratique qui les caractérise, ils en sont devenus les fervents usagers, quelquefois même avec excès. Il n'y a pas vingt ans, une seule diligence assurait le service postal entre Tizi-Ouzou et Michelet, par Fort National ; il lui fallait toute une journée pour effectuer ce parcours. Les voyageurs étaient surtout des Européens, les Kabyles allant soit à mulet, soit à pied. A chaque raidillon un peu long, on descendait de voiture pour prendre un raccourci. Près de Tamazirt, les enfants de l'école, à l'affût de quelques sous, attendaient la voiture, les jours de congé, et l'accompagnaient en chantant « le Drapeau de la France » ou « Sambre et Meuse » ; c'était l'époque héroïque ! Maintenant, l'arrivée du courrier n'est plus un événement. Il passe tellement de véhicules ! Chaque centre de Kabylie tant soit peu important, aussi bien

européen qu'indigène, est relié directement à Alger, par services réguliers. Il en est même qui vont de cette ville à Sétif, par Tizi-Ouzou et Michelet, ce qui n'est pas une mince randonnée. Malgré les difficultés d'un trajet initial hâtivement conçu et réalisé, la route de Fort National est d'une tenue remarquable ; tournants rectifiés, largeur augmentée, visibilité partout assurée, goudronnage soigneusement entretenu, signalisation bien comprise, tout en fait une voie de premier ordre. Mais quelles dépenses d'entretien¹ Chaque jour, c'est un défilé ininterrompu d'automobiles de tous genres, depuis le taxi léger jusqu'aux mastodontes des services réguliers. La veille des marchés, le mardi à Michelet, le mercredi à Fort National, le vendredi au Djemâa, des dizaines de camions, lourdement chargés de céréales, de denrées diverses et de matériaux de construction, grimpent en geignant les côtes interminables. - Depuis quelques années, la route a pris une importance capitale dans la vie des Kabyles ; le pays ne pouvant nourrir ses habitants, il leur faut bien l'approvisionner. Eux-mêmes sont de perpétuels voyageurs. Leurs vœux seront comblés lorsque toute la montagne sera sillonnée de voies de communication. L'automobile a conquis la Kabylie. Elle en a chassé le mulet ; nombre de villages ne possèdent plus un seul de ces animaux. Quant à voyager à pied, c'est bon désormais pour de petits parcours ou de pauvres gens. Les enfants des écoles ne viennent plus chanter au passage des autobus, maintenant bondés de Kabyles ; mais, comme ils aiment les sous tout autant que leurs aînés, ils attendent les voitures de tourisme et lancent à leurs occupants des bouquets de fleurs des champs, accompagnés de vivats. Hurrahs et fleurs tombent parfois sur des coeurs insensibles ou blasés. Qu'à cela ne tienne, on sera plus heureux un autre jour !



L'ECOLE DE TAMAZIRT

L'ECOLE DE TAMAZIRT. -Au kilomètre 18,7, à l'altitude de 630 mètres, un imposant bâtiment retient l'attention. C'est l'école de Tamazirt. De toutes les constructions scolaires de Kabylie (il y en a plus d'une centaine), c'est certainement l'une des mieux réussies. Sa silhouette élégante se dresse sur le bord même de la route. Elle comporte cinq classes, juste de quoi contenir les élèves des villages voisins. Sa façade blanchie à la chaux, ses escaliers intérieurs en marbre blanc, ses vastes salles prenant jour par de larges baies, son matériel moderne, tout en fait un modèle du genre.



L'école de Tamazirt

Dès 1875, il y avait une école à cet endroit ; c'est dire que trois générations déjà ont reçu l'instruction française ; aussi, dans son voisinage, seuls les vieillards ne parlent pas notre langue. Depuis longtemps, les Kabyles apprécient les avantages de l'instruction. Autrefois, ils allaient gagner leur subsistance à Philippeville, sur les Hauts Plateaux ou vers la Tunisie ; ils parlaient l'arabe, outre leur idiome maternel. Maintenant, ils vont de préférence travailler dans la métropole, et leur langue auxiliaire est le français. Même entre eux, ils en usent souvent. Le plus curieux est de les entendre discuter ; soit que la proximité d'un Européen les incite à montrer leur savoir, soit qu'ils ne trouvent pas dans leur langage propre les tournures adéquates aux idées ou aux inventions nouvelles, ils émaillent leur conversation de nombreuses expressions françaises, seules capables de traduire leur pensée. Quant aux lettrés, ils parlent notre langue sans accent, avec une correction et une recherche d'expressions souvent remarquables.

VILLAGES KABYLES ET MAISON NOUVELLES. - Tout au long du chemin, les villages kabyles, répandus en chapelets sur les hauteurs, semblent des fleurs piquées sur un immense champ de verdure. Ce mode de groupement, spécial la Grande Kabylie, lui donne une allure bien particulière. Il n'y a pas longtemps encore, toutes ces agglomérations avaient gardé leur aspect séculaire de calotte coiffant un mamelon, avec des masure basses et uniformes, à les croire faites au gabarit. Depuis une dizaine d'années, partout surgissent des constructions à l'europeenne, avec terrasses, balustrades ou balcons. De la masse sombre des gourbis d'autrefois, écrasés sous le poids d'une tenace héritéité, se détache, de ci, de là, le panache clair d'une maison neuve, à étage. Les tuiles plates, d'un rouge vif, tranchent sur le vert éteint de leurs aînées. La lourde chape qui pesait sur les villages kabyles commence à craquer de toutes parts. D'aucuns voient dans la disposition des villages sur les crêtes lie. Fluente prédominante du sol et du climat ; d'autres croient à des raisons historiques de luttes intestines. Il est bien difficile de les départager. Ces différentes causes ont, sans doute, joué leur rôle simultanément ; je pencherais cependant pour la seconde, en raison de la dispersion de nombreuses constructions neuves, constatée en de multiples points de la Kabylie.

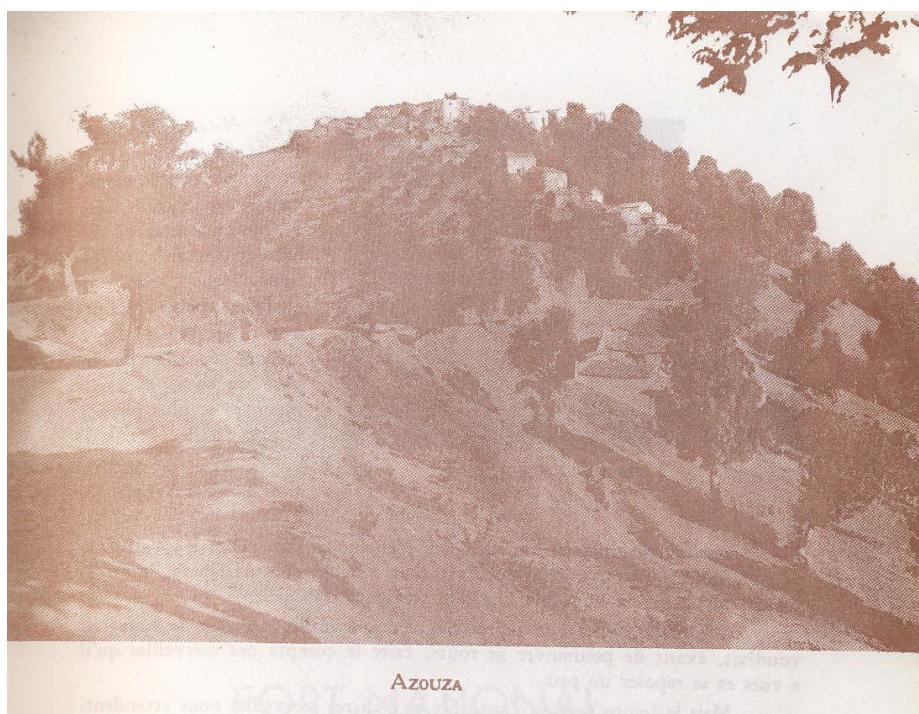
ASPECT GENERAL DU PAYS KABYLE. - Au delà d'Azouza (km. 21.4), la physionomie générale du pays se précise. Grandissant à mesure qu'on monte vers lui, le majestueux Djurdjura profile dans le ciel son énorme muraille, Spectacle magnifique, surtout à l'heure du couchant, lorsque les pentes se teintent de rose ou de ce mauve d'une douceur si subtile.



Azouza et la route, vus d'avion

Les Romains, pour qui cette titanesque falaise fut un obstacle infranchissable, l' appelaient « Mont Ferratus » ; pour les Kabyles, c'est l'Adrar g'oudfel, la montagne coiffée de neige. En avant de ce formidable rempart, le massif ancien, lambeau de la Tyrrhénienne effondrée, étale le chaos de ses gneiss et de ses schistes, modelés, par le travers, en croupes arrondies et creusées, en longueur, de profondes vallées. Contraste frappant, synthèse de la terre kabyle !

VERSANT DE L'OMBRE ET VERSANT DU SOLEIL. - Comme dans tous les pays de montagne, la végétation est étroitement soumise à l'orientation. Les pentes exposées au Nord et au Nord-ouest, où la gelée, de par la longue absence du soleil, persiste le plus en hiver et au printemps, forment le versant de l'ombre. On y trouve surtout des landes, de maigres pâturages, semés, çà et là, d'arbres rabougris. Le nom de cette zone est n amalou » ; elle est fraîche et peu productive. Vite réchauffées dès la fin du mauvais temps, les pentes ensoleillées, où le grain lève de bonne heure, où la lumière s'attarde, où la figue reçoit assez de chaleur pour mûrir avant les pluies d'automne, constituent le côté du sonal, « assameur », le plus chaud, le plus fertile. Tout est opposition en pays kabyle.



AZOUZA

VERSANT DE L'OMBRE

Encore quelques lacets, et, après Aguemoun (km. 25,9), à l'altitude de 912 mètres, Fort National apparaît tout à coup, énorme émeraude étroitement sertie par la ligne blanche d'un rempart imposant. Comme le colporteur qui, à chaque étape vérifie son gain, le voyageur voudrait, avant de poursuivre sa route, faire le compte des merveilles qu'il a vues et se reposer un peu. Mais le temps presse ; l'auto file et d'autres merveilles nous attendent.





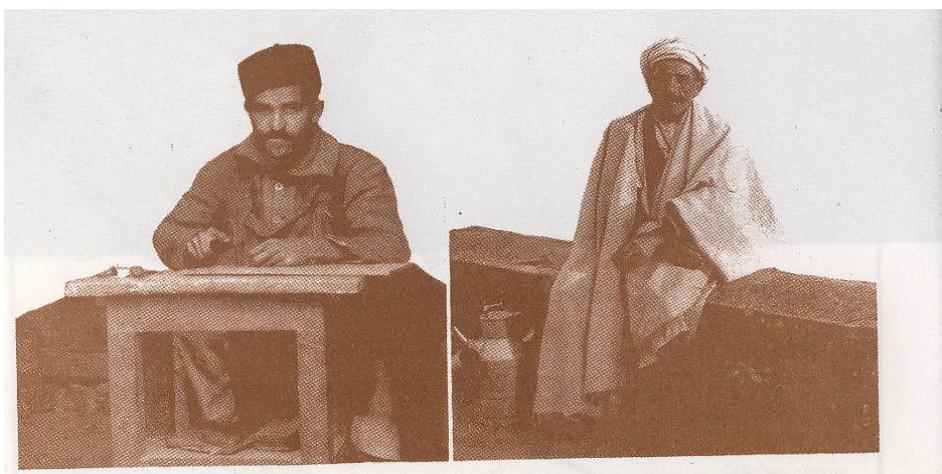
CHAPITRE III FORT NATIONAL ET SES ENVIRONS

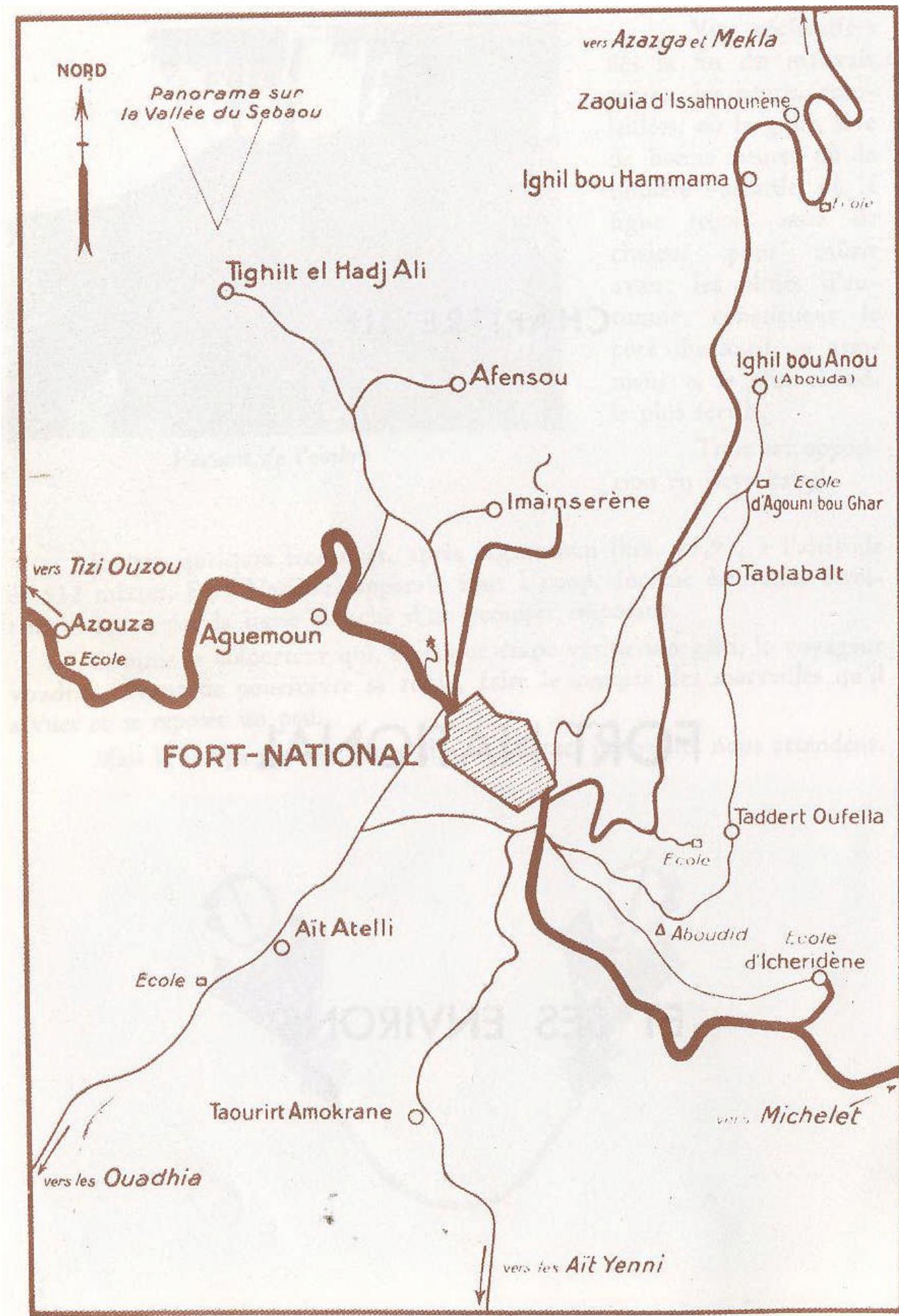
ANCIEN FORT NAPOLEON Fort National mérite mieux que d'être rapidement traversé en automobile, comme c'est trop souvent le cas. A vrai dire, l'abord de cette forteresse un peu mystérieuse n'est guère engageant : son nom seul fait, craindre des sujétions militaires. Y rentre ton ? Ses rues étroites et tortueuses, encombrées de Kabyles dépenaillés, ses cafés remplis d'une foule bruyante, tout donne une impression première plutôt désagréable. Et pourtant, que de savoureuses observations à faire sur le vif, que de merveilleux panoramas à découvrir, que de délicieuses promenades aussi, dans ses environs immédiats. Si, au surplus, vous êtes informé de l'accueil cordial de ses hôtels, vous n'hésitez certainement pas ; vous vous arrêterez au moins quelques heures. L'ancien Fort Napoléon de 1857 a gardé l'empreinte profonde de sa destination primitive. Les « civils » y sont à l'étroit et font figure d'invités ; ce sont, pour la plupart, des fonctionnaires ou des commerçants. Deux ou trois colons seulement, qui cultivent un peu de vigne. Mais, les atteintes du phylloxéra se font pressantes ; plutôt que de reconstituer ce vignoble, mieux vaudra le remplacer par des vergers ; le succès des arbres fruitiers est certain, à en juger par les plantations déjà existantes.



MARCHANDS ET CHALANDS KABYLES

MARCHANDS ET CHALANDS KABYLES - Comme partout en Kabylie, les autochtones, sous la poussée du nombre, ont racheté la terre de leurs aïeux. A Fort National, presque tout leur appartient, immeubles, terrains à bâtir, vignobles même. Ils tiennent boutiques, gargotes, cafés maures ; celui-ci gère un hôtel, d'autres sont marchands de grains, de légumes ou de fruits, bouchers, boulanger, entrepositaires de matériaux. Bref, à quelques exceptions près, ce sont les principaux marchands de la place. Ils ont su s'adapter aux circonstances : ce burnous cache la silhouette d'un laitier ; ce petit homme maigre tapi dans son échoppe n'est pas un savetier, mais un habile sculpteur sur bois.







Fort-National. Entrée par la porte d'Alger

Fort National. Entrée par la porte d'Alger Chaque matin, la ville s'emplit de chalands et surtout de flâneurs. A certaines heures, on a peine à circuler. Des autobus arrivent et partent. Des flots de Kabyles en montent et descendant, encombrés de bagages, se bousculant, se pressant, se heurtant, allant droit leur chemin sans souci du voisin. Et aussi, que de monde dans les débits de boissons, que de joueurs de cartes ou de dominos, accroupis sur les nattes des cafés maures ! Que de désœuvrés ! Vers la fin de l'après-midi, les rues se vident rapidement. En hâte, Obscurs s'en retourne chez soi dans les villages d'alentour, y compris les boutiquiers.

Solidement cadenassées, les portes des magasins prennent des allures méfiantes de poternes ; autant Fort National est vivant le jour, autant il est mort la nuit. Faute de place, aucune famille indigène n'habite en ville. N'était l'obligation de venir témoigner en justice, on n'y verrait jamais de femme kabyle, car toute la domesticité est masculine.

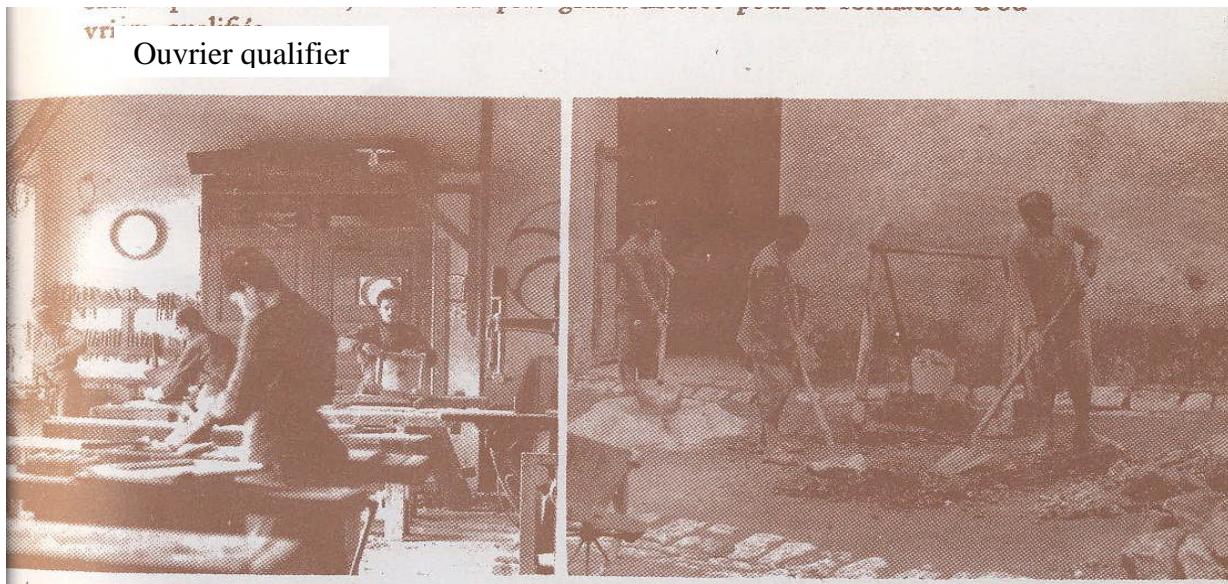


Azouza et Aguemoun vus du bastion d'Imaïnsérène

LA COMMUNE DE PLEIN EXERCICE. - Fort National est le chef-lieu d'une commune de plein exercice comportant, outre son territoire propre, (92 hectares), celui des Ousameur (3.725 hectares), dont les principaux villages sont: Taourirt-Amokrane, Azouza, Aït-Atelli, Aït-Frah qui ont de 1.700 à 2.300 habitants chacun. La population de la commune de plein exercice est de 380 Européens, dont 294 pour le centre, et 11.953 Indigènes. Tous les villages kabyles des environs sont intéressants à visiter. Taourit-Amokrane, en particulier, à cause de sa mosquée au minaret carré et de ses poteries renommées. Aussitôt après la dernière guerre, durant une période de relâchement général, les anciens de ce village, soucieux de sa bonne tenue, décidèrent de faire payer une amende de cinq francs à quiconque reviendrait de la ville en état d'ébriété. Les sommes ainsi recueillies ont permis de paver toute une rue. Que n'a-t-on continué !

COMMUE MIXTE -Fort National est, également, le siège d'une commune mixte qui occupe, en bordure des remparts, toute une suite de bâtiments sans allure. Bien que ce soit le centre vital d'une circonscription comprenant 74.200 indigènes, il est rare d'en voir stationner devant ses bureaux. Sachant le prix, sinon du temps, du moins des déplacements, les Kabyles demandent par correspondance toutes les pièces administratives dont ils ont besoin et les reçoivent rapidement, grâce aux agences postales installées dans les douars. (1)

Dans une dépendance sont installés les ateliers du centre d'éducation professionnelle, oeuvre du plus grand intérêt pour la formation d'ouvriers qualifiés. Voici les apprentis menuisiers au travail, puis les maçons. Les élèves sont payés de 5 à 9 francs par jour, pendant la durée de leur stage, soit 3 à 4 ans ; à leur sortie, ils reçoivent, en récompense, un jeu d'outils appropriés. Les ouvriers ainsi formés arrivent à gagner 20 à 40 francs par jour et sont très recherchés.



(1) En 1930, le Secrétaire de la commune mixte a reçu 5.504 demandes comportant envoi d'argent (pièces d'état civil ou d'identité, certificats divers) ; sur ce nombre 4193 versements ont été faits par virement à son compte postal ; le reste par mandat poste ou paiement direct.

PANORAMA DU DJURDJURA

PANORAMA DU DJURDJURA. Du point culminant de l'enceinte fortifiée, le coup d'œil est magnifique ; droit au Sud, les Monts Eternels se détachent en grisaille et dressent contre le ciel leurs masses imposantes. Gigantesque autel ! A ses pieds, un enchevêtrement de ravins et de crêtes compose un immense décor sombre, rehaussé de points clairs qui sont les villages agrippés au sol. On croirait qu'ils ont peur de rouler dans les fonds ! Mieux encore, grimpez le petit raidillon conduisant au bastion d'Imainserène, au Nord-ouest de la ville. Montez jusque vers la cabane, au poing culminant du vignoble voisin. Vous serez bien récompensé de ce léger effort, car vous pourrez savourer la beauté d'un paysage unique : le panorama qui s'étend depuis le Djurdjura jusqu'au Sébaou. Comme premier plan, Fort National, parc de verdure où pointe le clocher d'une modeste église, puis des chaînes successives, casquées de villages blottis sur eux-mêmes et donnant une impression de cohésion dont nous retrouverons le pendant dans maintes coutumes locales. Du pâté vieillot de la mesure d'autrefois émergent, blanc sur gris, quelques constructions neuves, à l'allure

guillerette. Ainsi se matérialise une partie des bénéfices réalisés outre-mer par les quelques 2.400 émigrants annuels de la région¹.

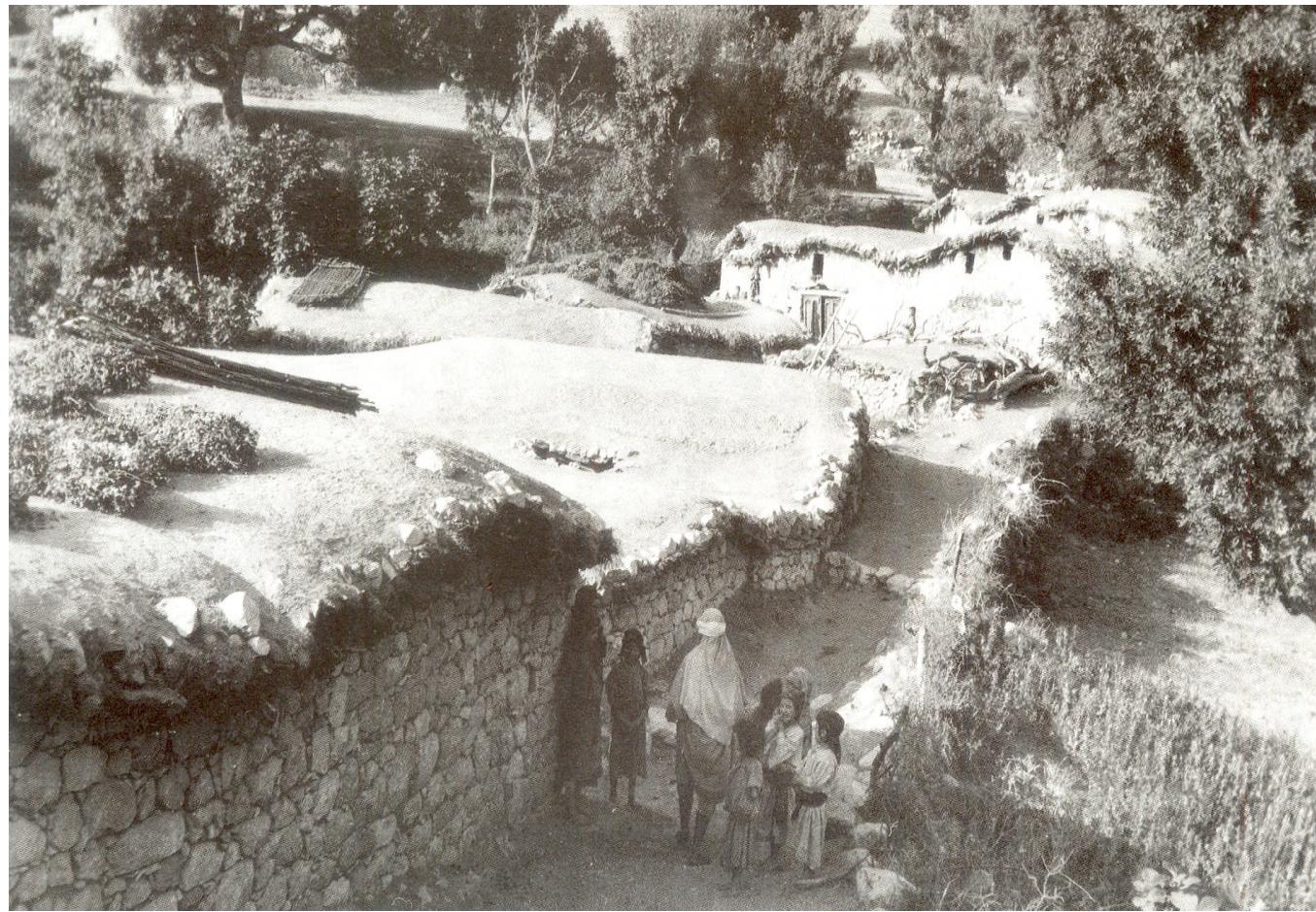
Que de privations de tous genres représente une telle puissance d'économie ! Seuls ceux qui en sont capables le savent. Mais aussi, quel tribut de maladies en est la rançon ! La tuberculose n'est pas la moins exigeante.

Quel malheureux sort oblige les Kabyles à s'expatrier dans d'aussi mauvaises conditions ! Vienne le jour béni entre tous les jours où, arboriculteurs et artisans tout à la fois, ils pourront vivre en grande partie sur leur sol et compléter tous les gains par un exode modéré.

1.-le bureau mandats poste de Fort National a reçu en 1930 15 millions 700 mille francs d'argent en mandats poste ou télégraphique: les agences postales des environs ont accusé 13 millions 700 mille francs soit un Total de 29 millions 400 mille francs

MAISONS ET INTERIEURS KABYLES. Dans les mêmes parages, d'agréables et faciles promenades permettront aux curieux de pénétrer dans l'intimité des villages kabyles et d'essayer de comprendre la mentalité de leurs habitants. Accompagnés de dames, il leur sera possible de visiter des intérieurs, soit à Aguemoun, soit à Imaïnserène, et de s'initier à un genre de vie si éloigné du nôtre. Quelques conseils : ne faire aucune réflexion sur le manque de propreté ou de confort des demeures, ne jamais insister pour photographier des femmes, surtout si elles sont jeunes ou si quelque parent mâle se trouve par là, fut-il un enfant de 12 ans. Il ne faut pas non plus traverser un village autrement qu'à pied ; ainsi le veut la politesse kabyle et aussi la prudence. Un cavalier pourrait, en effet, jeter des regards indiscrets par dessus les murs bas des cours. Complimenter une femme sur la belle allure de son enfant porte malheur à ce dernier ; il vaut mieux ne pas insister pour le dévisager ; ce serait lui jeter le mauvais œil. La maison kabyle traditionnelle est d'une grande simplicité donnant sur une cour fermée par un portail bas et à deux battants, elle comporte une seule pièce, d'environ 4 m. sur 7, divisée en trois compartiments plus théoriques que réels ; le plus vaste est pour les gens ; un autre, un peu en contrebas, abrite le bétail ; le dernier, en soupente au-dessus du second, est une resserre à provisions. Une murette basse percée de vides servant de mangeoires au bétail, limite les deux premiers compartiments ; elle est surmontée de grands récipients à grains ou à figues. Les Kabyles les nomment les akoufis. «Akoufi Ikoufène » Ils sont faits par les femmes, sur place, avec de la glaise mélangée de paille fie ; presque toujours, ils sont ornés de moulures en relief, d'un bel effet décoratif. La toiture est en tuiles creuses, posées sur un lattis de roseaux et une légère couche de terre. La charpente, grosse ère, est soutenue par des étais mal équarris. Ni plafond, ni cheminée le feu se fait dans un trou creusé à même le sol la fumée se diffuse au travers de la toiture. Pas de fenêtre non plus; un étroit lucarneau dans le pignon éclaire la soupente et assure un précaire aération. Une seule porte d'entrée, à peine haute de 1 m. 60, sous laquelle on passe en se courbant ; elle est toujours à deux battants. Souvent, des amulettes porte-bonheur y sont suspendues s'éclats de poterie, raquettes de cactus ou lambeaux de cuir. Face à cette unique ouverture, le métier à tisser, tendu verticalement sur deux perches. Assise à dos au mur, la femme passe, à la main, les brins de laine; entre les fils de la chaîne et les tasses avec un lourd peigne de fer. Travail de fourmi, Des semaines sont nécessaires pour tisser un burnous Ou une couverture dont la valeur ne sera guère supérieure à celle de la laine. Pour tout mobilier, un coffre en bois, le plus souvent sans décor, quelques jarres, marmites en sein', ou amphores ornées de bien jolis dessins. Ni tables, ni chaises, ni lits ; on mange assis par terre autour d'un plat unique ; le chef de famille est toujours servi le premier et à part. On dort sur des couvertures posées à même le sol ; les tout jeunes enfants ont des berceaux rustiques, suspendus aux poutres du toit. Autrefois, le moulin de maison jouait un rôle important dans l'économie domestique kabyle ; depuis que, l'aisance aidant, on ne mange plus guère d'orge et que l'on peut facilement acheter au détail de la semoule à bon prix, on ne s'en sert plus guère. Les anciens le regrettent et prétendent que son produit, toujours frais, était bien meilleur que celui des minoteries. Ainsi donc, tout est d'une simplicité biblique dans la maison kabyle. La porte fermée, le chef de famille peut, d'un seul regard, contempler et surveiller tout son avoir. La demeure des gens aisés sera plus vaste peut-être, les « akoufis » plus grands et mieux décorés, la maçonnerie et la charpente plus solides. A ces quelques détails près, c'est la même uniforme simplicité, la même médiocrité, le même manque de confort, la même apparence de négligé, de malpropre et d'inachevé. Parfois, cependant, des soubassements de couleur, comportant des dessins linéaires naïfs, des encadrements de niches aménagées dans les murs égayent un peu ces sombres intérieurs ; d'ailleurs, c'est toujours l'œuvre des femmes.

Ikhamène boukhal ΣΡΛ•ΕΣΙ÷ Φ:ΡΛ•ΙΙ



Ikhamène Anèghe dhakhal ΣΡΛ•ΕΣΙ÷ •ΙΞΧΙ÷ ΛΛ•ΡΛ•ΙΙ







Passant dans la ruelle voisine, vous entendrez, quelquefois, en sourdine, l'écho d'une monotone ritournelle que chante une femme pour endormir son enfant
Berce-le, berce-le, sommeil !
L'enfant veut dormir. Quel bonheur, ô gens !
Mon fils est mon soutien,
Berce-le, berce-le, sommeil ! »
Souvent aussi, la pensée s'en va vers l'absent :
« O ma mère ! il est parti sans même connaître le chemin ! « Il est en France et n'a pas mangé de figues fraîches.
« Que ta protection soit sur lui, ô Allah ! Ramène-le dans son pays.
« O brise ! Porte le salut à l'ouvrier en France.
« Ses compagnons sont tous de retour mais, lui, y reste encore. « Par mon frère cher, je me vengerai, à son retour. »



thadhout yaouk dhilissen igh rithala dhifasene +خ•لخ:+ Π•:Ρ λλΣ||ΣΘ÷| ΣΧλ ΟΣ+خ•||• λλΣ][•Θ÷|÷











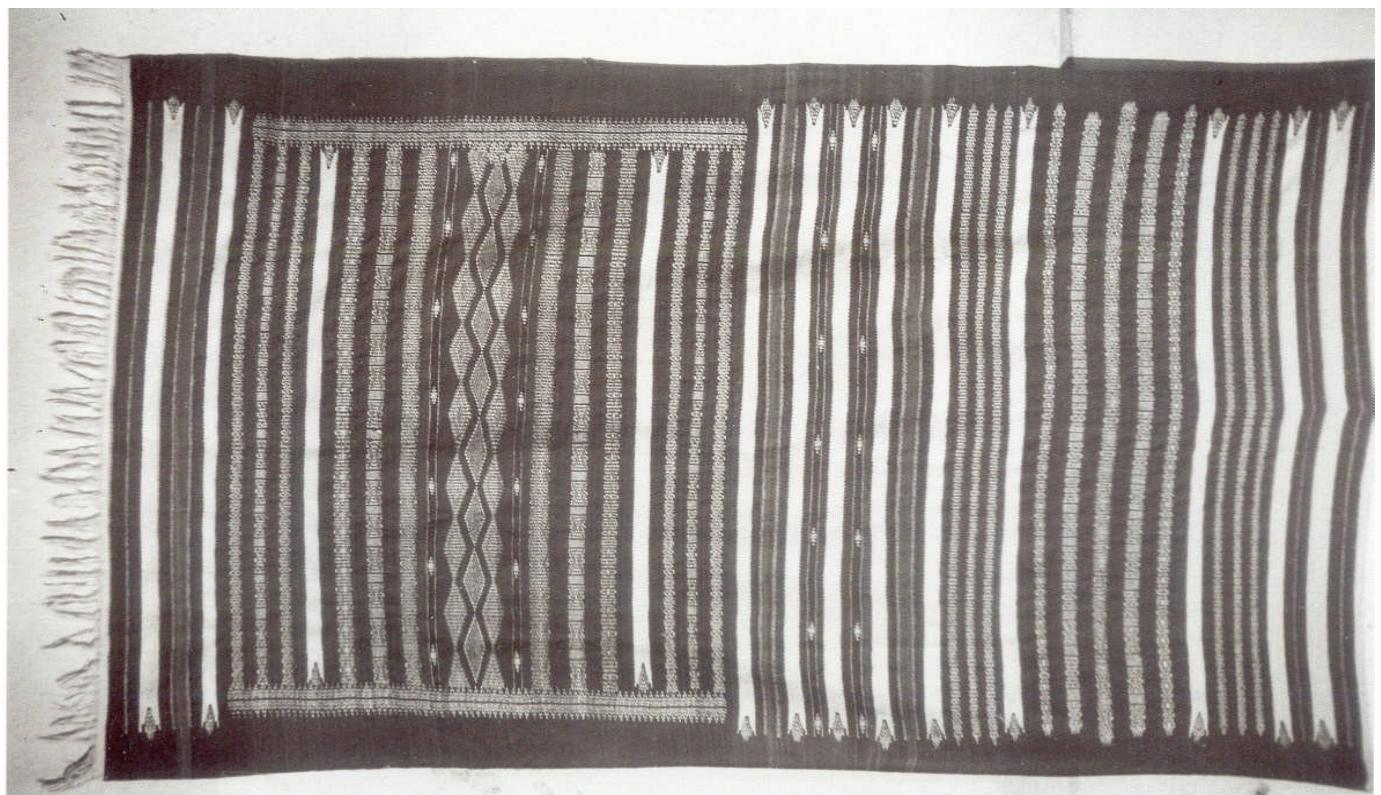


•*+• ΣΣΧ÷Ο Π÷Ρ÷Θ .||.||ΣΘ :Ο.Θ+Π.Θ









Ce tissage berbère n'appartient pas à l'ouvroir des sœurs blanches

«Dhailanaghe •✿•+•Π•χΣ ΘΣ+ΛΣ:ΨΩΙΣ •Ioχχ✿»

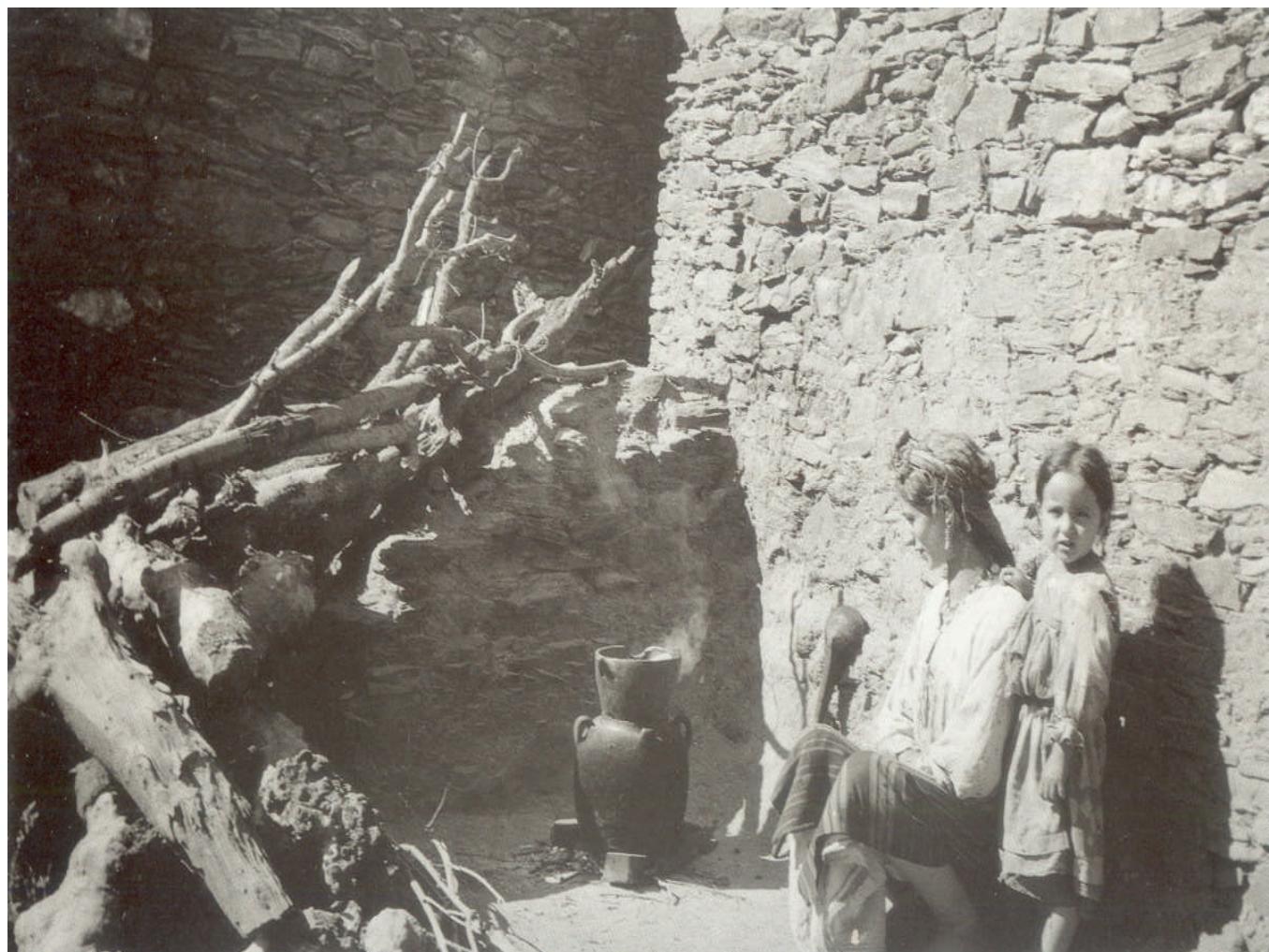
Maigres rayons de soleil venant jeter un peu de lumière et de gaîté dans ces réduits aussi obscurs que des cachots. D'autres musulmans, des citadins surtout, ornent leurs demeures et les rendent agréables, sinon confortables. Le Kabyle, lui, paraît s'en désintéresser complètement : c'est le domaine exclusif des femmes ; elles seules s'en occupent, l'approvisionnent en eau ou en bois et le débarrassent du fumier, si rapide à l'envahir.

«Sur le pas de la porte » Pour un peu, c'est la femme qui devrait bâtir sa maison, si elle le pouvait. Sans doute, le gros œuvre de maçonnerie et de charpente est le travail des hommes; mais, que feraient-ils, sans l'aide des femmes, pour le transport des matériaux, de la pierre, du sable, de l'eau ou des tuiles ? Misérables gourbis kabyles, symbole de tout l'arriéré qui pèse encore sur la montagne, d'aucuns regretteront votre archaïsme qui donne une note si particulière à toute une région. Qu'importe ! Il vous faut disparaître, pour le plus grand bien de vos occupants, et surtout pour supprimer cette promiscuité si répugnantes gens et des bêtes Aux abords des villages, des rangées de huttes circulaires faites de branchages et recouvertes de chaumes de diss ; ce sont des fenils. Faute de place et par crainte des incendies, on les a prudemment éloignés des agglomérations. Si vous poussez jusqu'aux environs de Tighilt-Hadj-Ali, vous découvrirez des points de vue merveilleux sur la vallée du Sébaou. Vous pourrez aussi vous rendre compte des difficultés surmontées par nos troupes d'assaut, en 1857. Venues directement de la plaine, à travers une région particulièrement déclive, ravinée et couverte de hautes broussailles, quels prodiges elles durent faire !











MISSION METHODISTE

MISSION METHODISTE -Au retour, jetez, en passant, un coup d'œil sur la pépinière de la commune mixte et ses gais ombrages. Coin délicieux de verdure et preuve des possibilités fruitières de la Kabylie. Plus bas, en bordure de la route a de la carrière, remarquez un groupe de maisons dont l'une a belle apparence ; c'est l'agglomération de la mission méthodiste américaine. Installés dans le pays depuis plus de 20 ans, ces missionnaires ont su s'y créer de nombreuses sympathies et forcer le respect général. Leurs œuvres sociales, dispensaires en particulier, rendent de signalés services aux indigènes de la région et méritent d'être encouragées. - Il faut mentionner aussi l'aide précieuse qu'ils ont fournie pour l'adoption récente, par quelques femmes kabyles, de métiers à tisser perfectionnés, en remplacement de leurs anciens appareils rudimentaires et de faible rendement. Tout en vaquant aux soins de leur ménage, celles-ci arrivent à gagner 12 à 11 frs par jour, en tissant des couvertures, des tentures ou des coussins. C'est beaucoup pour elles ! Un jour viendra, espérons-le, où ces machines permettront de faire des objets d'usage courant, des burnous par exemple. En ce pays, où il reste encore tant à faire pour le rélèvement matériel et moral des indigènes, toutes les bonnes volontés doivent être accueillies avec bienveillance ; les Méthodistes sont du nombre. Mais, pourquoi se tiennent-ils donc tant à l'écart du protestantisme français, me dit-on de toutes parts ?



La mission méthodiste

LE MARCHE DE FORT NATIONAL

LE MARCHE DE FORT NATIONAL De l'autre côté de la ville, près de la porte du Djurjura, se trouve l'emplacement du marché. Chaque semaine, dans la matinée du mercredi, tous les hommes valides des villages à deux heures de marche à la ronde s'y trouve réunis. Il faut des motifs impérieux pour manquer ce rendez-vous tacite, mais traditionnel. Aller au marché, c'est nécessaire, sans doute, pour acheter et vendre du bétail. Et aussi, pour s'approvisionner en grain, en viande et en tissus, car les boutiquiers sont rares dans les villages : jamais de bouchers, ni boulanger, à peine quelques petits épiciers. Mais, au fond, tout cela est peu, à côté du plaisir de rencontrer des amis, d'apprendre les dernières nouvelles et de flâner longuement sur les places et aux cafés maures. Ces heures rompent la monotonie des besognes quotidiennes, heures de marché lentes à passer, les Occidentaux, possédés du démon de l'activité, les estiment heures perdues. Mais, pour vous, paysans kabyles astreints à de durs labeurs, ce sont des heures salutaires de délassement, un dérivatif nécessaire : t votre isole nient, un peu de joie, de changement et de diversion dans l'habituelle fadeur



Le marché de Fort-National

CAFE MAURE DU MARCHE

Des jours. Cette précieuse détente, vous en jouissez, sans bien vous rendre, copte de sa valeur où, plutôt, vous la subissez comme une coutume transite par vos pères. Mais vous en jouirez longtemps encore, même quand, des routes auront pénétré vos montagnes et que vous aurez des magasins à sure portée, même lorsque des journaux vous apporteront quotidiennement les dernières nouvelles, tant est puissante l'emprise du passé. Le marché ! Quelle merveilleuse réunion ! Une foule grouillante et compacte piétine sur place sans arrêt, amas us sale de burnous, ponctué par le rouge terne des chéchias crasseuses. ?ans l'ensemble, une certaine retenue, des airs graves et résignés. Peu de cris ou d'appels, mais un sourd bourdonnement de ruche : nonchalance de façade, cachant mal l'acuité des passions. A quelques exceptions près, aucune recherche dans l'habillement : même uniformité médiocre, sinon sordide, qui pourrait faire croire à une sère générale. Pourtant que de richards dans le nombre ! Au fond, tout ce laisser-aller n'a peut-être d'autre cause que l'absence de femmes au milieu de ces centaines d'hommes : quelle différence avec nos réunions de campagnards ! Vous trouverez de tout sur ce marché ; mais,

remarquez-le, tout est à, petite échelle u. les étalages, les produits, les bêtes, les gens. 'Mulets de taille moyenne, ânes chétifs, chiens étiques, malgré leurs paisses emplies de tripailles, bœufs à peine gros comme des veaux de France, Kabyles mêmes, petits et secs, la montagne mauvaise nourricière les a traités on marâtre. Dès que le soleil commence à décliner, le marché se vide. Au long des routes et des sentiers, en un défilé interminable, pat petits groupes, les Kabyles s'en retournent chez eux, la plupart à pied, à petite allure, discutant des nouvelles et des prix. Sur le dos des ânes, des sacs de céréales, couronnés de chapelets de morceaux de viande, voisinant avec des pains mal cuits ou des bouteilles à demi remplies de pétrole. Pendant ce temps, les lourds « charognards n aux ailes margées de noir cessent enfin la ronde silencieuse qu'ils ont patiemment menée au-dessus de la foule. Et, voici que déjà, ils se repaissent des déchets abandonnés. Que de lambeaux encore après ces os décharnés, pour leurs becs jaunes et crochus ! Dans les villages, à la ronde, les femmes attendent le retour des hommes et des provisions ou le couscous sera garni de viande, ce soir. Seul intérêt que présente, pour elles, ce marché, ce fameux ce mystérieux marché où elles n'iront jamais.



MARCHAND DE BEIGNETS

.LA ROUTE VERS AZAZGA - Au retour, ne manquez pas de vous arrêter au banc de pierre, près de la porte des remparts. De là encore, on découvre de bien beaux panoramas ; la route à flanc de coteau conduit vers la vallée du Sébaou et ses centres européens : Tamda et Fréha, sur la rive droite, Mekla, à mi-côte, vers l'Est, Azazga, à l'orée de la forêt de Yakourène. Tout près de vous, à cheval sur les dents d'une crête, les villages des Oumalou: Abouda, Tablabalt, Taddert ou Fella. Ne semblent-ils pas grimper à l'assaut des monts. Comme des escouades excitées par le clairon ? Mais rien à boire là-haut !





LE PLATAU D'ABOUDID

LE PLATAU D'ABOUDID - Si vous disposez encore d'une bonne heure, ne manquez pas d'aller au plateau d'Aboudid.. Même pour beaucoup d'habitants de Fort National, ce nom n'éveille aucune idée particulière. Quelques officiers du bataillon de Zouaves, forts des récits de la campagne de 1857, vous diront tout au plus que, le second jour de notre avance, nos troupes vinrent camper au plateau d'Aboudid. C'est à vingt minutes des remparts. En vous y rendant, vous rencontrerez quelquefois des promeneurs avides de grand air ; mais combien pou seront allés jusqu'au tas de pierres du sommet, d'où l'on découvre pourtant une merveilleuse vue d'ensemble. Imaginez un cirque d'au moins vingt kilomètres de rayon. Vers le Sud, immense paravent contre les souffles desséchants du désert, le Djurdjura dresse ses flancs dénudés. Au Nord, derniers gradins de la montagne, un moutonnement paisible de *liteaux s'estompant dans le bleu turquoise de la Méditerranée. De chaque côté, des ourlets de raccordement en pentes douces. Au centre, un vaste tapis de verdure, harmonieuse ensemble sombre pastille de blanc, les villages, et rehaussé de galon clair, la vallée du Sébaou, jaune et nue. Du haut du mamelon d'Aboudid, belvédère dominant tutus ses voisins, la Kabylie semble dormir à l'abri de sa montagne. Les rides de ses profondes découpures s'effacent ; son visage imposant et agréable, mais sans fard superflu, laisse une heureuse impression de santé et de quiétude. Parfois, cependant, sous le voile de la brume, la contrée prend une allure tourmentée : le mur lointain des monts semble un énorme squelette pétrifié, quelque brontosaure aux vertèbres saillantes que viennent battre des vagues en furie couronnées, comme d'une écume, par la multitude des bourgades semées sur les crêtes.

COMMENT ON PEUT COMPRENDRE LA KABYLIE - Au cours de longs séjours en Kabylie, j'ai souvent essayé d'arracher son secret à cette sauvage nature, cherché dans sa topographie l'explication de son histoire et de ses moeurs ; j'ai lu maints documents, écouté de nombreux récits. Mais si, finalement, ce pays m'est devenu familier, si je crois commencer à le comprendre, c'est au panorama d'Aboudid que je le dois. Que de fois je m'y suis rendu ! La Kabylie !... Pays tourmenté et d'accès difficile ! Imprenable citadelle, jusqu'au jour où la France y planta son drapeau. Aucune voie naturelle de communication, aucun carrefour. La dispersion, l'isolement, la méfiance réciproque, d'une bourgade à l'autre, d'une demeure à sa voisine. Une poussière de villages ; ni capitale, ni pouvoir central. Un vague essai de cristallisation d'une autorité berbère, sous les princes de Koukou, et encore, bien éphémère. Chaque agglomération, ramassée sur elle-même, est comme un poste de guet, à cheval sur une crête ou perché sur un piton. Bloc sans fissure dont la cohésion assure une meilleure défense ! Gigantesque chaos ! Merveilleux décor où rien ne paraît à la taille de l'homme, ni la montagne formidable qui écrase le pays de toute sa hauteur, ni les villages recroquevillés, ni les maisons minuscules. Le terrain est pauvre, parsemé d'arbres et coupé de landes ou de broussailles. On croirait un immense verger, mal entretenu et aux vides nombreux.



Kabyles se rendant à Fort-National. — Au fond, Aguemoun

LE PAYSAN KABYLE

LE PAYSAN KABYLE. L'âpre montagne a modelé ses habitants à son image. Toujours sur la défensive et jaloux de son indépendance, le paysan kabyle vit « au ralenti » ; prisonnier de sa liberté, sur ses pentes abruptes, il mène une vie d'ermite. Les soucis matériels ont écarté tout art, toute vie intellectuelle. Pas même d'écriture correspondant à l'idiome local. D'un tempérament sec et nerveux, énergique et volontaire, le Kabyle est de taille plutôt petite, son crâne est allongé ; bien musclé, il a des jarrets d'acier, sa poitrine est large, et son cœur résistant.



En route pour les labours

RETOUR DES CHAMPS LES FEMMES CHARGEES

Sa tête a la solidité du roc de son sol ; ses idées sont bien arrêtées, et pourtant, queue remarquable faculté d'assimilation ! Ne parle-t-il pas toutes les langues ? Avare, méfiant et jaloux, le Kabyle l'est, certes, comme tout bon paysan et plus encore peut-être que le paysan ordinaire, puisque, par surcroît, il est montagnard. Négligé dans sa tenue. Travailleur, sans doute, mais par intermittence, avec de longs repos, comme il sied dans un pays où le froid et la neige persistent longuement et à des gens dont les besoins sont limités. Accessible au raisonnement et, somme toute, facile à mener lorsqu'il est pris

individuellement ; mais orgueilleux et indomptable quand son amour-propre individuel ou collectif est en jeu. Coléreux et emporté, comme les torrents de sa montagne, il est indiscipliné par tempérament. Aussi, toute son activité dans son village est-elle canalisée par des règlements tracassiers qui l'obligent à suivre un chemin sévère. Ces institutions, bien à lui, il les a jalousement gardées de toute influence extérieure. L'Islam même ne les a pas altérées. Bien que soumis à la religion du Prophète, il a conservé ses coutumes ancestrales, marquées du sceau d'une mentalité rude et d'une discipline sévère, celle d'un peuple en perpétuel état de siège.



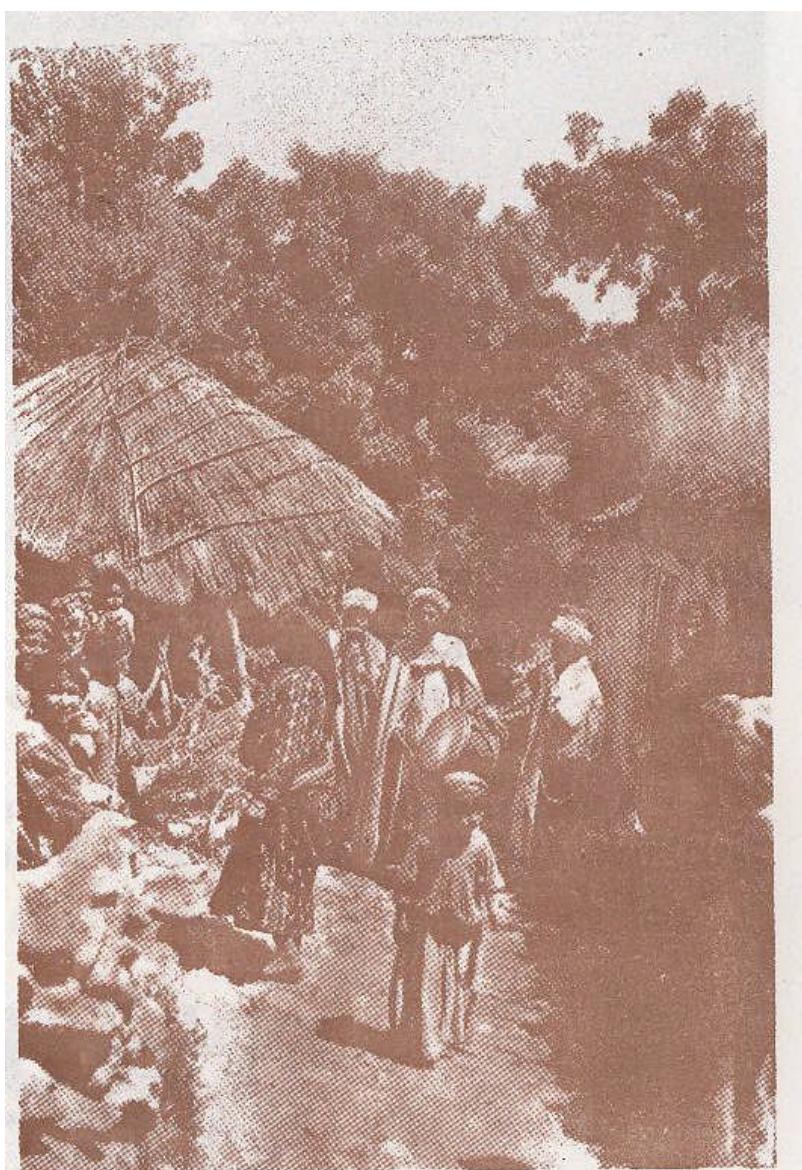
LES QUARANTE SAINTS D'ABOUDID

LES QUARANTE SAINTS D'ABOUDID. - Par une tiède et lumineuse matinée d'automne, me voici de retour au piton dominant. A mes pieds, la lande étale ses chênes rabougris, ses genêts et ses ronces. Au bout de leurs fines hampes, les disses font scintiller leurs dernières clochettes. Non loin de là, un jeune berger garde son troupeau, chèvres et moutons ; par moments, sa flûte de roseau égrène quelques notes mélancoliques et plaintives. Tandis que, sur la route en contre bas, des autobus lourdement chargés passent en trombe, j'essaie de m'imaginer ce que représente ce tas de pierres où je suis assis, au faîte du Mamelon. Un sanctuaire en ruine ? Ou bien un de ces amas de cailloux que la piété des voyageurs assemble aux principaux carrefours du Maghreb, pour implorer quelque surhumaine protection ? Ni l'un, ni l'autre, sans doute, à en juger par l'ordonnance des pierres et ces monuments en forme de niches où les pèlerins brûlent de petites chandelles votives. C'est là que, selon la légende locale, venaient s'assembler les quarante Saints d'Aboudid. Combien d'autres Santons ont des pouvoirs spéciaux ; sans doute à cause de leur pluralité, ceux d'Aboudid n'a aucune maîtrise particulière. Et puis, aucune descendance authentique n'est là pour faire valoir leurs mérites ; aucun tombeau dont le palpable décor frapperait l'imagination des fidèles et augmenterait leur ferveur. Rien d'étonnant donc si les pèlerins y sont peu nombreux. De toutes les religions monothéistes, l'Islam est l'une des plus pures, dans ses origines tout au moins : le Prophète n'est qu'un homme ; Allah n'a pas d'associé. Pourquoi faut-il donc qu'aient survécu, en Kabylie peut-être plus qu'ailleurs, tant d'intermédiaires vénérés à l'égal d'un Dieu ? - Est-ce le témoignage d'un sens ; pratique avisé, un besoin formel d'extériorisation, la survivance de rites préislamiques adaptés à la religion nouvelle ? Qui pourrait le dire ! Au fait, est-ce bien spécial à l'Islam ! Doutant d'être entendu par la Puissance Suprême, l'homme, de tous côtés, lui délègue des ambassadeurs.... Ainsi va le cours de mes pensées, lorsqu'un tam-tam assourdisant rompt ma somnolence. Des coups de feu, des you-you stridents et prolongés, le criaillement d'une aigrelette « raits », tout indique qu'il y a fête au village voisin. Un mariage, probablement. La musique continue, inlassable. Et, toujours, cette alternance passionnée d'appels prolongés et sourds et de réponses rapides et aiguës tout le raccourci de l'amour ! Mais déjà le soleil monte. Comme à un signal donné, une lente fumée se diffuse au travers des toitures sans cheminées. Chaque village se nimbe de voiles légers qui s'effilochent lentement dans l'air immobile.



Le marabout d'Aboudid

LA DANSE DES FEMMES KABYLES



Femme kabyle dansant

L'ECOLE DE KABYLIE



L'ECOLE DE KABYLIE

Pendant que je m'éloigne, me parviennent, d'une école voisine, les échos scandés d'un chant radieux :
O Kabylie ! O ma Patrie !

Je veux t'aimer, t'aimer toujours !

Après des siècles de vie primitive, la montagne commence à s'éveiller par l'école, sous l'égide heureuse de la France !



ELMASVAH ♦||C•ΘΔ•×

CHAPITRE IV VERS MICHELET

PAYS KABYLE VU DE LA ROUTE DE MECHELET. Dix-neuf kilomètres séparent Fort National de Michelet, et pourtant, même avec une forte machine, il vous faudra 43 minutes pour parcourir cette distance, tant le chemin compte de détours. Vous n'en serez pas moins détenteur d'un record, celui de l'enchantement Sinuant à flanc de coteau, la route effleure une harmonieuse succession d'échancrures, au creux des ravins verdoyants et de corniches donnant sur le pays kabyle, à chaque revers de crête.



Les fenils à Aït mimoune



Fenils à Aït Mimoun

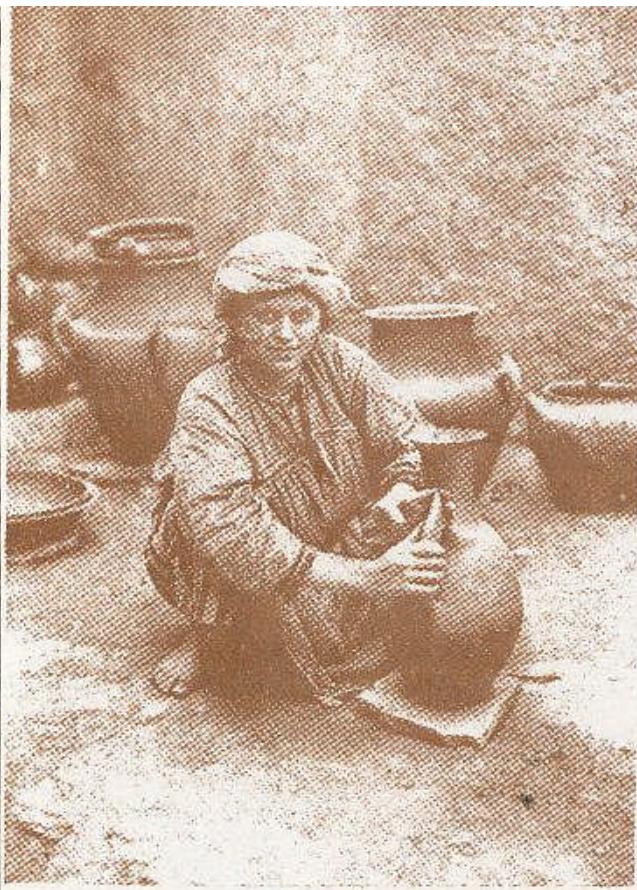
Vont le Sud, le Djurjura semble un vaisseau de ligne voguant sur une mer agitée. Habituelle riaent traits d'union et zones de communication. les vallées sont ici fossés de se parsema « Sur chaque arête, un, charpelet de fourmilières abrite une tribu les Oumalou, les Aït Yenni, les Aït Aïssi, les Ouadhia, les Kouriet, pour ne citer que les plus apparentes. Tout près des remparts de la ville, voici Aït Atelli étirant, au long d'une échine de rochers, la file disparate de ses masures et de ses maisons neuves. A mi-pente, Taourirt-Amoukrane, que l'on croirait dans un fond, s'épanouit en croissant de lune et se pare d'un imposant minaret. Plus loin, en bordure de la route, c'est Taourirt-Lala et ses bâtisses indigentes. Sur deux pitons jumelés, Aït Mimoun aligne ses pignons bas, percés chacun d'une étroite lucarne. Aucune autre ouverture n'apparaît; il n'y a pas de fenêtres (le mot n'existe même pas en kabyle), encore moins de cheminées. Chaque saison, chaque jour, le décor se renouvelle. Au début de l'hiver, les pointes des sommets se couvrent de neige et la montagne semble parée d'une couronne scintillante de diamants. Après des chutes plus couchant, abondantes, d e s pentes .s'habillent, à leur tour, de satin blanc. Mais cela ne dure qu'un temps; le soleil, bientôt revenu. remplit l'atmosphère de buées diaphanes qui se fondent dans le bleu clair du ciel; les râteaux reprennent leurs teintes bleutées qui vont se dégradant jusqu'à l'horizon, dans la mer que l'on devine là-bas, sous une bande orangée, en marge du couchant

Four à poterie à taourit amokrane

Four à poteries à Taourirt-Amokrane



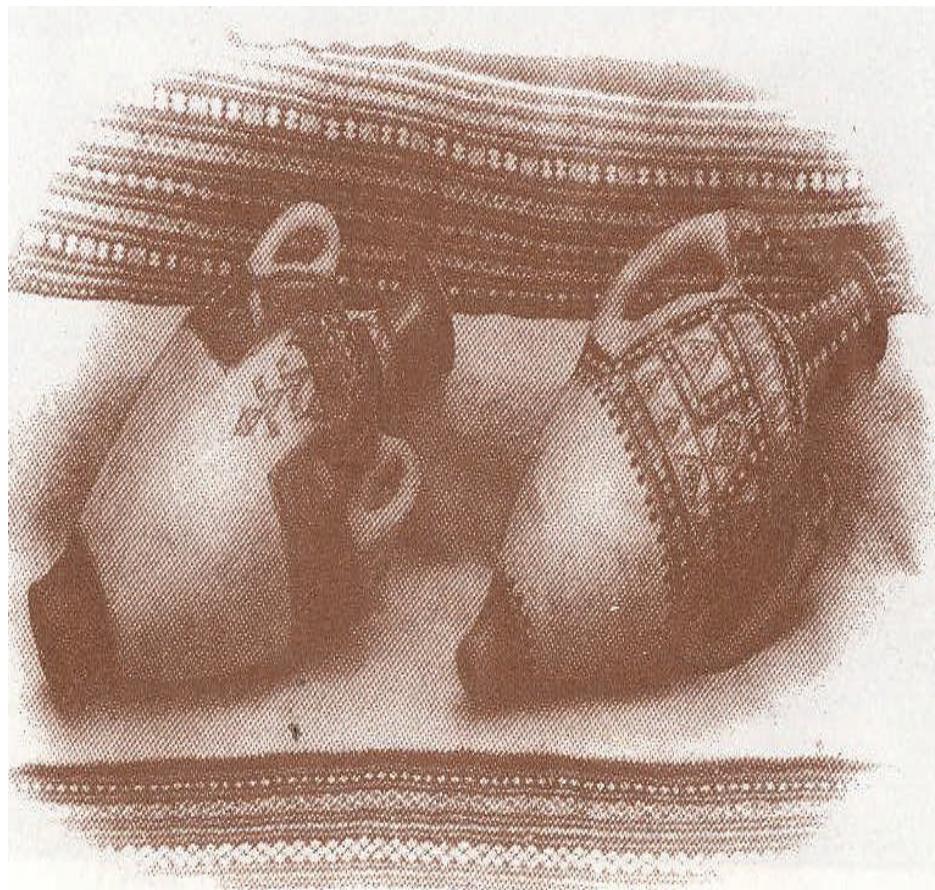




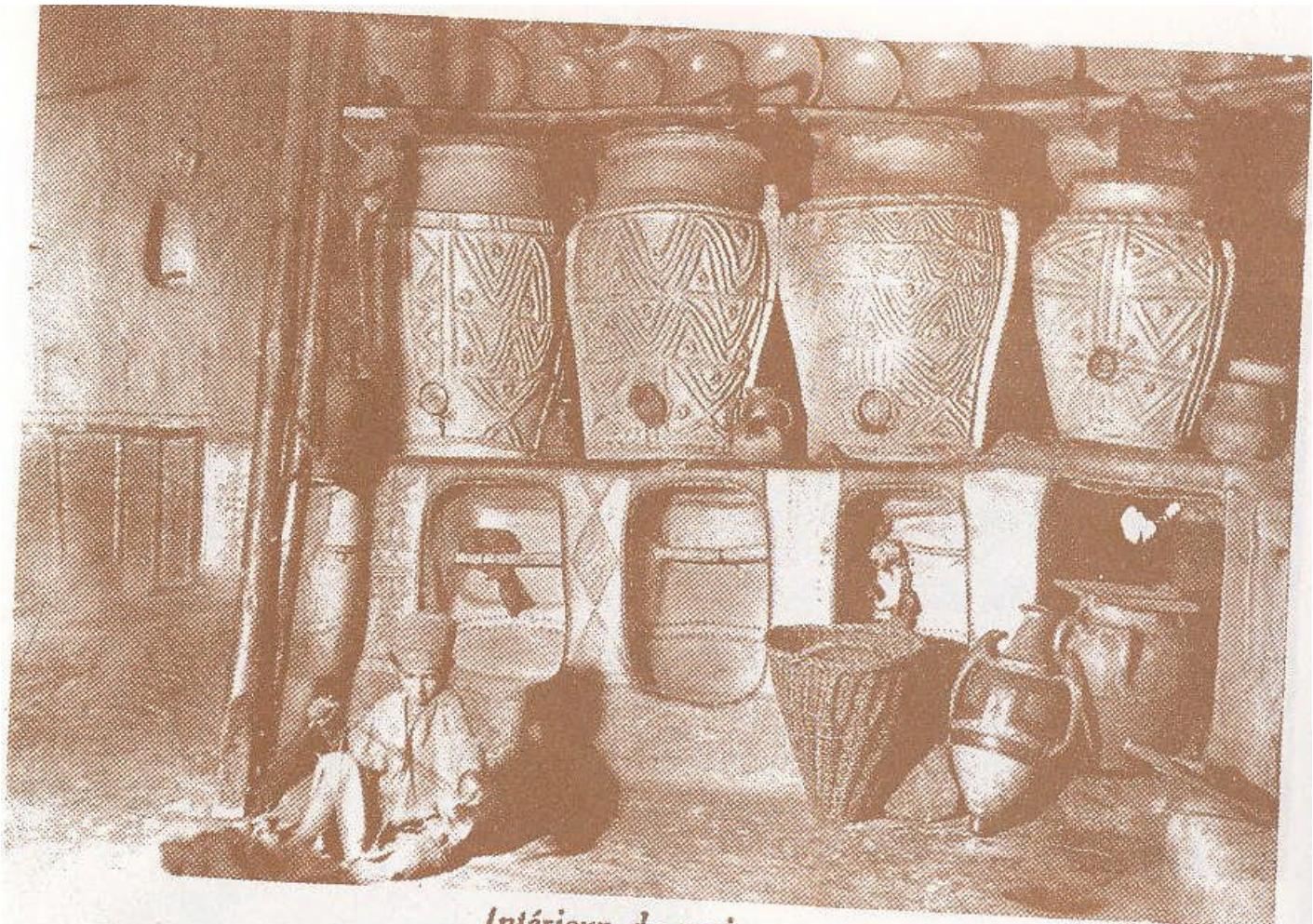
Potière



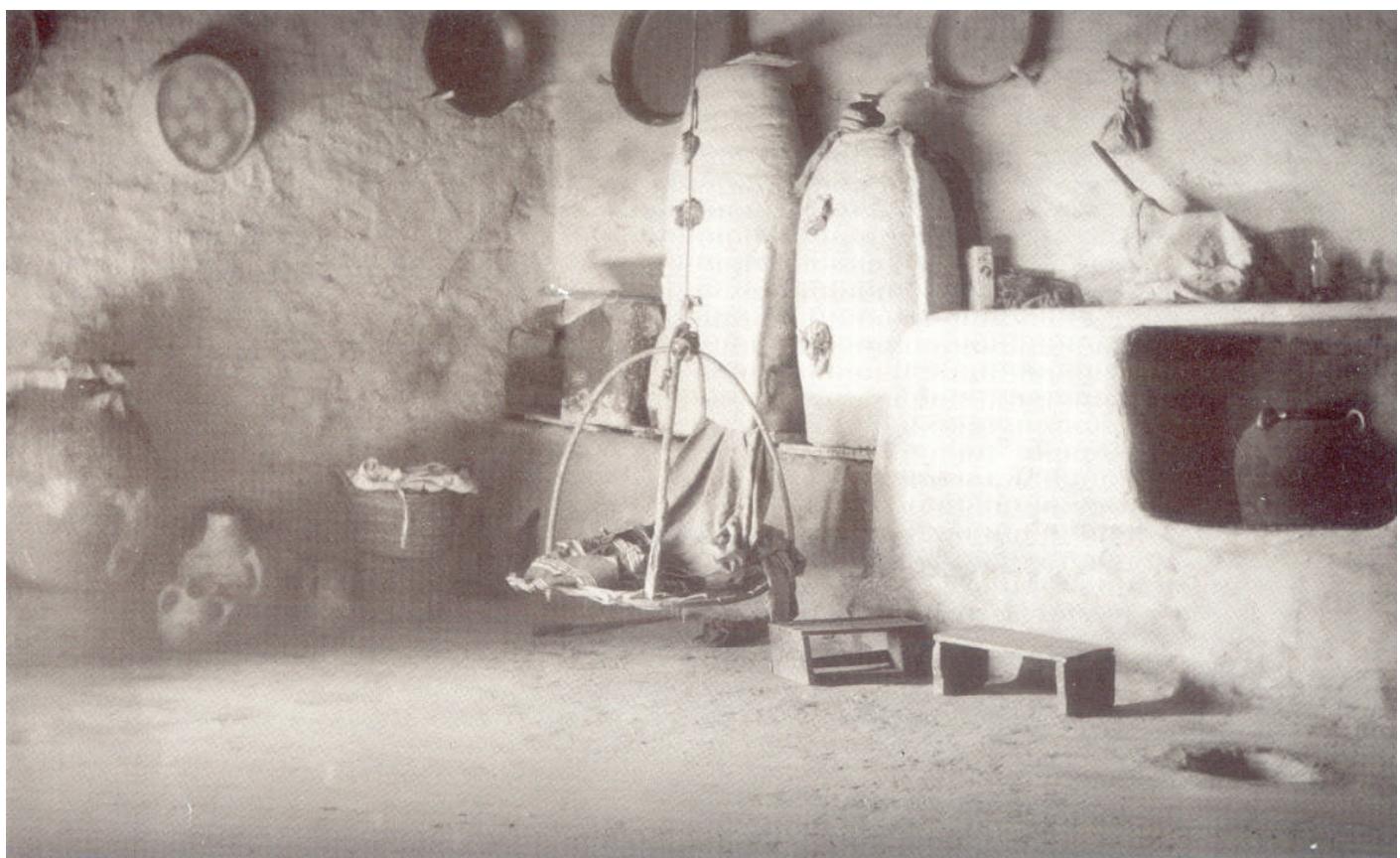




Confidences



Intérieur de maison





NOUKNI NACH ASWAKHAL YAOUK DHI FASSENE I:RIS I.θΛ .ΘΠ.ΡΛ.ΙΙ Π.ɔ.R ΛΛΣ Ι.Θ.Δ.Ι.+

LE BOCA GE KABYLE SES ARBRES ET SES FRUITS. A quelques kilomètres de Fort National, la route aborde une région de broussailles, parée du titre pompeux de canton forestier. Pour surprenant que cela paraisse à première vue, la Kabylie centrale ne possède aucune sylve digne de ce nom, aucune de ces belles futaies comme on en trouve sur le flanc sud du Djurdjura ou vers Boghni, Azazga et l'Akfadou. Des bouquets de chênes à glands, épars sur les crêtes, sont les derniers survivants, sans doute, de vastes forêts disparues, de celles dont Ibn-Khaldoun disait qu'un « voyageur ne savait y trouver son chemin ». A part les régions basses où l'olivier forme de véritables massifs, les arbres poussent en ordre dispersé, au gré capricieux de la nature. Chênes, oliviers et figuiers composent le fond essentiel du bocage kabyle et lui donnent, à cause de leur dispersion, cette parure mouchetée qui le caractérise. Intermédiaire entre la forêt compacte et le verger clairsemé, entre le nu et l'habillé. Manière de vêtement à la Ghandi,



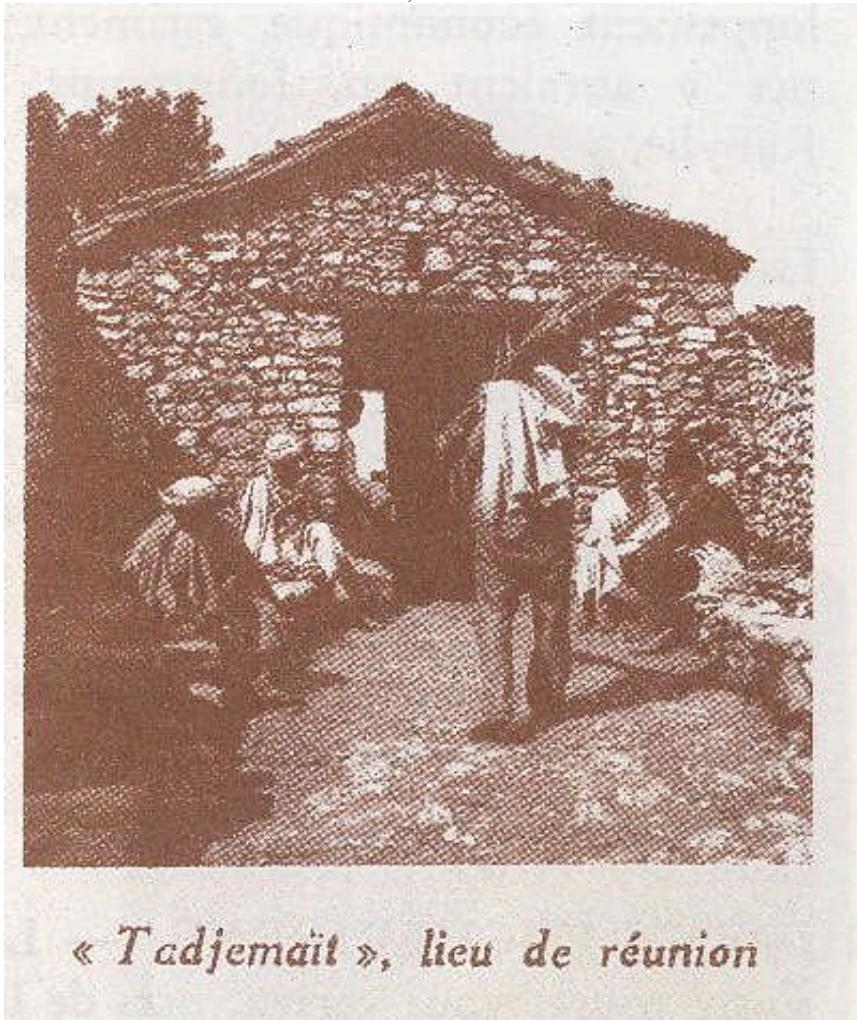
La Kabylie, terre pauvre et déclive, est le pays d'élection de l'arbre; toutes les essences productrices de fruits y réussissent à merveille, depuis l'opulent oranger jusqu'au modeste noisetier. Déjà, la région fournit des cerises réputées ; chaque année, il s'en exporte pour plusieurs dizaines de milliers de francs. Prunes, poires, pommes, noix et châtaignes pourraient décupler ces sommes. Combien aviser sont les Kabyles qui n'attendent pas la fermeture des usines de France pour faire de leur pays un immense verger. Bien soignée et nourrie d'engrais, leur terre a des possibilités fruitières illimitées. Les Kabyles s'entêtent bien moins qu'autrefois à faire pousser de maigres céréales sur les fortes pentes de leurs montagnes. C'était bon aux siècles d'isolement, de chercher à produire tout ce dont on avait besoin.- Main tenant que les blés importés reviennent moins cher que les céréales indigènes, de telles pratiques sont abandonnées. Sans compter tout le bois d'oeuvre susceptible d'être travaillé sur place. Voyez ces photos des abords de l'école d'Icheridène (km. 32), prises au même endroit, l'une en 1896, l'autre 35 ans plus tard ; elles sont plus éloquentes qu'un long discours. Les pentes schisteuses, autrefois dénudées, se parent maintenant d'opulents châtaigniers, dont chaque sujet donne, depuis dix ans déjà, une récolte annuelle de 40 kilos en moyenne. Calculez: à raison de deux francs le kilo et de 80 arbres à l'hectare, le rendement net dépasse 6.000 francs. N'est-ce pas superbe, pour de tels terrains ! Combien de céteaux kabyles pourraient, comme en Corse, être couverts de magnifiques châtaigneraies H Quelle source de richesse ce serait pour le pays et quel appoint pour sa propre alimentation ! Mais, Allah seul est Grand et ne l'a pas encore voulu.

LES QANOUNS KABYLES, REGLEMENT COUTUMIERS

LES QANOUNS KABYLES, REGLEMENT COUTUMIERS Dans les mêmes parages se trouve Tasaft-Guezra, petit village célèbre dans toute la Kabylie, depuis que son « amine »¹ a été déférée aux tribunaux, à propos de l'application des « Kanounes ». Expression du droit coutumier local, ces règlements ont régi, pendant des siècles, les tribus de la montagne. Chaque bourgade avait son code particulier, généralement sévère, tracassier et formel. Au pénal, la mort, par lapidation, était quelquefois prévue. Mais, le plus souvent, c'étaient de fortes amendes au profit de la communauté. Jamais la prison, cette atteinte à la liberté, si chère au cœur du Kabyle. Par étapes successives, depuis 1857, le champ d'action de ces règlements fut limité, en principe, aux seules questions de droit privé, et encore, sous la garantie de nos tribunaux. En

fait, même jusqu'à ces dernières années, certains villages ont préféré, pour des délits de peu d'importance, cette forme de justice simple, expéditive et sans frais, à nos juridictions compliquées, lentes, coûteuses et souvent inopérantes, faute de preuves formelles. Et il faut reconnaître que, grâce aux « qanounes », la police des villages a été, pendant longtemps, assurée de façon remarquable. Mais, vint le jour où certains émancipés jugèrent insupportable une telle contrainte. Prétendant ne reconnaître que notre justice, ils eurent vite fait de s'affranchir de la leur. D'aucuns, qui préfèrent les certitudes du passé aux éventualités de l'avenir et voudraient voir marcher de pair l'armature sociale et le développement économique, estiment que, sagement réglementés, les « Kanounes » auraient pu, longtemps encore, rendre de signalés services à la Kabylie. D'autres pensent que cette forme de justice, par trop primitive, a fait son temps. D'accord, mais ce n'est pas tout de démolir. Pour suppléer à la carence des règlements kabyles, il nous faudra bien, un jour, découpler nos organismes actuels de police, de justice et d'administration. L'évolution sociale a pour corollaire une augmentation sensible des charges fiscales. Et les indigènes sont-ils, actuellement, capables d'un effort supplémentaire d'impôts ? La même question se pose dans tous les pays neufs, chaque fois qu'il s'agit de réaliser quelque progrès. (1) chef de village

« TADEMAÏT », LIEU DE REUNION



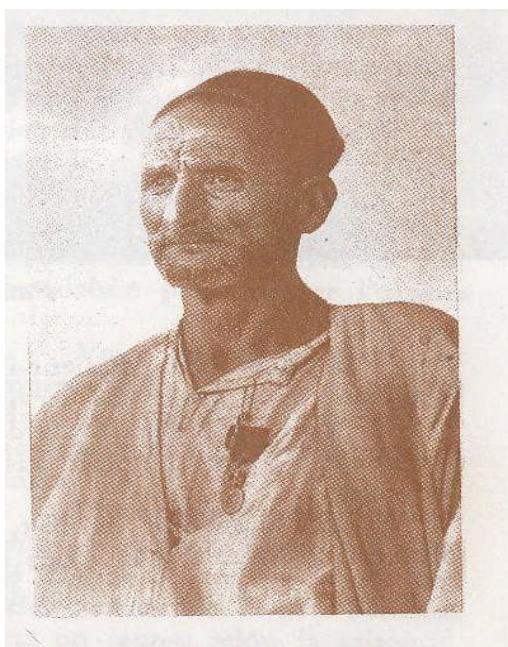
LE MONUMENT D'ICHERIDENE

LE MONUMENT D'ICHERIDENE, LE SERVICE MILITAIRE Poursuivant votre route, vous verrez, près de la borne 33,6, une plaque indiquant la direction du monument d'Icheridène, modeste pyramide élevée en 1893 à la mémoire des soldats tombés aux combats des 14 juin 1837 et 1871. Journées, héroïques où s'affrontaient deux peuples pourtant bien faits pour se comprendre, où les libérateurs étaient accueillis à coups de pierre ou de fusil.



Le monument d'Icheridène

ANCIEN COMBATTANT (INCONNU)



Evénements déjà lointains et que bien d'autres ont presque fait oublier. Mais il est bon de les rappeler quelquefois, pour resserrer les maillons de la chaîne qui nous rattache au passé et graver dans nos cœurs les noms de nos vaillants aînés : En 1857: le Maréchal Randon, les généraux Mac-Mahon, Bourbaki et Périgot, Zouaves, le 2^{em} Etranger, le 54^{em} de Ligne, le 11^{em} bataillon de Chasseurs à pied, le 3^{em} Zouaves, le 93^{em} de Ligne, le 3^{em} Tirailleurs, l'Artillerie, le Génie, le 3^{em} Spahis, la Gendarmerie, l'Ambulance, le Train. En 1871: le général Lallemand, les colonels Barrachon et Faussenaagne, le 27^{em} bataillon de Chasseurs, le 1^{er} et le 2^{em} Zouaves, le 2^{em} Tirailleurs, le 2^{em} bataillon de Chasseurs, le 4^{em} Zouaves, le 3^{em} de Ligne, le 1^{er} Tirailleurs, l'Artillerie, le Génie," la Cavalerie, les Services Administratifs. Pèlerins du souvenir, nous avons, habitants de Fort National

Et des environs, accompagné le drapeau du 9^{em} Zouaves au monument d'Icheridène, en Juin 1930. Après avoir rendu à nos devanciers l'hommage ému de notre reconnaissance, nous n'avons pas manqué d'adresser aux mânes de ceux qui nous combattirent autrefois le tribut d'admiration dû à leur courage et à leur abnégation. Et, pendant une minute de recueillement, nous les avons, dans notre pensée, confondus avec les nôtres, ceux dont les fils furent nos loyaux collaborateurs pendant la dernière guerre. Figurez-

vous des gens qui n'ont jamais eu d'aspiration nationale, pour qui l'idée de patrie se résume en l'amour de leur village, qui ne savent pas ce que c'est qu'un drapeau. Un beau jour, si l'on peut ainsi dire, on leur demande d'aller se battre au loin, de l'autre côté de la mer, pour défendre des foyers menacés qui ne sont pas les leurs Sans broncher, ils partent, par dévouement et par reconnaissance ; ils font ensuite leur devoir, tout leur devoir. N'est-ce pas aussi touchant et méritoire que de se sacrifier par principe ? En cette période d'aisance du pays kabyle, on ne saurait demander à nos montagnards de s'engager dans nos formations militaires. A quoi bon, diraient-ils, puisque tout va bien ? Ne suffit-il pas d'accomplir le temps de service obligatoire ? Mais, que l'heure du danger sonne à nouveau - ce qu'aux Dieux ne plaise, - on ne ferait pas vainement appel à leur loyalisme et à leur bravoure. Et, d'un tel résultat, nous sommes particulièrement fiers, nous Français d'Algérie, qui avons su créer une pareille ambiance.

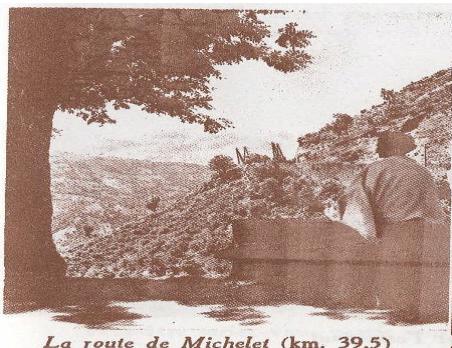
LE PANORAMA DU DJURDJURA



LE PANORAMA DU DJURDJURA - Revenons à la route de Michelet et à sa suite merveilleuse de terrasses et de corniches. Au kilomètre 36,4, la vue embrasse un immense panorama. Le mieux est de s'y rendre de grand matin, par beau temps. Surgissant du lit d'ombre où la nuit l'avait enseveli, le musculeux Djurdjura découpe dans le ciel ses crêtes étrangement déchiquetées. Les premiers rais du soleil se brisent sur ses hautes cimes et les irisent d'ourlets de lumière. A l'Est, c'est d'abord le pain de sucre de l'Azerou n'Dohor, puis le double mamelon de Tirourda, ensuite le sommet culminant du Lalla-Khedidja (2.308), la main du Juif aux doigts tendus vers le ciel, l'Azerou Gougane et son énorme faille, le dôme allongé de l'Akouker et enfin, les pitons rugueux de l'Haizer. Par dessus les pentes velues de l'Akfadou, d'immenses projections lumineuses feront bientôt scintiller, sur chaque contrefort, le petit bourg qui le couronne comme un turban e vers la gauche, voici les Aït-Mengallet et l'hôpital des Soeurs Blanches; en face, les Aït-Yenni répandus sur leurs cinq mamelons ; plus Igin, la termitière des Kouriet, énorme pâté qui se distingue à peine de la masse des monts ; enfin, les villages des Ouadhia, des Aït-Douala, les Aït-Aïssi et tant d'autres, à perte de

vue. La route déroule ses méandres capricieux, dans un décor sans cesse renouvelé d'arbres et de verdure. Depuis longtemps, les oliviers sont restés en arrière ; lourdauds et frileux, ils se sont arrêtés à l'abri des premières pentes. Quelque cactus encore, mais combien fatigués et misérables. Les figuiers sont toujours là, à nos côtés, distillant le miel de leurs fruits sous le dôme nonchalant de leurs larges feuilles. Les frênes aussi. Ils ne nous quitteront pas avant la dernière montée, ces courageux dont les branches mutilées nous prennent à témoins de leurs souffrances. Ne doivent-ils pas, chaque automne, faire le sacrifice de leur frondaison pour assurer l'ultime nourriture fraîche du bétail ?

LA ROUTE DE MICHELET



La route de Michelet (km. 39,5)

Voici les micocouliers aux ramures légères et gracieuses, des chênes verts trapus et noueux, des acacias aux feuilles tremblantes et menues. Dans chaque ravin, furtivement, des vignes hautes ont escaladé frênes et chênes et les ont coiffés, par malice, de gros bonnets, verts ou jaunes selon la saison. Encore des détours et des détours. Maintenant, la route court au flanc d'une pente escarpée dont le pied se perd en d'invisibles abîmes ; face au vide, une muraille rocheuse, tantôt violette ou grise, tantôt rosée ; de place en place s'y accrochent des broussailles rabougries qu'on prendrait le soir pour des fantômes. Enfin, nous voici libérés de l'inquiétude causée par le voisinage du gouffre. Après le petit col de Tala Oumalou, nous passons, en montée, sur le versant opposé du même contrefort qui nous conduira jusqu'à la haute montagne. Trajet quelque peu monotone, mais reposant, au milieu des cultures, tandis qu'en face règne en maître un maquis de broussailles rampantes. Mais, assurez-vous, nul bandit n'y cherche fortune, et cette cahute sur la crête que, peut-être, vous avez prise pour un fortin ou une tour de guet, est tout simplement un « marabout », manière d'oratoire où, tous les ans, à « l'Achoura » (1), au cours d'une fête mi-religieuse, mi-profane, les Kabyles des villages voisins viennent rendre des actions de grâce. En contrebas des bourgs perchés au-dessus d'elle (Azerou-Kellat, Taskenfout et El-Korn), la route continue ses inlassables lacets, parmi les figuiers et les frênes.

(1) Dixième Jour de l'année musulmane.



Vignes grimpantes

Nous voici bientôt à plus de 1.000 mètres d'altitude. Pour faciliter l'enlèvement des neiges, l'hiver, les parapets des murs de soutènement sont ajourés ; on croirait des aqueducs en miniature. Après l'embranchement du chemin de grande communication n° 17 qui doit, prochainement, conduire à Dra-El-Mizane par les Aït-Yenni², la fougère s'empare des mamelons et leur donne je ne sais quel air mélancolique. Sous d'autres latitudes, il y aurait là de verdo�ants pâturages ; hélas, ici, les étés sont trop secs ! Mais quels beaux tapis roux à l'automne !

(2)Voir Chap. VIII

PRIERE AU CIMETIERE



Prière au cimetière

CIMETIERE KABYLES



CIMETIERE KABYLES. - Avez-vous jamais vu des cimetières kabyles ? En voici deux ; l'un vers le kilomètre 45,8 ; l'autre un peu plus loin, en haut de la côte. Peut-être seriez-vous passés sans les voir, tant ils sont modestes. On croirait, à première vue, un terrain de parcours, comme il y en a tant d'autres, au pays de la montagne kabyle. Au printemps surtout, l'illusion est complète, quand des troupeaux de moutons ou de chèvres viennent y paître l'herbe nouvelle, toute brodée de blanches pâquerettes ou de frêles iris. De ci, de là, un récipient brisé, des fragments de terre cuite ; un berceau, semblable à une cloche, indique la sépulture d'un enfant. Plus loin, sur un tertre récent, des épines maintenues par de grosses pierres, pour empêcher toute profanation par les fauves. Des trous béants, en bordure du chemin ; ce sont des tombes effondrées où l'on aperçoit des ossements jaunâtres ; mais personne ne songe à les couvrir d'un peu de terre.

CIMETIERE PRES DE MICHELET



Cimetière près de Michelet

Partout c'est le même décor monotone et dépenaillé : deux grosses pierres frustes et plantées debout indiquent l'emplacement d'un trépassé. Il y en a jusqu'au creux du ravin O tombes kabyles, uniformes et sans ordre, cimetières à même la campagne, sans limite, ni clôture ; champ des morts, chaque jour foulé par les passants ou le bétail ; tombeaux anonymes sans inscription ni signe distinctif d'aucune sorte, que de grandeur dans votre extrême simplicité ! Comme vous savez nous convaincre du néant des choses d'ici-bas et nous rappeler la misère de notre destinée ! La frivolité des civilisés impose à leurs nécropoles tout un luxe de monuments somptueux. Vous, rudes montagnards kabyles, vous ne voulez comme parure à vos cimetières que la majesté de vos cimes ! Cet apparent abandon de vos morts, est-ce preuve de foi profonde ou indice de pauvreté ? Les deux peut-être. Mais, comme cela cadre bien avec votre vie, toute en grisaille, monotone et austère !



Cimetière d'Agouni bourar (Oumalou)

Un dernier tournant... Et voici qu'à nouveau l'impétueux Djurdjura emplit tout notre horizon ; il est de biais, maintenant, et semble interminablement long ; son flanc, qui, de face, paraissait rigide et uniforme, se dédouble et prend vie. Que de détails nouveaux ! De la terrasse des hôtels de Michelet où nous allons arriver, vous pourrez l'admirer tout à loisir.



Le Djurdjura (partie Ouest), vu de Michelet



A
S
K
H
A
V
•
◎
⤔
⤖
•
Δ

COLLIER DE PARADE

CHAPITRE V

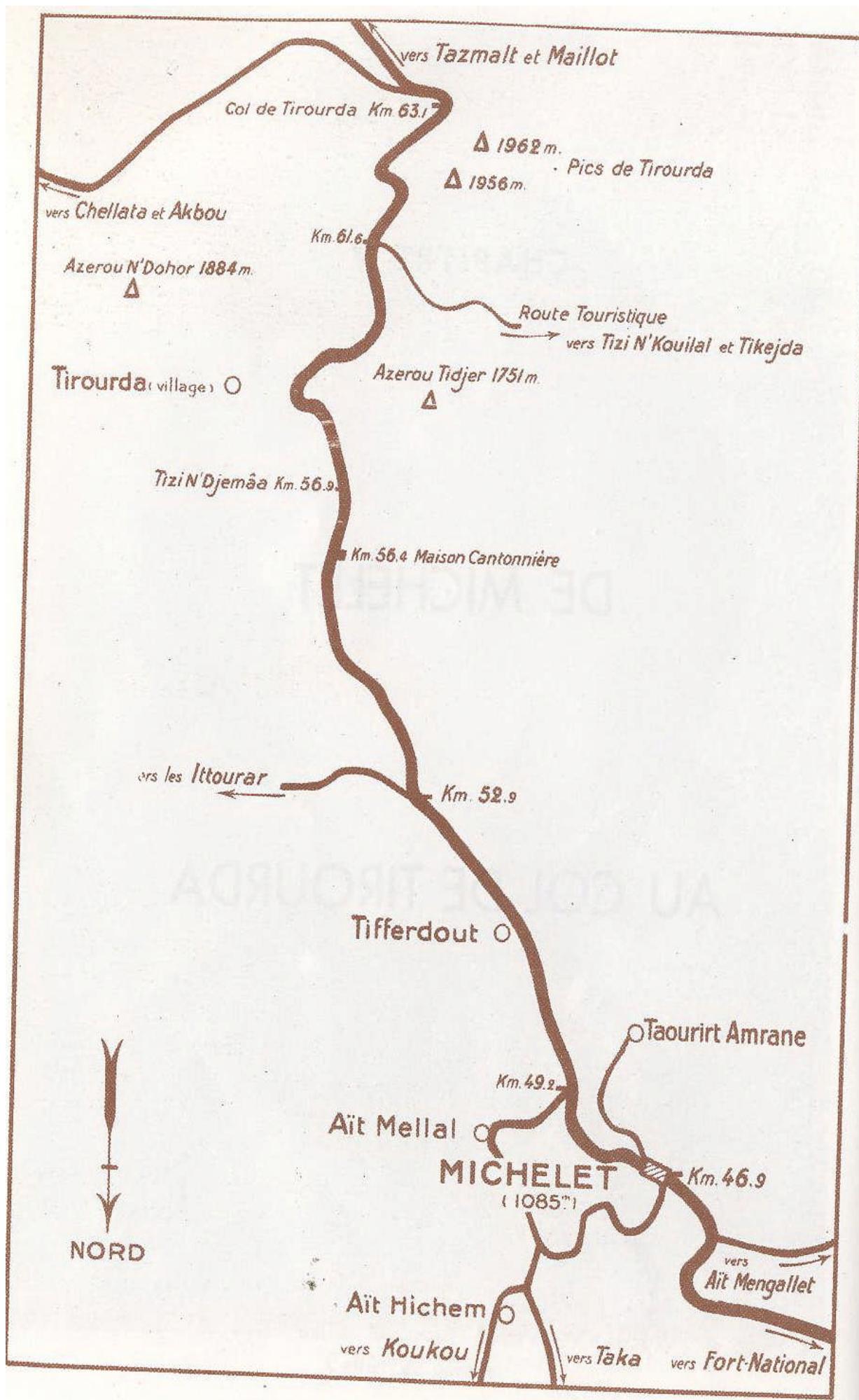
DE MICHELET AU COL DE TIROURDA

MICHELET CENTRE DE TOURISME En complétant par un établissement luxueux la série des hôtels confortables de Michelet, la Compagnie Transatlantique a fait de ce centre la métropole touristique de la Haute Kabylie. Michelet, où se tient un gros marché, le mardi, est le chef-lieu de l'importante commune mixte du Djurdjura, dont la superficie et de 33.238 hectares et la population de 77.480 habitants ; ainsi, la densité de peuplement est de 233 au kilomètre carré, chiffre énorme, si l'on tient compte de l'étendue de la zone improductive de haute montagne. Créé en 1880, sans périmètre de colonisation, c'est à vrai dire un centre administratif et commercial avant tout ; il compte seulement 250 habitants. Là aussi, les indigènes ont racheté, au prix fort, la terre de leurs ancêtres ; on cite des lots à bâtir, bien situés au point de vue commercial, qui furent vendus, ces dernières années, jusqu'à 400 francs le mètre carré. Enfoui, face au Djurdjura, dans un nid de verdure incomparable et perché à 1.090 mètres d'altitude, Michelet est un lieu d'estivage réputé. Même par les journées de sirocco, la température n'y est jamais excessive, l'air y est pur et les nuits fraîches. Au centre de l'agglomération, comme sur le coteau qui la domine et sur la grand'route, d'abondants ombrages rendent les promenades délicieuses. Dans les environs, les excursions sont nombreuses et faciles, en particulier aux Aït-Mengallet¹ et à l'ouvroir d'Aït-Hichem.

L'OUVROIR DAÏT HICHEM Voici bientôt 40 ans, à la demande du Bachagha Abdesselem, une école de filles fut créée au village d'Aït-Hichem. Point n'est besoin de parcourir longtemps ses rues pour se rendre compte de l'existence d'un tel établissement : visages ouverts, allures confiantes, maisons mieux tenues que partout ailleurs, tout indique une évolution marquée de l'élément féminin. Aussi, les filles de ce village, initiées de bonne heure aux travaux du ménage et à l'art du tissage, font-elles prime sur le marché du mariage. Mais que de préjugés il a fallu vaincre au début ! Cela porte malheur, disait-on, d'utiliser des laines de couleur ; il faut se contenter de teintes naturelles. La douceur et la patience des institutrices ont fini par l'emporter. L'une d'elles est à Ce poste depuis bientôt 11 ans ; qu'elle sue permette de lui signifier toute mon admiration. En visitant l'œuvre, peut-être serez-vous, comme moi, très embarrassé. Que faut-il admirer le plus, des petites fées de 12 à 15 ans, au minois frais et rose, vêtues de cotonnades claires et toutes parées de bijoux, bu de leurs travaux d'un dessin subtil et d'un art à la fois primitif et compliqué !
(1) Voir chap. VII.



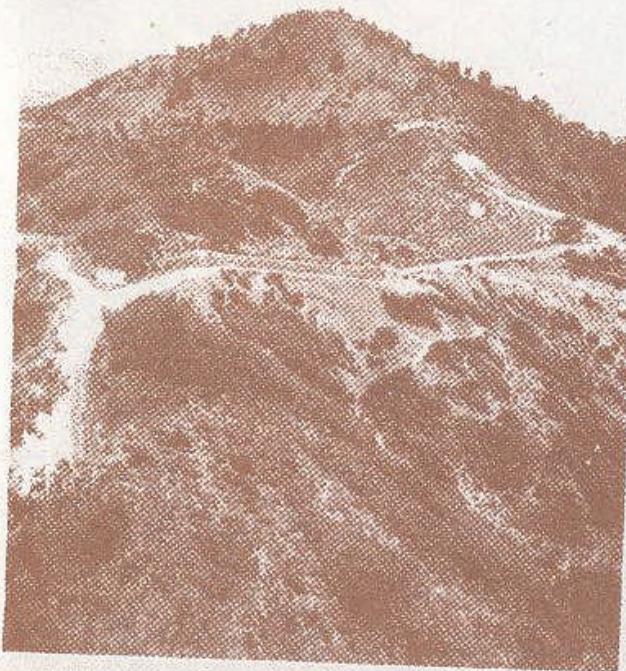
Intérieur de maison



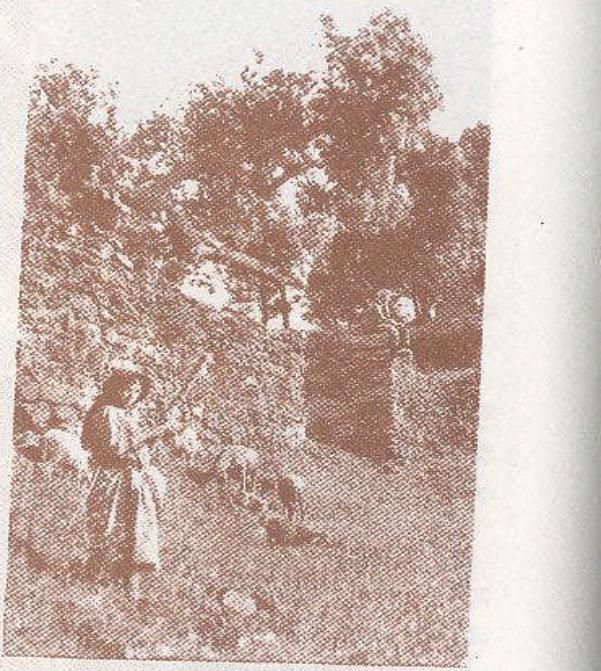


Les aït-yahia – thaqa et koukou.

Les aït-yahia – taka et koukou. Aït-Hichem se trouve à l'embranchement de plusieurs routes en voie d'achèvement qui permettront, dans un avenir très proche, de mettre directement en communication Michelet avec Azazga et Mekla. Dans cette région des Aït-Yahia, deux villages présentent un intérêt particulier : Thaka Dans cette région des Ait-Yahia, deux villages présentent un intérêt particulier : Thaka et Koukou. A Thaka s'élève un « marabout » renommé, vers lequel on accourt en pèlerinage de tous les points de la Kabylie. j'y ai rencontré d'importants cortèges de femmes venues de la région de Port-Gueydon, à deux jours de marche, et reconnaissables à leur habillement où le blanc domine. La route qui mène à Koukou est assez monotone. Ce village fut, au 16^{em} siècle, la résidence d'une manière de Sultan dont la royauté éphémère n'a laissé que de vagues souvenirs dans l'histoire. On y trouve des vestiges de citernes et de remparts qualifiés quelquefois de romains ; ce sont plutôt, semble-t-il, des travaux exécutés par des Berbères qui s'étaient initiés dans la plaine du Sébaou ou vers Boghni aux méthodes des conquérants mais ne les égalerent jamais. Pour revenir Michelet, et aussi pour continuer directement vers Tirourda, le mieux est de passer par Ait-Mellal, surtout si vous disposez d'une voiture; vous pourrez ainsi admirer longuement le manteau de verdure tantôt vert foncé, tantôt nuancé de mauve, qui couvre les épaules frileuses de l'Akfadou. Vous verrez aussi les fines découpures de la crête des Aït-Zekki et enfin, l'Azerou n'Dohor, dernier soubresaut du Djurdjura. De retour sur la route nationale, vous retrouverez la chaîne grandiose des monts, casquée de neige dès les premiers jours de l'hiver, forteresse géante, dont les pics innombrables semblent proclamer l'inhospitalité.



Le piton de Koukou



Les murailles de Koukou

COLPORTEUR GAOUAOUA

COLPORTEUR GAOUAOUA. Nous voici dans la région la plus peuplée de toute l'Algérie; la densité de peuplement de ses douars est telle qu'en certains points on compte jusqu'à 450 habitants au kilomètre carré (1). Avant 1857, les habitants de la montagne étaient trois fois moins nombreux que maintenant ; d'épaisses broussailles couvraient de grandes étendues. Tant bien que mal, le Kabyle arrivait à tirer de son sol la maigre subsistance dont il se contentait ; son alimentation se composait surtout de couscous d'orge et de glands mélangés, de quelques légumineuses, du laitage de ses troupeaux ; la viande était rare et les friandises inconnues. Vint une période continue de paix et de sécurité, Plus de luttes intestines entre villages ; la population s'accrut. Mais, vu l'avarice du sol, le paysan kabyle fut contraint d'aller chercher ailleurs sa pâture ; il se fit colporteur. Au début, ce métier était considéré comme une sorte de mendicité dont on avait honte ; peu à peu, cela devint un commerce ; le colporteur s'en allait, à pied, à travers les pays arabes, vendre sa pacotille, verroterie, bimbeloterie, bijouterie grossière, épices, médicaments, tous ces mille riens dont les femmes indigènes auraient dû se passer s'il leur avait fallu compter sur le bon vouloir de leurs maris. Commerce de troc surtout ; en échange d'une poignée de laine ou d'un œuf, le colporteur donnait un bracelet en celluloïd, un collier de verroterie ou une pince à épiler. Il est vrai que la poudre et les armes rapportaient bien davantage ! Le colportage fut en honneur surtout dans les tribus de la montagne, dans le pays Gaouaoua, limité au Nord par les Ait Yenni et les Aït-Khelili. Les habitants de la moyenne montagne continuèrent, un certain temps, à vivre de leur terre, et quand, enfin, ils durent, à leur tour, aller ambulant, en France ou à l'Etranger, soit qu'il allât fonder boutique en Oranie. Mais, n'allez pas croire qu'il n'y ait plus de Kabyles portant la balle, en Algérie ; ceux de la page précédente, originaires de la commune mixte de Michelet, je les ai rencontrés près du marché des Aït-Douala. Cet autre, âgé de plus de 60 ans, s'apprêtait à partir à pied pour l'Oranie, quand il a été photographié, aux portes de Fort National, en 1932. Survivance nécessaire tant que la femme indigène n'ira pas sur les marchés. Comment pourrait-elle se procurer colifichets ou remèdes, si des colporteurs avisés ne venaient pas jusqu'à elle ? Gagner leur vie au dehors, ce fut plus spécialement vers les pays de colonisation et les mines qu'ils se dirigèrent ; les Hauts Plateaux, Bône, Philippeville, la Tunisie. Jusque vers 1890, le colporteur Gaouaoua fit ce que l'on peut appeler de bonnes affaires ; mais, à partir de cette époque, le développement des voies de communication, l'installation de commerçants israélites et mozabites dans les petits centres européens et la vente à crédit lui portèrent de rudes coups. A son tour, il dut souvent louer ses bras ; cependant, son activité s'est toujours portée, de préférence, vers le commerce, soit qu'il devint colporteur (1) Bouakache, (463) Ouassif 326;



Un colporteur kabyle à Lugano

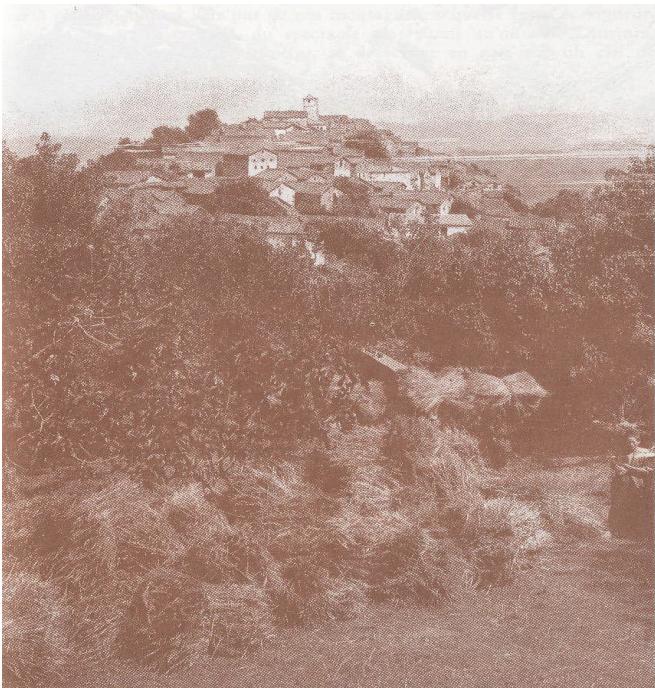


TAOURIRT-AMRANE - LES AÏT-ITTOURAR

L'un des villages les plus pittoresques que l'on puisse apercevoir de la route, est Taourirt-Amrane, paré d'une ceinture verdoyante. A mesure que vous continuerez votre randonnée, vous verrez la végétation devenir plus rare sur les crêtes. L'homme essaie encore de dérober quelques champs aux pentes couvertes de rocallles, mais l'ingrate nature finit par l'emporter. Le sol se couvre de schistes, -gris ou mauves, qui miroitent au soleil et s'effritent de vieillesse. A 1.197 mètres d'altitude, Tifferdount se dresse non loin de la route ; c'est le point habité le plus élevé de toute la Kabylie. D'autres s'aperçoivent plus près de la montagne, mais non plus sur les crêtes devenues inhospitalières. Remarquez, sur votre droite, cette brèche, dans le flanc de la montagne ; c'est par là que passe la précieuse conduite d'eau qui alimente Fort National et Michelet. Sur la face abrupte du rocher de l'Ouest, une grosse tâche noire marque l'entrée d'une vases," grotte d'accès peu facile; on y voit un cadavre momifié : quelque coupeur de route, sans doute, venu chercher refuge dans cette cachette.

LE DJURDJURA SOU LA NEIGE



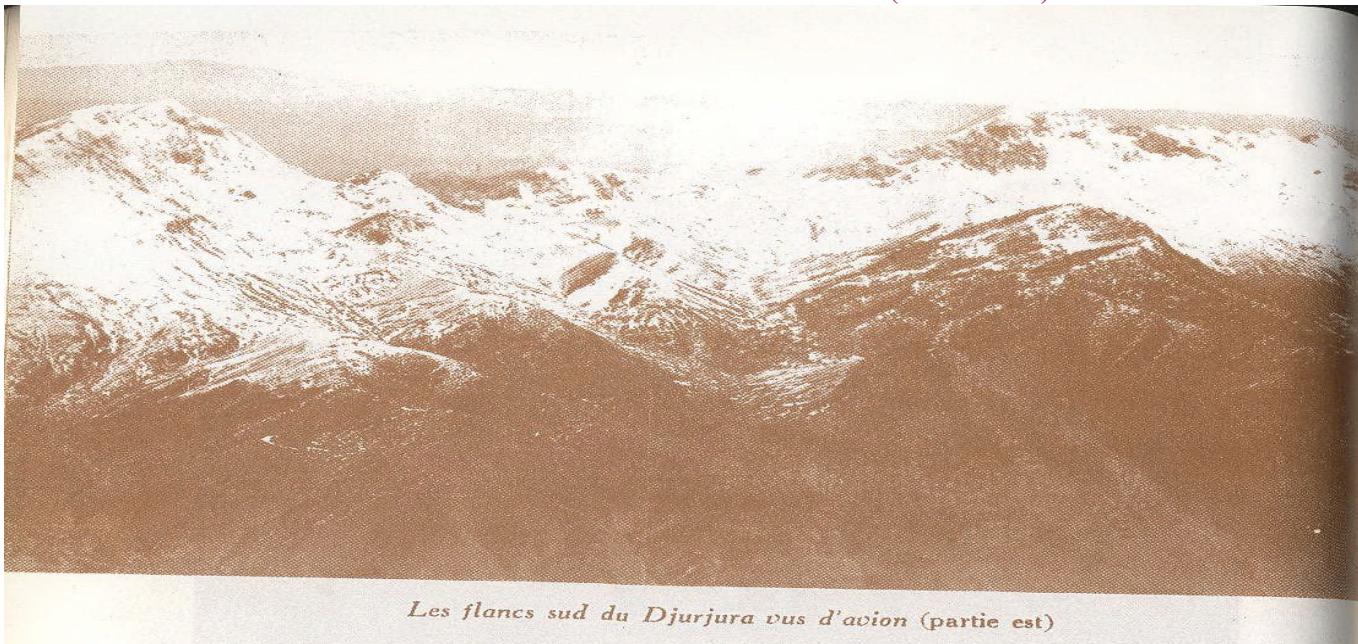


TOUOURTAT - AMARANE



Le Djurdjura sous la neige

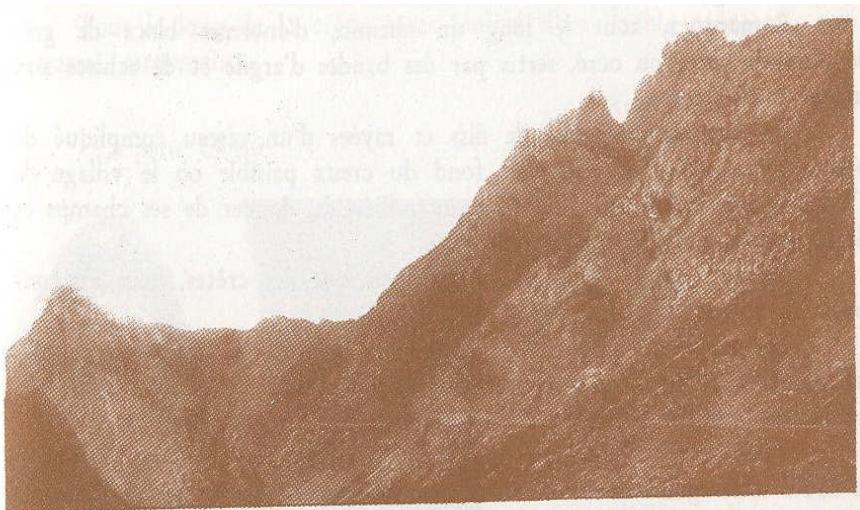
LES FLANCS SUD DU DJURDJURA VUE D'AVION (PARTIE EST)



Les flancs sud du Djurdjura vus d'avion (partie est)

Au kilomètre 52,9, une bonne piste vous permettra de boucler le circuit des Ittourar. à travers des terres tantôt arides, tantôt couvertes de massifs de chênes, tantôt parsemées de sources qu'aucune saison ne tarit. Un large panorama sur le Sébaou n'est pas le moindre attrait de cette région. Vous remarquerez combien les constructions neuves sont plus rares que vers Fort National. La route n'a pas encore produit tous ses effets ; nous sommes loin des villes et du chemin de fer ; le transport des matériaux entraîne à des frais considérables.

les sports d'hiver – le ski – club du DJURDJURA- Depuis Michelet jusqu'au col de Tirourda, toute une série de contreforts dénudés offre plusieurs zones remarquablement propices aux sports d'hiver qu'on , s'étonnera peut-être d'entendre nommer ici. Tout d'abord, quelqu'un isolés seulement s'adonnèrent au ski ; mais, récemment, une jeune société, pleine d'allant et de vie, le Ski-club du Djurdjura, dont le siège est à Michelet, s'est donnée pour mission de galvaniser toutes les bonnes volontés. Elle dispose de plusieurs terrains bien



Tizi Djemâa. — A gauche, l'Azerou n'dohor

Tizi – djemââ – le col de tirourda

choisis dont l'utilisation successive, selon l'enneigement, sera durer la saison de Décembre à Avril. Puissent, grâce à ce groupement, de nombreux amateurs venir respirer à pleins poumons l'air pur de nos montagnes, acquérir force et vigueur, et jouir, par un beau soleil, du spectacle sans pareil qu'offre le Djurdjura, quand ses pentes couvertes de neige, se détachent en rose sur un ciel de bel azur ! TIZI-Djemâa marque la fin de la zone humanisée. Une falaise hautaine dote la montagne d'un ultime rempart et, pour défendre ses approches, lance, du haut des bastions et des machicoulis qui la hérissent, d'énormes coulées de rocallles et de blocs. Sauf peut-être au Kouriet, on n'a nulle part ailleurs une aussi forte impression de chaos. Ici, la roche prend définitivement possession du paysage et l'asservit farouchement. La route arrive à grand' peine à se faufiler dans cette zone tourmentée. Elle se cramponne au terrain par une suite ininterrompue de corniches, de tunnels ou de tranchées d'aspect sévère et dur... comme le roc. Faute d'avoir pu se développer, les rampes sont pénibles, mais elles permettent d'admirer plus longtemps un décor vraiment féerique. Par places, dans un désordre titanique de rochers, apparaissent quelques cèdres rabougris, aux troncs nerveux et courts, dont les branches étalées semblent avoir pour mission d'accrocher les nuages aux cimes, ou d'arrêter les souffles desséchants du désert.

Face à la route, voici l'Azerou n'Dohor, le rocher du midi, long cône dont l'immense base semble un pilier d'angle de la montagne ou un étançon chargé de soutenir ses dernières ramifications. Remarquez, tout le long du chemin, d'énormes blocs de grès de Numidie, rose ou ocre, sertis par des bandes d'argile et de schiste aux teintes multicolores. Les pentes, couvertes de disse et rayées d'un réseau compliqué de petites sentes, dévalent jusqu'au fond du creux paisible où le village de Tirourda semble un jouet d'enfant, au milieu du damier de ses champs et de ses arbres, à 1.050 mètres d'altitude. Laissant sur la droite la route touristique des crêtes; nous arrivons enfin au col de Tirourda (1.750 m.). Les neiges le bloquent pendant plus de trois mois, chaque année, sans doute pour mieux préparer les moelleux tapis de pensées sauvages, jaunes ou bleues, qui l'embellissent aux premiers jours du printemps. Tous ceux qui aiment Te grand air, la solitude et les randonnées dans la haute montagne trouveront au refuge aménagé depuis peu en cet endroit un accueil cordial et empressé, si j'en juge par celui qui me fut réservé.



En montant au col de Tirourda

L'AZEROU N'DOHOR, - De toutes les excursions à faire dans les alentours, l'une des plus faciles est celle de l'Azerou n'Dohor, dont les pentes se couvrent de cèdres rabougris et de genévriers. L'oratoire qui couronne le sommet domine, vers le Nord, un impressionnant abîme. Si, parmi les ex-voto que vous verrez suspendus à ses poutres grossières, quelques-uns, boutons, boucles, épingle anglaises, brins de laine tressés ou morceaux d'étoffe, font naître un sourire sur vos lèvres, songez à tout ce qu'ils représentent de foi naïve et sincère. Reposez-vous, sur le rustique banc de pierre qui, tout en haut du pic, sert de lieu de prière. Et puissiez-vous, tandis que les aigles découperont l'azur à grands coups d'ailes, puissiez-vous vivre de précieux instants de paix et de recueillement, dans l'ambiance reposante d'une sauvage nature.

LA VALLEE DE LA SOUMAM En suivant l'étroit chemin qui vous a conduit au pied de l'Azerou, vous parviendrez bientôt à Ohellura, berceau de l'illustre famille des Ben Ali Chérif. De là, il vous sera facile de descendre sur Akbou, coquet village européen. Fièrement campé au-dessus de la vallée. Tout le long de la crête, vous jouirez d'un double panorama, aux contrastes surprenants. Au Nord, le réseau compliqué des contreforts qui composent la Haute Kabylie et que limite le Sébaou, dont les eaux coulent vers l'Ouest. Région heurtée, ravinée et violente. Au Sud, de longues et molles pentes s'en vont mourir dans la Soummam, ruban d'argent qui descend vers l'Est. Région au profil souple, manquant un peu de vigueur peut-être, mais agréable et douce. Si vous revenez à Tirourda, la route nationale vous conduira, par une suite agréable d'harmonieux lacets et de sites plaisants, tout près de Tazmalt et non loin de Maillot. A l'aridité un peu triste des hautes régions feront suite des paysages riants et aimables. Au printemps, après avoir subi le froid vif et piquant des cimes, vous serez heureux de retrouver une atmosphère plus tiéde. Mais, en été, quelle fournaise, certains jours de siroco

LE HAUT DU DJURDJURA ROUTE TOURISTIQUE



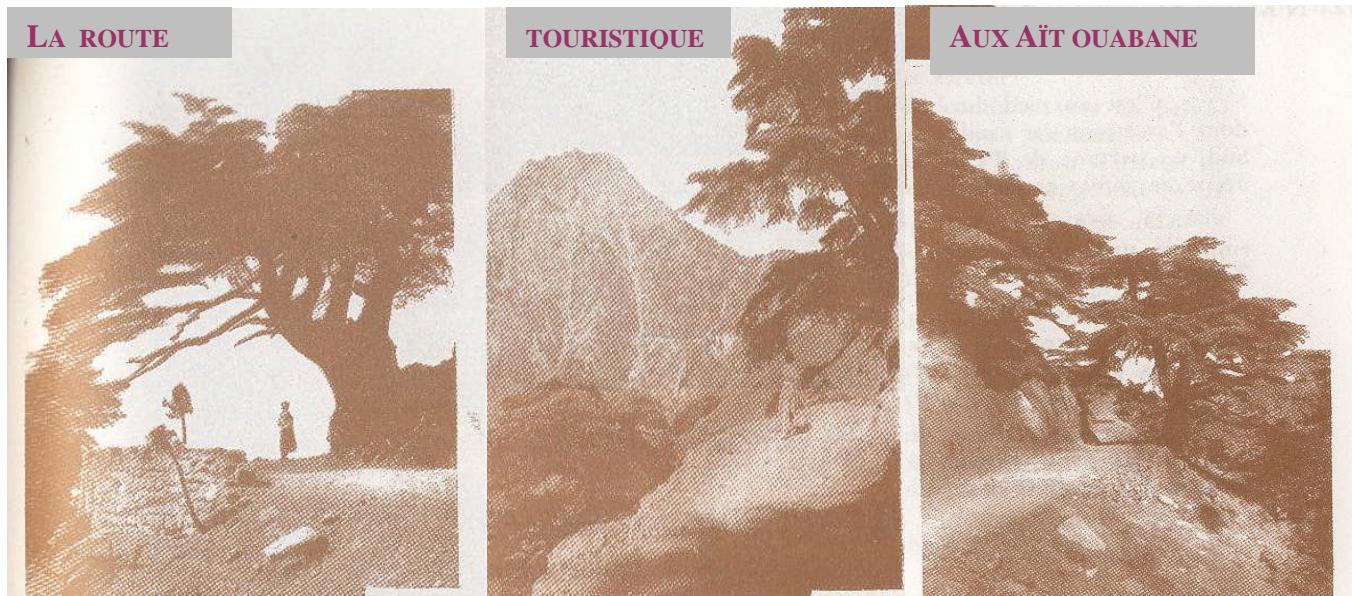
Le chemin touristique des crêtes du Djurdjura prend naissance au kilomètre 61,6 de la route nationale, un peu avant le col de Tirourda ; il aboutit à Bouira, environ 66 kilomètres plus loin. Plusieurs transversales le rejoignent ; deux, déjà terminées, partent de Maillot et d'El-Adjiba ; deux autres, en construction, conduiront au Djemâa et à Mechtras. Ouverte dès 1930, cette route a été inaugurée au cours de l'été suivant. Donc on y passe, assez facilement même ; mais il faut être très prudent. Largeur réduite en beaucoup d'endroits, tournants nombreux et courts, corniches audacieuses taillées à même le roc, tout concourt à mettre à une rude épreuve voitures et passagers. Sauf entre Bouïra et Tikjeda, il faut se dire que l'on roule sur une piste seulement ébauchée et de faible largeur. Surtout, ne s'y aventurer qu'à la belle saison et ne pas avoir peur de s'annoncer longuement et de loin. Passant d'abord sur le versant nord du Djurdjura, parmi les pentes gazonnées qui séparent les deux crêtes principales de la chaîne, le chemin traverse une zone uniforme de maigres pâturages. Ça et là, dans les plis du terrain, de hautes touffes de houx plaquent des taches vert-sombre dans la monotonie de l'ensemble ; un réseau confus de petits sentiers, par où les chèvres grimpent à l'assaut des pâturages, égaye le paysage d'une agréable moirure. De

gros blocs de maçonnerie indiquent les captages des sources alimentant, depuis 1930, la conduite longue de 27 kilomètres, qui dessert Michelet et Fort National, ainsi que plusieurs villages indigènes.



Le flanc nord du Tirourda. La cassure de l'Oued Djemâa

LA FORET DES AÏT OUABANE - Mais, bientôt, le décor change complètement. Nous voici parvenus au bord de l'immense cuvette elliptique au fond de laquelle repose, dans une douce quiétude, le village des Aït Ouabane aux jardins verdoyants. La route serpente ensuite aux flancs du Tirourda, parmi les cèdres tapis au creux de combes garnies de disse, dans un décor varié de rochers découpés en dentelles ; puis, elle abue Je l'admirable forêt des Aït-Ouabane, sur le versant Nord de l'Azerou Madéne. Quel agréable et frais nid de verdure! Des cèdres somptueux, géants écrasés sous le poids des ans, voisinent avec des chênes d'essences variées, des érables de belle venue, des houx énormes ou des genévriers aux larges troncs couleur de rose. Sous ces traîs ombrages, pousse une abondante végétation de régions tempérées: de larges nappes de fraisiers. D'épais tapis de pivoines, de violettes ou d'armoises, des groseilliers, du chèvrefeuille, des fougères arborescentes, des disse aux panaches mouvants, des véroniques au feuillage épais et mille autres plantes les glus diverses. Quels parterre royal au printemps Quel régal pour les yeux et l'odorat ! En été, quels frais ombrages ! Vers le milieu du boisement, entre deux zones à pente escarpée, un large plateau dont le nom seul «Akherkhoul», « le joli », invite le passant à s'arrêter. Dommage qu'il n'y ait pas de point d'eau ! Ce serait un lieu d'estivage rêvé pour tous les habitants de la chaude plaine du Sébaou.

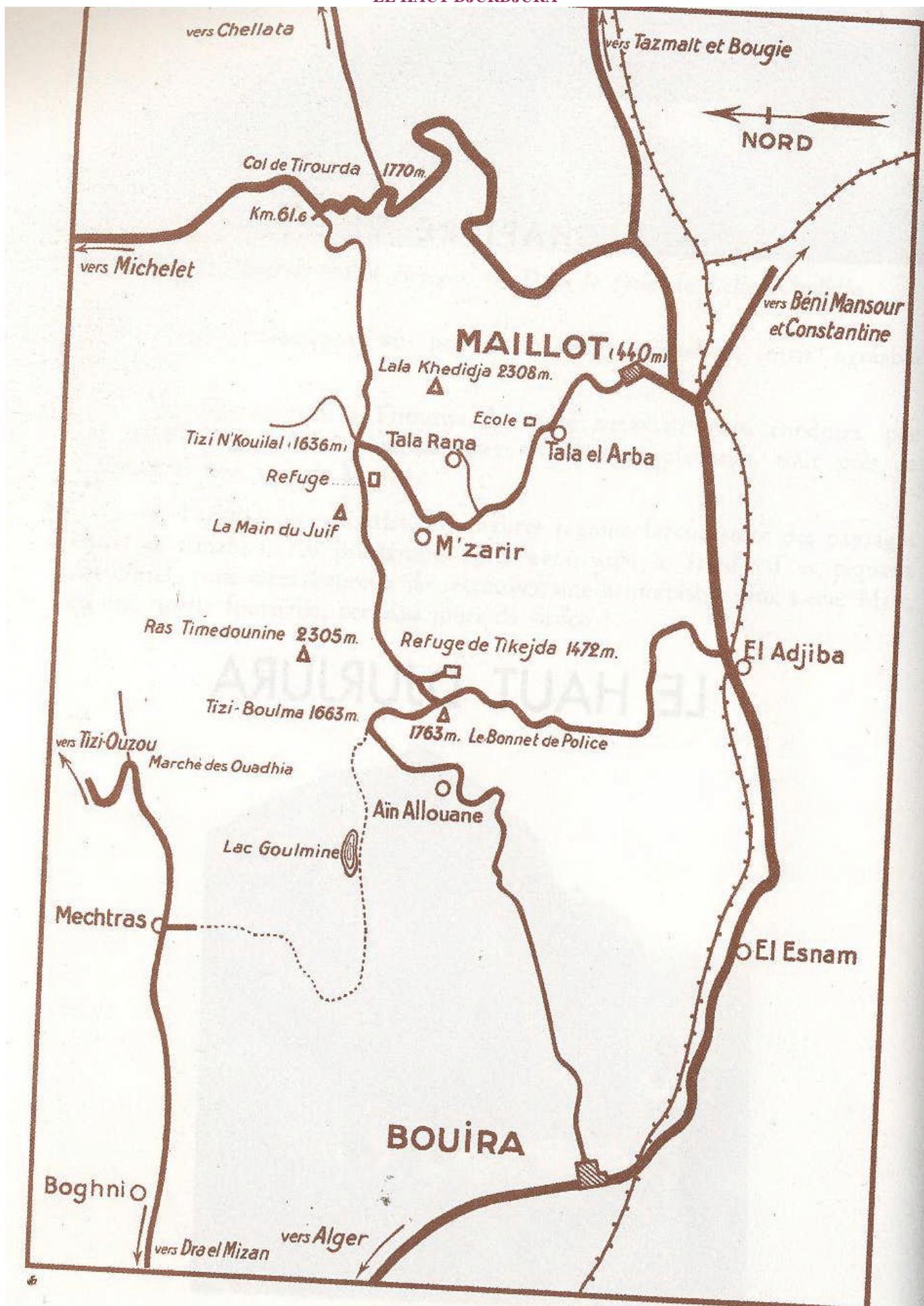


LA ROUTE

TOURISTIQUE

AUX AÏT OUABANE

CHAPITRE VI
LE HAUT DJURDJURA



TIZI – N'KOULAL ET LALLA - KHEDIDJA

Quelques kilomètres plus loin, voici Tizi-n'Kouilal, le col de Kouilal, à l'embranchement de la route de Maillot (Ale. 1.578). C'est au pied du Lalla-Khedidja, sommet culminant (2.308 mètres) dont l'ascension est facile ; on peut même y accéder à mulet, par le versant , Sud, en partant de Tala Rama, station d'estivage à mi-pente, dans un joli décor de forêts et de sources. Du haut de ce pic que couronne un « marabout » réputé, la vue embrasse un horizon immense, depuis Alger jusqu'au Babor, les Biban, les Ziban, Djelfa, l'Ouarsenis même. Tandis que des bouquets de cèdres souffreteux monte encore la garde, péniblement, sur le versant Nord, les pentes Sud, couvertes de vastes manteaux de chênes liège et de pins, s'en vont mourir dans les olivaies de l'Oued Sahel, qui, plus en aval, devient la Soummam. Quelques centaines de mètres à l'Ouest du refuge de Tizi-n'Koulal, un rond-point bien aménagé permet d'admirer, du faite même de l'arête, toute la Grande Kabylie. Des chapelets de villages marquent de gris clair le pointillé verdâtre des arbres. Dans le lointain vaporeux d'un jour d'été, Fort National est un gros point sombre souligné d'une barre blanchâtre. Le Sébaou décrit de miroitants méandres dans son vaste écrin deable. La forêt d'Akfadou déploie la draperie sombre de ses chênes, devant la mer, masse incertaine et brumeuse, limitant l'horizon, vers le Nord

SUR LES SOMMETS DU DJURDJURA



LE BELVERDERE DU DJURDJURA

Les touristes qui viendront par là, après avoir dépassé le Terga Mtâa Roumi, où la légende veut que les Kabyles aient vaincu les cohortes romaines, n'hésitent pas à vous arrêter. En quelques minutes, un sentier facile vous conduira vers un belvédère vraiment remarquable, au bout d'un énorme éperon rocheux. C'est au pied ouest de l'imposante masse de l'Azerou Thaltat (le rocher du petit doigt), que les Européens de la région appellent « la main du Juif », sans doute à cause d'une vague ressemblance avec le geste du serment hébraïque. On croirait qu'un géant a fendu le front hautain de la montagne à grands coups de sabre et découpé, dans ses parois abruptes et dénudées, de gigantesques cheminées bariolées de rouge et de jaune. Sur les crêtes, des chèvres profilent audacieusement leurs minces silhouettes ; des corneilles au bec jaune et au vol lourd, emplissent l'air de leur croassement lugubre que répercute l'écho des rochers... piaou... piaou... Au pied de la montagne, dans la vallée du Kouriet que l'on aperçoit comme au travers d'une immense baie, les villages et leurs maisons à toits plats semblent un entassement de petits cubes, parmi la moucheture des arbres épars sur un sol couleur de brique. Quel pays de nains, la Kabylie, vue de là-haut !



L'Azerou Gougane. L'Akouker, à droite (vue d'avion, par le Nord)

LES CEDRS DE TIKJEDA

La route se poursuit tantôt par une corniche encastrée dans le roc, tantôt par des lacets dans des nappes d'éboulis, pour aborder enfin la zone des cèdres de Tikjeda. Des cèdres ! Quel rare spectacle ! Des cèdres, mot tragique et prestigieux qui fait penser invinciblement au temple de Salomon. Nos brochures de tourisme semblent les dédaigner et leur préférer la grâce mouvante des palmiers du désert. La capricieuse légèreté des uns n'est pourtant pas plus attirante que la noble majesté des autres. Tous deux sont Rais et méritent également notre ferveur. Et quel privilège de pouvoir contempler l'un et l'autre à quelques heures seulement d'intervalle ! Comme au Babor, au Bou-Thaleb ou à Teniet-El-Hâd, les cèdres de Kabylie sont de deux -variétés différentes ; l'une vert- sombre, l'autre d'un coloris plus clair, argenté. Les jeunes plants, à l'allure fière, pointent en l'air une cime orgueilleuse. Mais lorsque, après des lustres et des lustres, ils commencent à prendre un peu d'âge, leurs têtes se penchent en des poses lasses, comme pour mieux résister aux injures du temps ; leurs troncs deviennent trapus et, sur de vastes plateaux d'aiguilles serrées, leurs branches, largement étalées, présentent, en offrande au ciel, un trésor de jeunes cônes couleur d'opale. Pour mieux supporter les intempéries, le cèdre, parvenu à la force de l'âge, n'est plus qu'un tronc dont les hautes branches supporte, en étages successifs, des nappes de verdure sombre. Ainsi paré pour défier les siècles, ses allures de géant impassible et puissant, ses airs de lutteur prêt à supporter tous les assauts du vent ou de la neige, donnent une impression de force sereine et font croire qu'il ne doit mourir jamais. Les quelques aires abattues le sont toujours par accident. Ici, une avalanche de rochers ; là, un glissement de terrain a tout emporté sur son passage. A leurs pieds, d'énormes corps allongés lancent dans l'espace de grands bras suppliants. Dépouillé de son écorce, patiné par le temps, le bois présente la moirure argentée de son grain serré et lisse. Sous les feux ardents du soleil couchant, on dirait des ossements blanchis et pétrifiés. Nulle souillure, ni mousse, ni moisissure, ne semble devoir jamais les atteindre. Jusque dans son linceul de rochers ou de verdure, le cèdre est souverainement majestueux.



Le refuge de Tikjeda

LE PARC OMBREUX DE TIKJEDA

Vers la fin d'un après-midi d'été, nie voici cherchant un peu de calme et de repos dans le parc ombreux de Tikjeda. Une agréable et légère senteur de résine me suit partout. Des branches, coupées pour livrer passage aux sentiers, pleurent encore par toutes leurs blessures ; des gouttes de sève épaisse en sortent et s'étirent en longues perles que des rais de soleil irisent de mille feux. Autour des plaies plus anciennes, des bourrelets de bois nouveau s'arrondissent, sertis de résine jaune cristallisée. Dans le creux d'une énorme branche atteinte par la foudre, un gros pied de fraisier a poussé ses racines et laisse pendre de larges feuilles dentelées, du haut de ce balcon improvisé. Au long de leurs tiges carrées, des lamiers rouges portent des étages de corbeilles fleuries. Sous mes pas, des tapis de menthe bleue exhalent leur parfum pénétrant. Sortant de grosses touffes de disse, de minces hampes sou tiennent des panaches de fines clochettes. Mille autres plantes encore m'attirent par leurs couleurs ou leurs formes : des houx aux baies rougissantes, de jolis chardons bleus et toutes sortes de graminées. Dans un vide, au milieu de gros rochers, poudingues tachetés de noir, de rouge ou de blanc, un chêne de belle venue, encore paré de l'ocre de ses jeunes pousses florales, semble un nain, comparé à ses puissants voisins. Je me suis assis. Malgré moi, en présence de tels mastodontes, je pense à des âges révolus. Ces cèdres ne sont-ils pas contemporains de l'homme de Néanderthalien ou de celui de Cro-Magnon ? N'est-ce pas un de mes ancêtres que je viens de voir passer là-bas, à peine vêtu, le corps tout bronzé par le soleil ? La grosse branche qu'il brandit à la main n'est-elle pas une massue ? Et cette troupe de singes qu'il vient de disperser devant lui, pourquoi fuit-elle ? Me voici revenu dans la clairière où coulent en abondance plusieurs sources d'une eau glacée. Tout près, des berger kabyles ont installé leurs campements, sous des huttes couvertes de diss. Des rochers, des troncs d'arbres délimitent le parc à bétail, chèvres, boeufs et moutons. Sont-ils moins heureux que nous, ces gens si primitivement installés ? Leurs besoins limités ne les incitent même pas à utiliser ces eaux qui pourraient donner la vie à de si beaux jardins. Tout à coup, de sourdes détonations se font entendre et me ramènent à la civilisation : ce sont des blocs que l'on fait sauter à la mine, sur la route que je prendrai demain. Le soleil disparaît derrière l'Akouker ; le sommet de la montagne se frange de blanc et de rose. Des feux s'allument aux campements des bergers ; les troupeaux rentrent, les chiens commencent leur sérénade nocturne. L'hôpitalier refuge est encore loin ! Hier, quinze juillet, à la même vingtième heure, le thermomètre marquait douze degrés seulement. Vêtu de toile, il me faut rentrer, de peur de prendre froid. Et dire qu'il fait Si chaud là-bas, dans la plaine ! Combien cette heure est douce ! Je reviens lentement. Avec quel regret, il me faut quitter ces cèdres géants dont la masse imposante se découpe dans le ciel couleur de perle. Que de générations avez-vous vu passer et combien en verrez-vous encore, ô cèdres millénaires de Tikjeda ?

L'AKOUKER TIZI-BOULMA TIZI GOULMIME

Tikjeda est le point ;' départ de plusieurs excursions en montagne. Tout d'abord, l'ascension, relativement facile, de dont le sommet, à peine moins haut de quatre mètres que le Lalla-Khedidja, comporte une suite d'excavations où la neige persiste jusqu'au coeur de l'été. Ainsi s'explique le nom que lui donnent les indigènes, « Ras Timedhouine », le sommet aux petits lacs. Monter au « Bonnet de police » est une promenade facile. Sur la route de Bouïra, les pentes du Tignathine ont des coins merveilleux. Le col de Tizi-Boulma, à 1.663 mètres d'altitude, limite une vaste conque où les indigènes de Kouriet viennent, chaque année, estiver avec leurs troupeaux (1). Ils s'abritent sous des rochers surplombants ou sous des huttes légère s, à proximité d'enclos de pierres où le bétail est parqué la nuit. Aucune industrie pastorale ; l'indigène ne sait pas faire de fromage ; il se contente de saler ou de fondre un peu de beurre. Pendant la saison des pâturages, le petit lait compose le fond essentiel de son alimentation. Quel régal ! En dévalant la, pente, entre deux énormes murailles de rochers calcaires, brûlés par le soleil et les intempéries, convulsés, torturés, tailladé comme au rasoir, déchiquetés de mille façons diverses, en tours en aiguilles, en pointes, en lames de couteau, vous arriverez à la profonde cassure de l'Oued Asfis ; les eaux, abondantes en hiver et au printemps, ont poli la pierre, l'ont rongée, lavée, burinée, creusée, pour enfin aller se perdre dans une sorte de gouffre immense. Spectacle vraiment imposant et grandiose que celui de ces gorges en miniature ! Mais, gare les glissades sur les pierres lissées par les eaux ! Dans la direction de la forêt des Beni-Koufi et de Mechtras, (route non terminée), s'étend d'abord une zone intermédiaire de mamelons couverts de pâturages rocailleux et de plantes épineuses. Ça et là, quelques cèdres rabougris et languissants découpent sur les crêtes leurs silhouettes étiques. Les pentes ont des tons chauds, mauves, verts ou jaunes. Puis, c'est le dernier ressaut de la montagne, l'Haïzer aux sommets dentelés; encore des

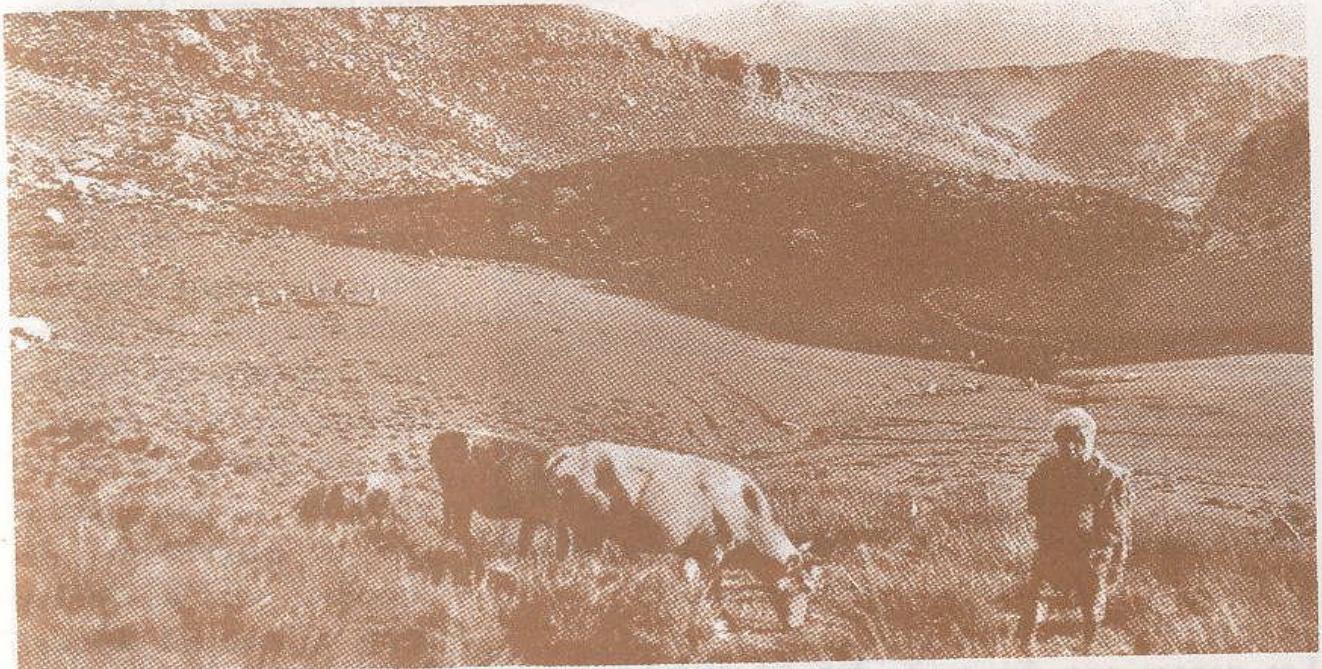
roches tailladées et meurtries, crevassées, trouées, aux allures tourmentées et sauvages. Au pied du col du lac, Tizi-Goulmimé, vous aurez la surprise de découvrir, même en plein été quelquefois, un vaste plan d'eau. C'est une cuvette sans issue et de faible profondeur, où vous pourrez vous donner l'illusion d'un bain



*Les petits lacs des crêtes de l'Akouker
L'Azerou Gougane à gauche. Le Lella Khedidja à droite*

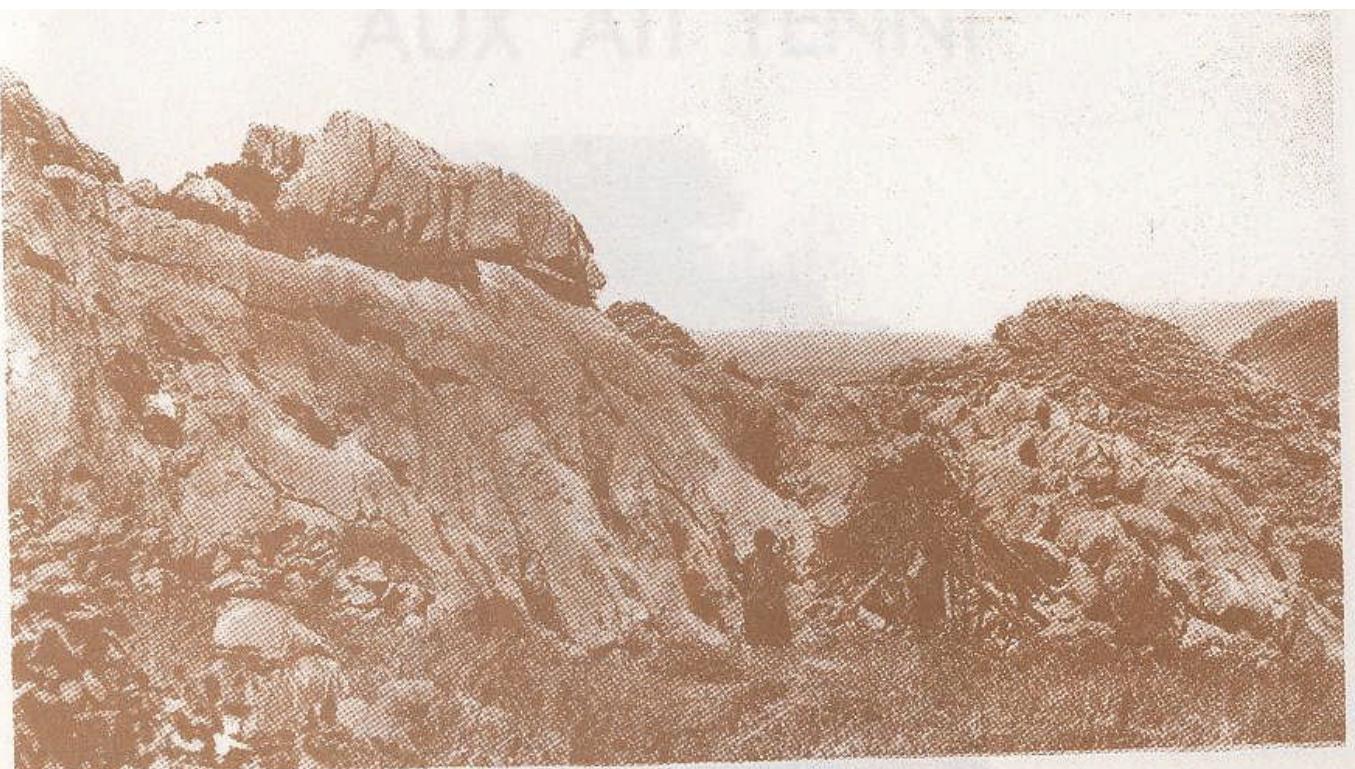


Le lac « Goulmine »



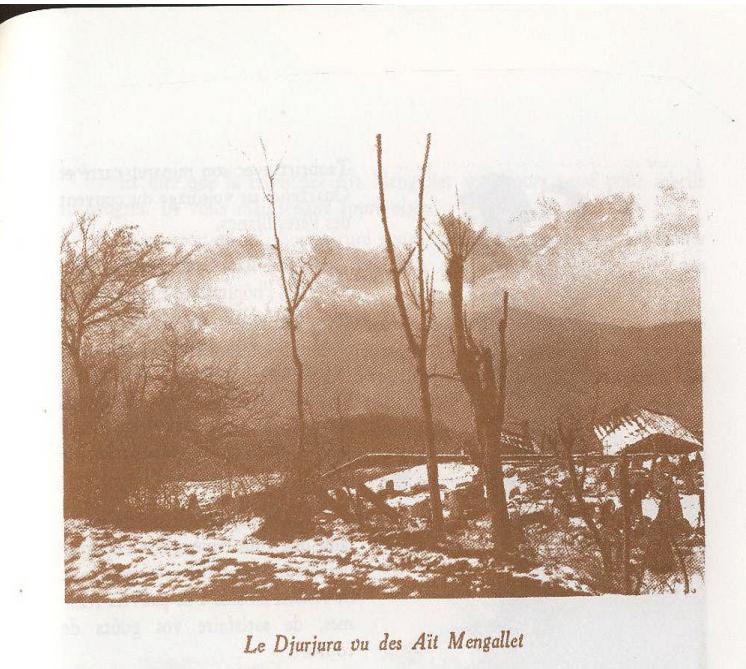
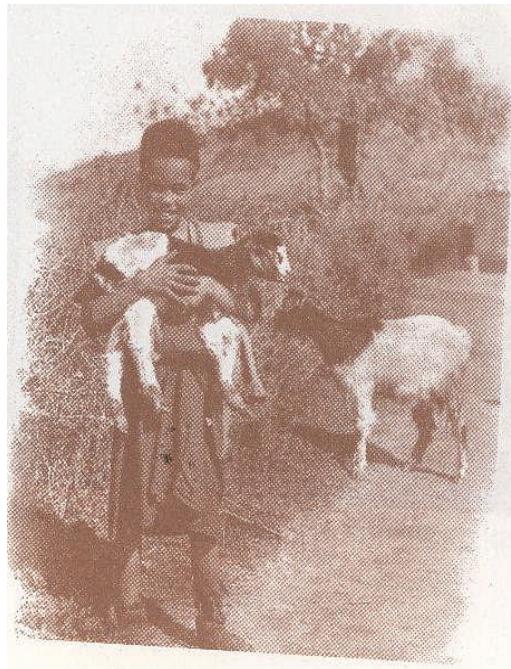
Les alpages de Tizi Boulma

les alpages «les prairies des hauteurs»



Hutte d'estivage

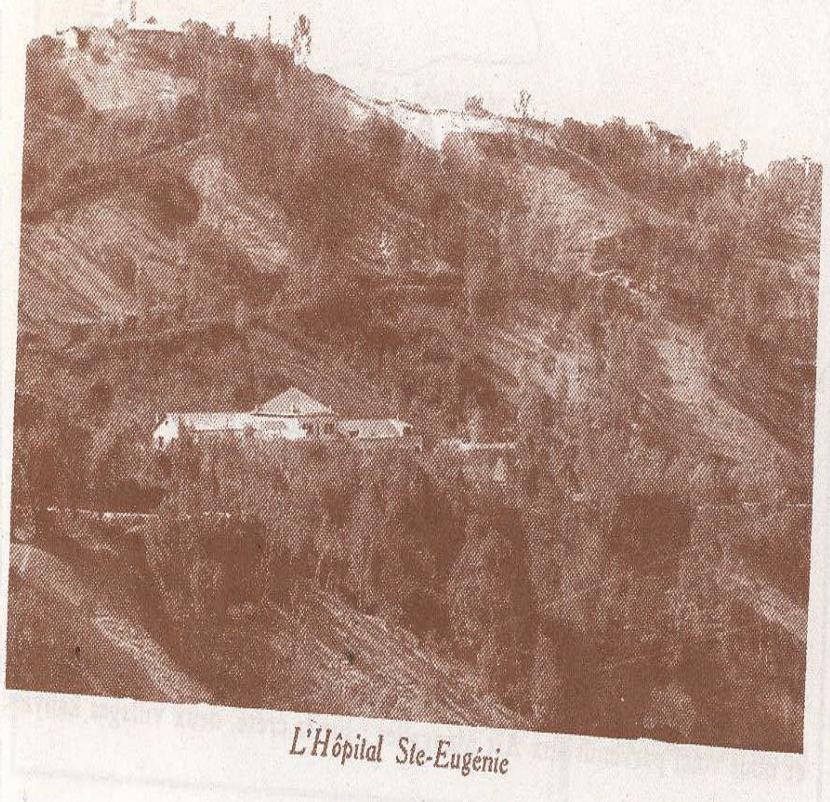
LE PETIT BERGER KABYLE



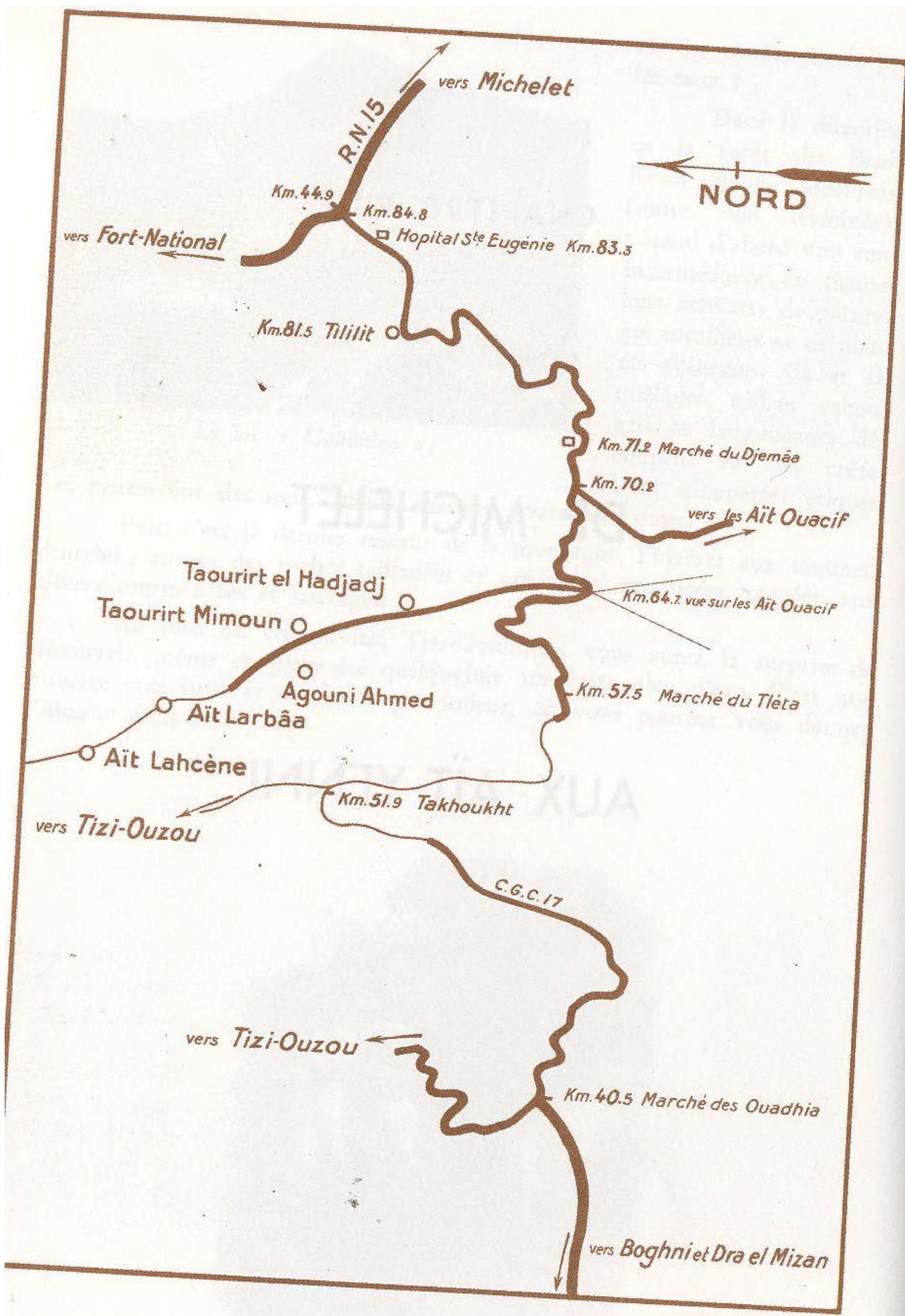
Le Djurdjura vu des Aït Mengallet

CHAPITRE VII DE MICHELET AUX AÏT YENNI

LES AÏT MENGALLET. -Le chemin de grande communication N° 17 s'embranche. Au kilomètre 44,9 de Li route nationale 15, tout près de Michelet. Lorsqu'il sera complètement ouvert à l'Ouest, vers les Ouadhia, il deviendra l'une des principales artères de la Grande Kabylie. Plus de 40.000 indigènes attendent patiemment son achèvement pour évoluer encore un peu plus, mieux se nourrir, mieux se loger et profiter davantage des bienfaits de notre organisation sociale. Espérons que leurs voeux seront bientôt réalisés. Quelques centaines de mètres d'un parcours agréablement ombragé et nous voici parvenus aux Aït Mengallet : sur la crête, deux villages kabyles,



L'Hôpital Ste-Eugénie



Taourirt avec son minaret carré et Ouarzène, au voisinage du couvent des pères Blancs. A flanc de coteau (km. 83.250), l'hôpital Ste-Eugénie, créé en 1893 par les Missionnaires d'Afrique, avec l'aide financière de la Colonie, dispose de 100 lits pour malades ou incurables des deux sexes, Le service médical est assuré par le médecin de colonisation de Michelet¹. Les superbes tapis de haute laine que vous trouverez à l'ouvroir des Soeurs vous permettront, tout en venant en aide à de pauvres femmes, de satisfaire vos goûts de confort. Et dire que la tribu des Ait Menguellet a toujours passé pour rebelle au progrès. La voies maintenant apprivoisée. Si les questions d'arboriculture vous intéressent, ne manquez pas d'aller rendre visite au Frère Rogatien, véritable apôtre du reboisement de nos montagnes. Insistez pour voir son verger : c'est sur une pente déclive ; de petites plates-bandes horizontales ont été aménagées à quelques mètres les unes des autres ; les intervalles n'ont pas été touchés, pour éviter l'entraînement des terres par ruissellement. Au long de ces tracés, toutes sortes d'arbres fruitiers ont été plantées et viennent à merveille. Même des orangers ; il suffit de choisir les bonnes variétés et de prendre quelques précautions, en hiver. Tandis que le champ du voisin, labouré en totalité, laisse voir la roche à nu et rend à peine la semence qui lui est confiée, celui des Pères donne déjà d'excellents fruits, bien que complanter seulement depuis peu. Beaucoup de Kabyles des environs commencent à suivre l'exemple si heureusement donné.

LES PLANTATIONS DU FRÈRE ROGATIEN



Continuant la route zigzagante, vous passerez près du village de Tililit (km. 81,5) et de son cimetière, à ses pieds. Ailleurs, les tombes kabyles sont indiquées seulement par deux pierres grossières fichées dans le sol ; ici et dans toute la région, on les couvre de grosses dalles et on leur fait, par manière d'entourage, un rebord de pierres. Mais trois côtés seulement sont garnis, pour faciliter la sortie de la tombe, au jour du jugement dernier. Ces gros chênes, en bordure du cimetière. Sont des arbres « assès ». Le mot veut dire « Gardien » ; ce sont des protecteurs. Les femmes kabyles viennent suspendre à leurs branches basses, en une voûte mous 'rite, toutes sortes de chiffons et cordelettes multicolores qui extériorisent leurs vœux. Jamais on ne se sert du bois de ces arbres et les imprudents qui voudraient y porter une main sacrilège seraient certainement châtiés dans le cours de l'année : jambe ou bras cassé ; pour le moins, hachette rendue inutilisable. Survivance des vieux cultes naturistes d'autrefois, non seulement des arbres sont ainsi vénérés, mais aussi des sources et des rochers. Comme ont fait les premiers chrétiens, en Gaule, avec les croyances druidiques, les zélateurs de l'Islam se sont bien gardés de jeter à bas ces idoles ; mais, souvent, un santon est enterré à l'ombre de l'arbre ou à proximité de la source, et c'est à lui que le culte est maintenant rendu.

(1) personne 14 religieuses et 5 aides. Nombre de malades traités en 1930 : 106 hommes, 133 femmes, 116 enfants ; incurables : 32 hommes et 25 femmes. Prix de redent dr lu journée de malade e 10 fr. 90.



Le cimetière de Tilili

LE MARCHE DE DJEMAA (SOUK EL-DJEMA-OUFALA)

LE MARCHE DE DJEMAA.- Longuement, la route dévale ensuite les pentes qui conduisent à l'Oued Djemâa, dans une continue féerie d'arbres de toutes essences : chênes, frênes, ormes, acacias, micocouliers, figuiers, merisiers et tant d'autres, pour aboutir enfin (km. 70) au marché le plus important de toute la région, au milieu d'une opulente forêt d'oliviers centenaires. Le « Djemâa » doit sa vogue à son vaste emplacement et à ses beaux ombrages, au bord d'une rivière qui ne tarit jamais. Attraits précieux, rarement réunis dans nos montagnes kabyles ! Et puis, n'étant pas à proximité immédiate d'une agglomération importante, aucune des nombreuses tribus voisines n'y a de prépondérance marquée. Et cela aussi a son importance, pour des démocrates! Chaque vendredi, plusieurs milliers d'indigènes s'y donnent rendez-vous. L'emplacement de cette foire périodique était autrefois délimité par une enceinte où donnait accès une grande porte à auvent, de style hispano-mauresque. Mais, tout cela est devenu trop étroit, et le marché déborde bien au-delà de ses limites primitives, à travers les brèches de ses murs. La porte monumentale, maintenant au centre du rassemblement, n'est plus qu'un décor un peu inattendu au milieu d'un aimable paysage. A part les emplacements réservés aux animaux mis en vente, tout est confus sur ces marchés kabyles. Et quelle foule, certains jours, à ne pas pouvoir y pénétrer sans être bousculé à chaque pas, frôlé ou pressé par des gens affairés et peu soucieux de leurs voisins. Voici le cafetier maure. Autour d'un bidon à pétrole où bout une eau grisâtre, des gens assis en rond attendent leur tasse de café, en des poses hiératiques. Des objets de toutes sortes, bâts de mulets, couvertures ou brides, sacs à provisions, ustensiles, ont été confiés en dépôt à la garde vigilante du cafetier et forment à son rustique foyer un rempart, un abri et une parure. Sur une table légère qu'un souffle emporterait, des beignets et des gâteaux couverts de mouches attendent les chalands. Plus loin, un jeune homme fait frire, dans une marmite ébréchée, des petits poissons de rivière ; en même temps, il surveille la cuisson, sur un gril improvisé, de lambeaux de tripes. O temps bibliques ! En bordure de la grande route, encombrée d'autobus, de petites tentes triangulaires abritent les marchands d'épices et de bimbeloterie. Un beau vieillard à barbe blanche marchande des savonnettes, les soupèse et les renifle longuement ; c'est toujours un acompte pris. Finalement, notre homme s'en va sans rien acheter. Tout près, voici le quartier des tissus. A l'abri de toiles tendues sur de légères armatures en forme de coupoles, des marchands à l'air grave trônent devant des piles d'étoffes disposées avec soin, pour en faire valoir les bariolages. Des gestes précis, des paroles mesurées ; c'est tel prix ; aucun rabais. Le commerce va ; les acheteurs sont nombreux et bien pourvus d'argent. Mais cela durera-t-il longtemps ? Voici les échoppes de forgerons. Puis celles des coiffeurs, qui pratiquent aussi l'art de poser des ventouses et d'arracher les dents. L'abattoir en plein air regorge de viandes pantelantes. Une seguia d'eau courante permettrait toutes les propretés désirables ;

mais c'est trop demander à ces primitifs. Le sang gicle sur les toisons ; les bêtes se débattent dans la fiente ; les intestins sont rompus à chaque instant. Qu'importe : un peu d'eau masquera toutes ces fautes dont ces braves gens n'ont cure, puisque les ménagères kabyles laveront les viandes au savon, avant de les faire cuire et manger, dès ce soir. Voici, au long d'un immense étal composé d'un mince lit de fougères, des bouchers accroupis découpant les quartiers et taillant des morceaux pas plus gros que le poing. Ce sont tous des nègres ou descendants de nègres, ces bouchers dont la profession est réputée vile. Vêtus le plus souvent de longues houppelandes foncées, la face dure, l'air impassible, on dirait des officiants accomplissant un rite sacré. Aucune distinction n'est faite entre les diverses qualités de viande; tout est réduit à l'état de petits morceaux que l'on enfile sur des joncs ou des ficelles et que l'on vend à l'estime. Ce serait bien trop compliqué d'utiliser des balances ! Souvent, des voisins s'entendent pour l'achat en commun de tout un quartier de boeuf ou de mouton ; le boucher taille et découpe la viande, enlève et jette les os ; les acheteurs repartissent les morceaux en tas égaux ; c'est tout une affaire ; il faut que personne ne soit frustré. Reste à tirer les tas au sort. Le plus âgé des partageants réunit les marques que chacun vient d'improviser, une brindille, un bout de jonc, un pétiole de fougère et les remet au premier passant venu en lui disant «Irham Oualdik », « que Dieu bénisse tes ancêtres ». L'autre comprend aussitôt ce que l'on attend de lui et, d'un air important, il répartit les objets entre les tas, puis s'en va, satisfait d'avoir joué ce rôle d'arbitre, capital entre tous, pour un Kabyle et par lequel se perpétue la tradition égalitaire. Mais déjà le soleil commence à décliner. Les cafés maures se vident les premiers de leurs buveurs et de leur matériel hétéroclite. Les bouchers se hâtent de liquider leurs dernières viandes ; c'est le moment des occasions avantageuses et beaucoup en profitent. Les nombreuses autos de louage font retentir leurs cornes d'appel et s'en vont surchargées. C'est maintenant l'heure des charognards et des corbeaux, ces bénévoles et utiles auxiliaires du service de nettoiement rural.



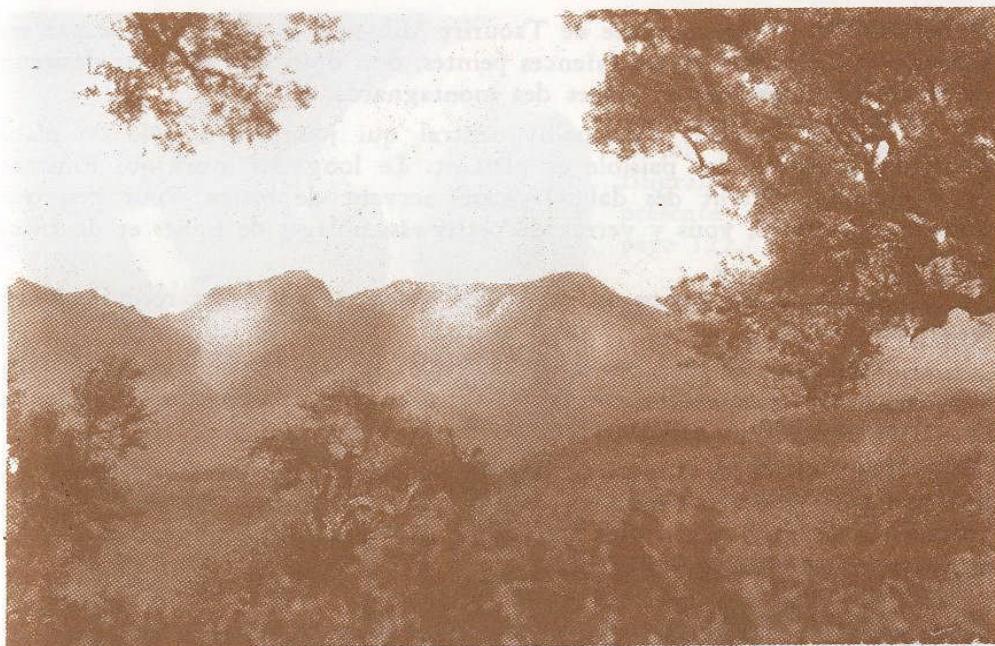


Marchand forain



Au marché du Djemâa

PANNORAMA AUX AÏT YENNI



Panorama aux Aït Yenni

LES AÏT YENNI -Mais ne nous attardons pas trop, si nous voulons pousser jusqu'aux Aït Yenni. Il n'y a pas d'hôtels dans la campagne kabyle ; on pourrait y trouver, à la rigueur; quelques victuailles ; mais de gîte, point. Et cependant, vous ne connaîtrez vraiment la Haute Kabylie qu'après avoir visité ce douar qui en est, à propre- ment parler, le cœur. D'ailleurs, l'excursion est devenue facile, depuis l'organisation de services réguliers d'auto- bus partant de Tizi-Ouzou. Autrefois réputés comme une des tribus les plus farouches, les Aït Yenni, forts de leur nombre et de leur vaillance, narguaient leurs voisins et souvent même leur imposaient leur volonté. Mais tout est changé maintenant. Le « Lion du Djurdjura » est devenu commerçant et instituteur (245.commerçants, installés pour la plupart en Oranie, et 64 instituteurs sont originaires de cette tribu). Pour une superficie de 3.500 hectares, les Aït Yenni comprennent 8.090 habitants, répartis en six agglomérations différentes dont les plus importantes sont : Taourirt-El-Hadjadj (834 habitants), Taourirt Mimoun (1.516), Aït Larbâ (1.274), Aït Lhacène (2.565)

PLATEAU DE NOYER REHAUSSE DE NACRE ET DE FILIGRANES

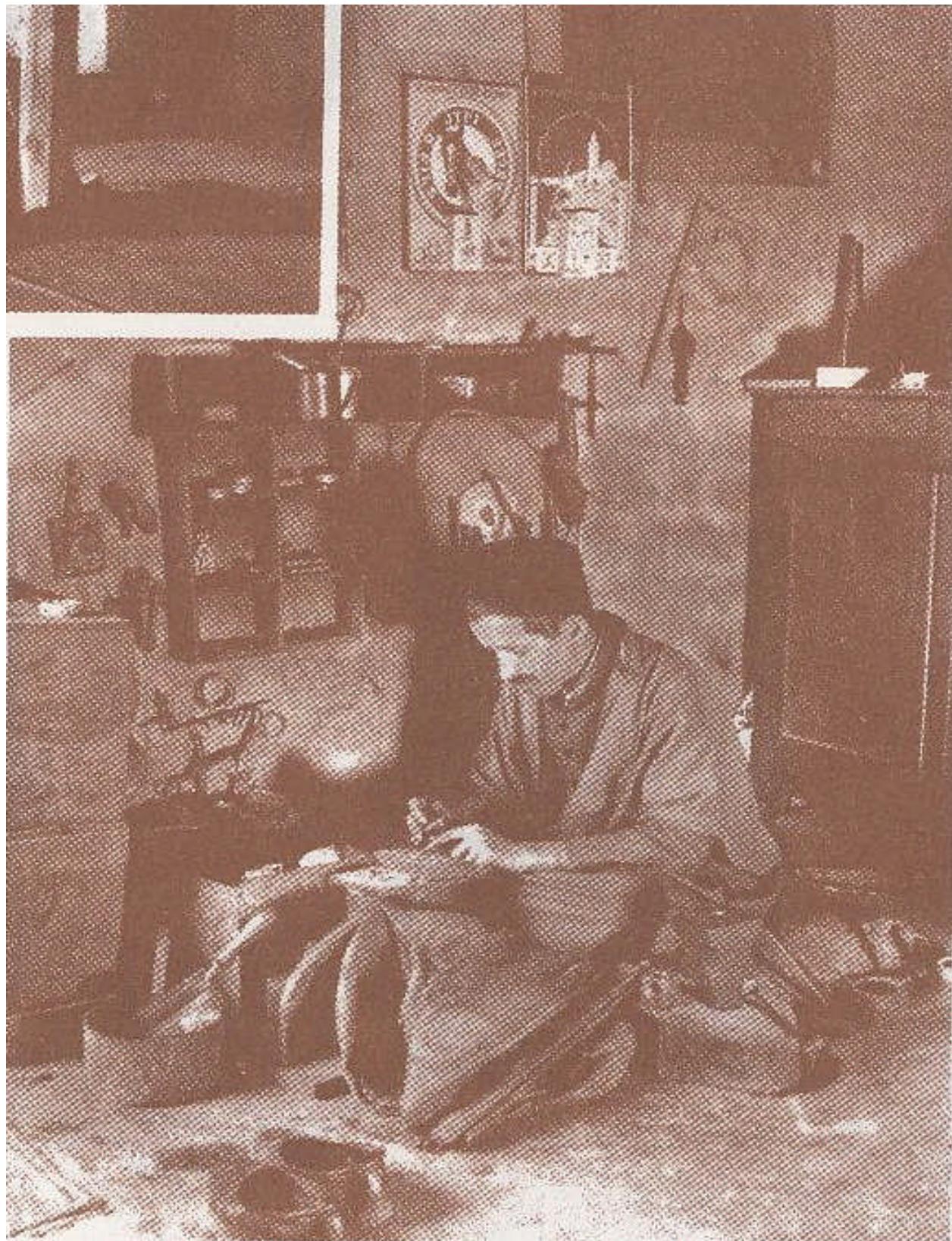


Plateau en noyer rehaussé de nacre et de filigranes

TAOURIRT MIMOUN

TAOURIRT MIMOUN. - La mosquée de Taourirt Mimoum est remarquable par ses colonnades de marbre et ses faïences peintes, don d'un Dey d'Alger désireux de se concilier les bonnes grâces des montagnards. Gagnez le petit rond-point central qui joue ici le rôle de place publique. L'endroit est paisible et plaisant. Le long des murs qui limitent cette placette courent des dalles épaisses servant de bancs. Pour peu que vous les examiniez, vous y verrez de petits assemblages de lignes et de trous symétriques. Souvenirs des temps où ces dalles étaient remparts et recevaient des coups de fusil ? Non pas ! Ce sont des jeux, analogues au jeu de dame ou de marelle et qu'on pratique, ô sainte simplicité, avec de petites bûchettes, des noyaux 'de dattes ou d'olives, voire des crottes de biques. Les artisans de Taourirt Mimoun jouissent d'une grande renommée ; il n'y a plus guère d'armuriers, depuis que les autorisations d'armes sont fréquentes et qu'il n'est plus nécessaire de faire réparer discrètement les fusils autrefois possédés en cachette. Encore quelques couteliers, qui fabriquent surtout des articles de tabletterie pour les touristes, tel le joli plateau en noyer, à filigranes de cuivre, que représente la photo de la page 122. Avec leur outillage bizarre, les bijoutiers, dont l'art prestigieux se contente encore de méthodes primitives, vous feront penser à des alchimistes d'autrefois. Accroupis devant de petits tabourets, ils découpent et tournent les fils d'argent avec une dextérité remarquable et les disposent en rosaces ; ils en sertissent des cabochons de corail' ou de malachite, cuisent des émaux, verts, jaunes ou rouges, emboutissent et façonnent de délicieux pendentifs. Bref, du fouillis sans nom de leurs ateliers obscurs et fumeux, ils font jaillir de gracieuses fleurs de joaillerie dont vous ne manquerez certainement pas de vous parer, Mesdames.





L'atelier d'un bijoutier



QUELQUES MODELES

DE BIJOUX KABYLES

L'instruction primaire en Kabylie

L'instruction primaire en Kabylie. - Une date, 1883, celle de sa construction, complète l'inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée de l'école de Taourirt Mimoun, école kabyle française. 1883 Songez à tout ce qu'un tel millésime évoque de difficultés qu'il a fallu vaincre. Hostilité des hommes aussi bien que de la nature; élèves dont il fallait punir les pères pour les obliger à venir en classe; écoles que les maîtres et leurs familles mettaient des heures à rejoindre, par de mauvaises pistes muletières; constructions souvent installées en des endroits impossibles; aucune de ces commodités qui agrémentent la vie à la campagne. De rares visites d'Européens; l'isolement presque complet; le courrier n'arrivant que de loin en loin et toujours irrégulièrement. Jusqu'au pain qu'il fallait cuire D'ordinaire, c'étaient des ménages d'instituteurs. Pour le mari, qui pouvait aller à la chasse, travaillait son jardin et devait quelquefois se déplacer, le temps passait relativement vite. Mais pour la femme, toujours confinée chez elle et employant ses journées de congé aux soins du ménage, quelle abnégation ! En cas de maladie, absence de soins médicaux rapides. Sans compter le lourd tribut payé à toutes les épidémies, si promptes à atteindre des familles mal acclimatées. Jamais on ne louera suffisamment la vaillance et le dévouement de ces humbles pionniers de la première heure, venus sans autres armes que leur bonne volonté et leur foi d'apôtre, pour combattre ce redoutable dragon l'ignorance ! 1883, 1884, 1885.



Le tailleur en pleine aire



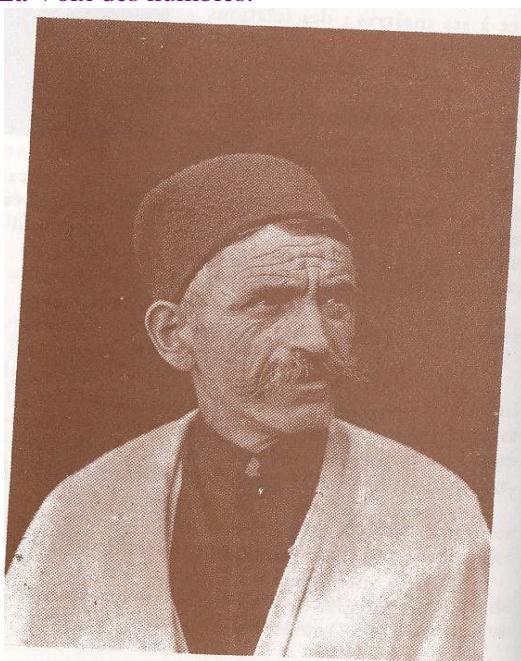
L'enseignant et sa famille

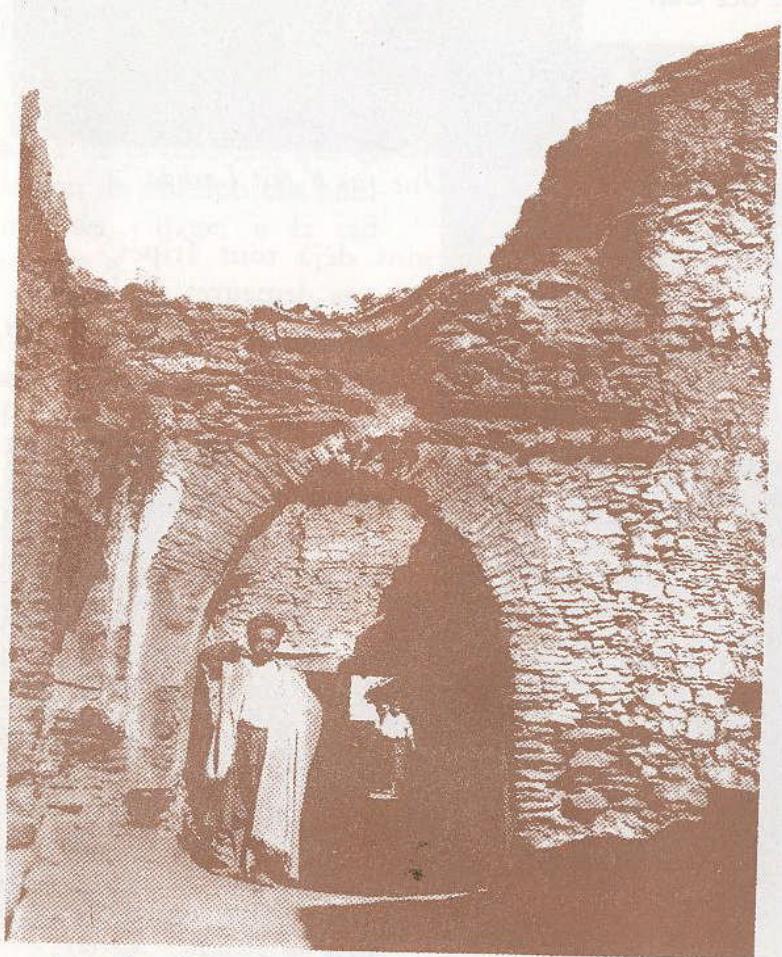
Depuis lors, la situation a bien changé: améliorations matérielles et morales, -populations apprivoisées ; la lourde étreinte qui pesait sur l'école a fini par se desserrer. Mais, combien d'isolés peinent encore, en silence, au cœur de la montagne sans routes. La mentalité kabyle est devenue favorable à l'école et à ses maîtres ; des relations cordiales de bon voisinage se sont établies: mandataire bénévole, infirmier, conseiller même, l'instituteur est la Providence de ses voisins; niais, si son rôle est moins pénible qu'autrefois, il n'en est que plus délicat. Enseigner est facile maintenant; mais éduquer, quelle tâche souvent ingrate; affiner l'esprit, redresser le caractère, libérer des préjugés sans froisser les consciences; quel doigté, quel tact il faut, pour ménager. Sans toutefois rien perdre de sa dignité, toutes les influences contradictoires qui s'opposent en pays kabyle: les marabouts, les chefs de parti, de village ou de douar. Et puis, tout en affranchissant les esprits de la pesante emprise du passé, savoir garder la mesure ; ne pas détacher les Indigènes, trop vite et. Sans contrepartie, des morales accoutumées, sous peine de former des aigris ou des exaltés. Quel rôle magnifique est le vôtre, ô maires incomparables du bled kabyle, et comme j'admire le succès de votre œuvre, ingrate entre toutes ! Mes louanges s'adressent aussi aux instituteurs indigènes. Encore que, malgré leurs appointements enviables, certains d'entre eux soient de perpétuels mécontents (1), il faut remarquer le zèle et la ponctualité avec lesquels ils remplissent généralement leur tâche. Leur situation est difficile, entre une civilisation qu'ils veulent abandonner et une autre qui, parfois, les accueille avec une certaine réticence, faute de gages suffisants d'évolution. Mais, comment recevoir à bras ouverts qui ne se donne souvent qu'à moitié ? Beaucoup de ces maîtres indigènes auraient voulu se libérer complètement, en épousant des évoluées comme eux. Mais, ils n'eut ont pas trouvé dans leur milieu. Générations sacrifiées ! La construction prochaine d'écoles pour les filles ne modifiera du tout cette situation.

AÏT LARBAÄ

Pour entrer au village d'Aït Larbâa, il vous faudra passer par une sorte de porche rue qui est le lieu de réunion des hommes du village, (et la tadjemaït ». C'est une construction à peine plus haute que ses voisines, au même toit de tuiles creuses ; on croirait un poste de garde. De chaque côté de cet étroit passage, des banquettes de pierres disjointes s'encastrent dans la muraille. C'est là que, de tout temps, se sont tenues les assises de la communauté. Les hommes du village viennent y passer leurs loisirs et c'est bien souvent, semble-t-il. Près de l'entrée, bien en vue, les babouches s'accumulent, au fur et à mesure des arrivées. A terre, toutes sortes de détritus. La « tadjemaït » est un lieu public; personne n'a cure de l'entretenir et nul, à vrai dire, n'est choqué de sa malpropreté. Affaire d'habitude ! Tout en commentant les nouvelles du dernier marché, un vieillard égrène son chapelet, au cours des heures lentes à passer. Allah... Allah... Allah est le plus grand ! Un autre taille patiemment, avec une petite hachette, des cuillères en bois de bruyère. Revenus de France depuis peu, des colporteurs sont encore vêtus à l'euro-péenne; seule, la chéchia a remplacé la casquette. Au bout de quelques nuits passées dans; les gourbis kabyles, leurs costumes du retour sont déjà tout tripes. Aucune armoire, ni penderie dans les rustiques demeures de la montagne. Il y manque surtout des mains capables de soigner et de recommander les vêtements.

(1) Cf. l'organe de leur association, *La Voix des humbles*.





Aux abords de la mosquée d'Aït Larbâa



Fabricants de cuillères en bois



Une rue à Aït Larbâa

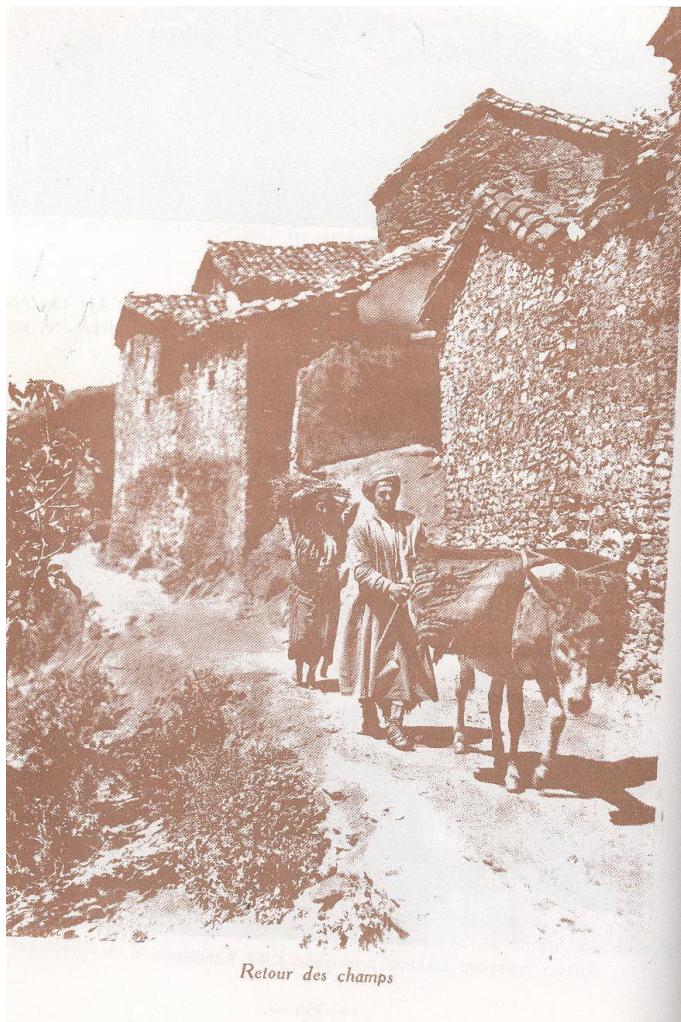
De Bône, de Sétif, de Constantine et d'Alger, une centaine de Kabyles du Djurdjura et menaça de les faire mettre à mort si les matrices ne lui étaient pas remises. Pour sauver leurs frères, les gens d'Aït Larbâa envoyèrent docilement leurs instruments et en fabriquèrent d'autres... Ces pratiques ont cessé avec l'occupation française. Près d'une mosquée en briques, remarquez, dans les murs de plusieurs maisons voisines, des trous circulaires, à différentes hauteurs; ce sont des barbacanes par où l'on défendait le s abords du lieu saint, à la limite de deux quartiers rivaux. Dans tout le douar Aït Yenni, il sis a peut-être pas dix femmes sachant tenir une aiguille ! Aït Larbâa aussi a ses bijoutiers. Leurs ancêtres fabriquaient de la fausse monnaie, par fusion, dans des moules de fine argile obtenus avec des pièces authentiques. Le soin d'écouler leurs produits était confié à des intermédiaires, et, sous peine d'être mis au ban de la communauté, aucun faux monnayeur n'en répandait dans le douar. Trois ans avant la prise d'Alger, l'Agha Yahia, lassé du nombre de fausses pièces en circulation, fit arrêter, le même jour, sur les marchés

AÏT LHACENE - Un peu plus loin, vous trouverez le gros bourg d'Aït Lhacène. En parcourant ses ruelles tortueuses, vous ne pourrez vous défendre, sans doute, d'une double impression de vide et de médiocrité. Pourtant, que de gens riches dans ce village ! Est-ce pour laisser les femmes libres dans la maison ? Est-ce par dédain ou par inertie ? On ne saurait le dire ; mais, dans ce douar où tous les hommes parlent français, sauf quelques vieillards, vous ne verrez aucun Kabyle mâle se soucier de la propreté de sa demeure. Plutôt mourir que de manier un balai. Autour d'une immondice, il y a toujours assez de place pour qu'on puisse passer.

La mal propreté du village kabyle est légendaire, et pourtant, les épidémies y sont rares. Le soleil, aidé du souffle puissant qui vient du Djurdjura, purifie tout.

Atheyenni





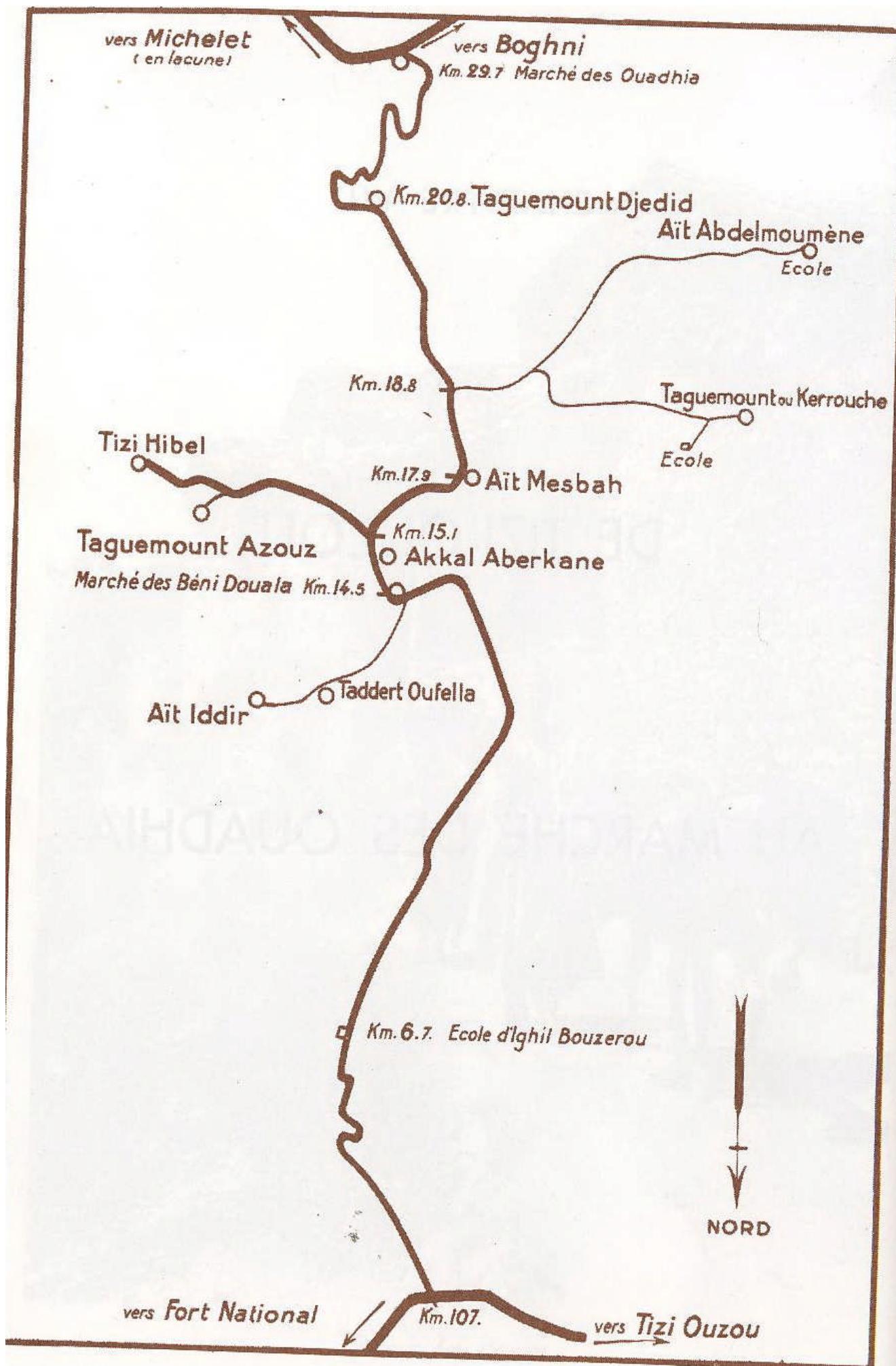
Retour des champs



Transport de plants de figuiers

CHAPITRE VIII DE TIZI-OUZOU AU MARCHÉ DES OUADHIA

LA ROUTE LE MULET - Le contrefort de la rive gauche de l'Oued Aïssi abrite, au long de ses quinze kilomètres, les trois tribus soeurs des Ait Aïssi, Aït Douala et Aït Mahmoud (au total 22.600 habitants). La voie qui dessert cette région part de la route nationale, à deux kilomètres de Tizi-Ouzou, au lieu dit « La Briqueterie » et aboutit, 29 kilomètres plus loin, au marché des Ouadhia. Piste médiocre il y a quelques années, son importance s'est révélée depuis la guerre, lorsque l'automobile se mit à prendre son essor. Parce que les attelages n'allaien guère plus vice que les animaux de bât, surtout à la montée, et que les frais de transport étaient sensiblement égaux, les Kabyles n'ont jamais possédé de voitures.

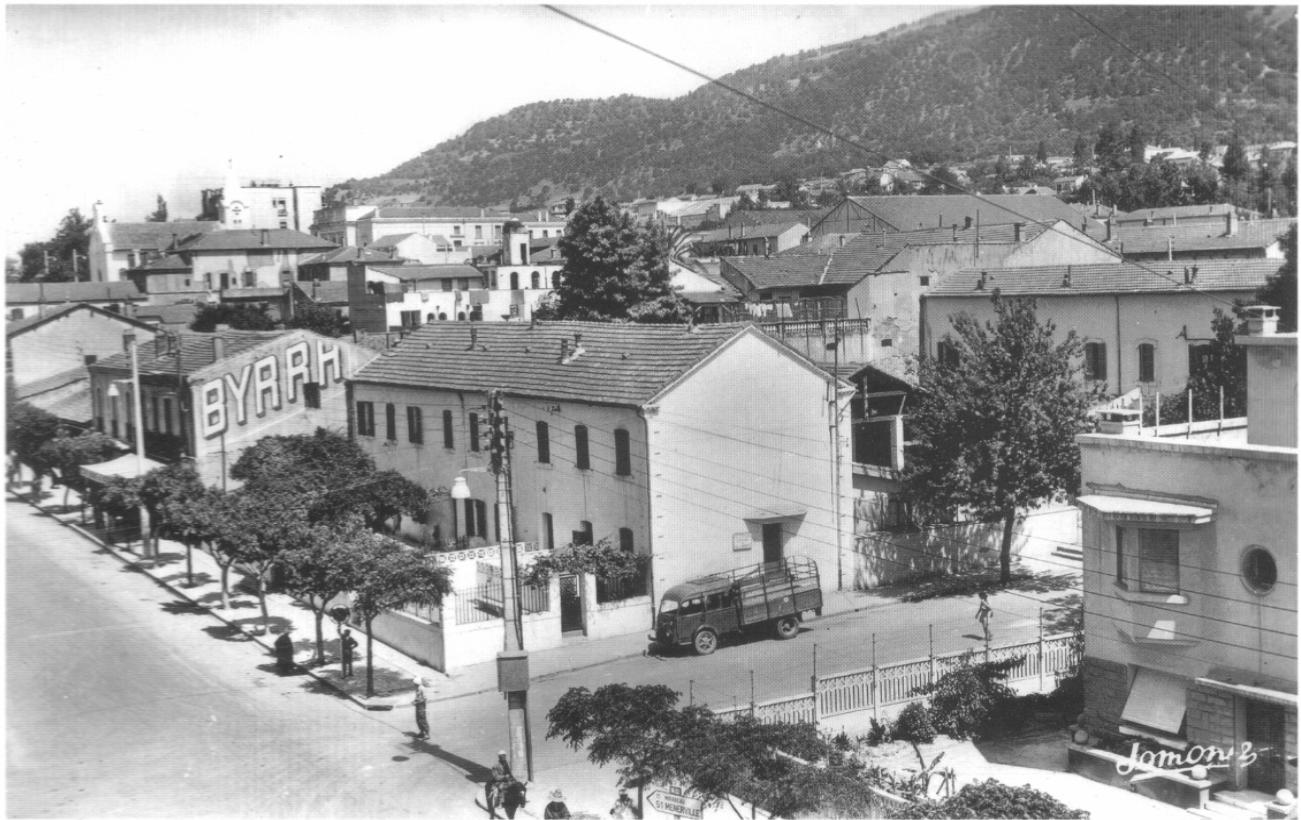




14

Tizi-Ouzou — Entrée de la ville

J. Geiser Alger





Jomone



Jomone

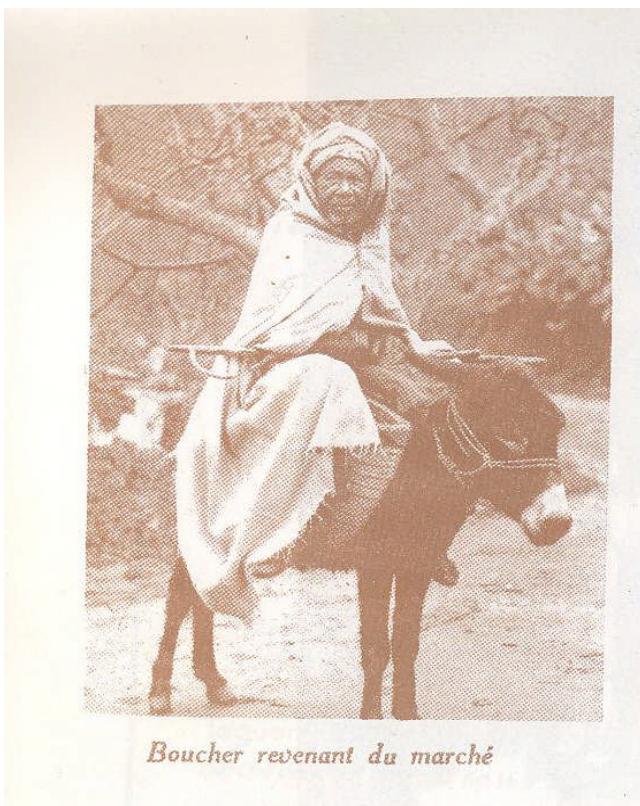


IOUADHIENE

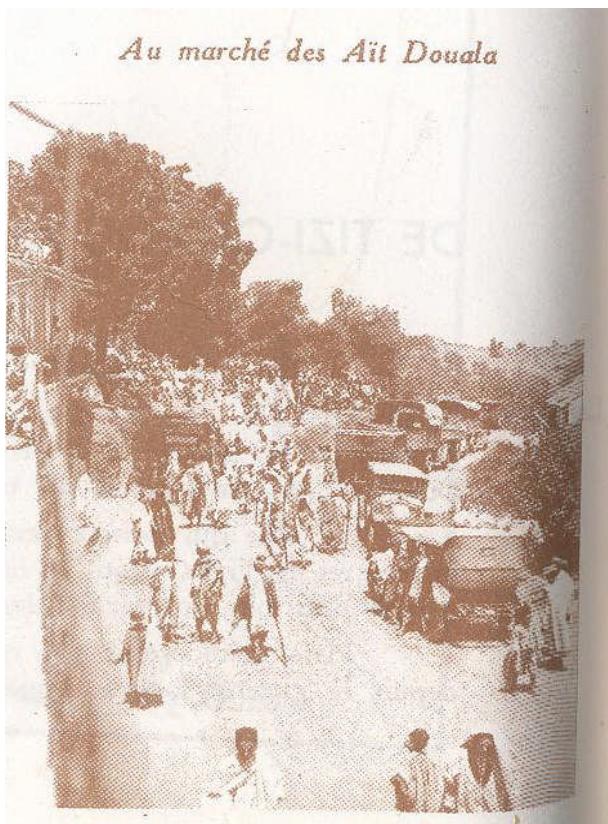


MONUMENT - IOUADHIENE





Boucher revenant du marché



Au marché des Aït Douala

L'AUTOMOBILE

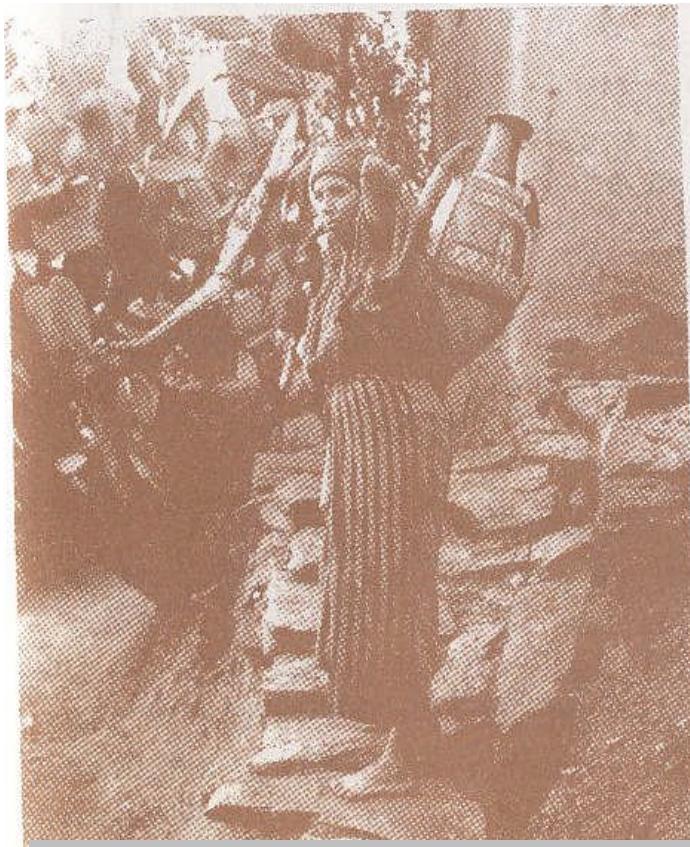
Même s'il -y avait une bonne route, ils continuaient à utiliser le mulet, porteur traditionnel de fardeaux dans un pays où les crêtes étaient, autrefois, les seules voies d'accès naturelles. Plus vigoureux que l'âne, plus sûr que le cheval, bon grimpeur, adroit et fort, le mulet fut, pendant des siècles, le serviteur patient de la montagne,

L'AUTOMOBILE.Mais vint l'ère des autobus, rapides et bon marché. Aussitôt les Kabyles, gens pratiques, organisèrent partout des services de transport en commun... et le mulet perdit sa suprématie. Lorsqu'il fut question de rendre bien praticable, en toutes saisons, la route des Aït Aissi, les riverains n'hésitèrent pas ; à plusieurs reprises, ils fournirent une main-d'œuvre bénévole abondante, pour continuer, les travaux arrêtés faute de crédits.. Quel superbe exemple de bonne volonté Chaque jour, maintenant, des dizaines de véhicules ravitaillent la région et facilitent les déplacements. Finis, les raidillons dé naguère, encombrés de pierres roulantes, de ronces ou de branches ! Les sentiers kabyles 'multiples, vagabonds et tortueux, se mot amalgamés en une route à sens obligatoire ; de l'activité, de l'ordre et du bonheur sont nés avec elle.

L'AUTOMOBILE ET L'ECOLE Voyez plutôt ces enfants s'en allant à l'école d'Ighil Bouzerou, en une file bien à droite. Leurs maîtres vous diront qu'ils sont mieux vêtus que leurs aînés, grâce à l'aisance créée par la route ; beaucoup ont des souliers, des vêtements chauds, même des pèlerines en caoutchouc. L'école et la route associées sont les facteurs essentiels de l'évolution d'un pays. Malgré tout ce que l'on a déjà fait, trop d'écoles et, par conséquent, trop de villages kabyles dans leur voisinage, sont encore difficilement accessibles. Ce serait une lourde erreur, semble-t-il, que d'apprendre aux Kabyles les bienfaits de l'hygiène ou les avantages d'une maison saine, sans leur donner la possibilité de satisfaire leurs nouvelles aspirations. Faire naître des besoins et ne pas faciliter leur réalisation conduit au désappointement, voire même à la rancune. Force en puissance, à rendement lointain, l'école crée de la richesse à venir. Force vive à bénéfice immédiat, la route permet la facile exécution de projets sans cesse renouvelés. Savoir associer ces deux leviers, tout est là, en pays kabyle plus que partout ailleurs.

FONTAINE KABYLE.- Non loin de l'école, à la naissance du ravin que la route côtoie, voici la fontaine où les femmes d'Ighil Bouzerou viennent s'approvisionner matin et soir. Elle est à plus de 800 mètres de leur village, perché sur un éperon dominant la vallée, d'où son nom: « la crête du jucher ». Je vous souhaite d'assister un jour à la corvée d'eau. Rien de plus intéressant. Mais, soyez discrets, de peur d'attirer des remontrances à ces braves femmes! Aux premières lueurs de l'aube tendre, dès que retentit l'appel à la prière du matin, la grouillante fourmilière prend vie. Tandis que les hommes s'en vont à la mosquée, au café maure ou à la « tadjemaït a, les femmes s'affairent autour de leurs récipients à eau.

LA FONTAINE GUIGHIL BOUZROU



La fontaine guighil bouzrou +χ•ll• XΣΧΧΣΗ Φ:ΧΟ:

Oughlented si thala :X×II÷I+÷Λ ΘΣ +Λ•II.

RETOUR DE LA FONTAINE

Bientôt les portes battent de toutes parts et les appels s'entrecroisent d'une maison à l'autre. Des ombres furtives glissent le long des ruelles tortueuses et encombrées d'immondices. A peine si on les voit ou les entend, ces femmes pressées et craintives ; on les devine plutôt, au tintement léger des anneaux d'argent sur les chevilles nues. Au sortir des 'gourbis attiédis par l'haleine du bétail, elles grelottent de froid dans leurs vêtements légers et s'en vont, soucieuses de ne pas s'attirer, par quelque geste ou parole imprudente, des reproches de la part des hommes encore si près d'elles. Mais, dès qu'elles sont hors de l'agglomération, quelle joie de se sentir loin de toute contrainte masculine. A grandes enjambées, les plus lestes dévalent, en un long défilé multicolore, le sentier rapide qui mène à la fontaine. Le bras replié en arrière maintient sur le dos la cruche au long col ; les vêtements serrés à la taille par une large ceinture laissent au corps toute sa souplesse et sa grâce. Qu'il fait bon vivre libre ! Les rires fusent ; tout est prétexte à joyeux propos : un faux pas, une ceinture mal ajustée, un foulard de tête mis de travers. Il faut bien rire pour peu de chose, sous peine de ne rire jamais ! Maintenant, la fontaine retentit du bavardage des femmes, avides de vie et de liberté. L'eau coule lentement ; il faut attendre son tour. Vite, on se raconte les dernières nouvelles, toujours les mêmes. Ce qui les intéresse, ces pauvres femmes è l'horizon borné, c'est le temps, la récolte, les mariages annoncés, les naissances prévues. Insouciantes et gaies, malgré le froid du matin et les flaques d'eau où elles pataugent, elles vont et viennent d'un groupe à l'autre, comme une bande de moineaux dans un champ d'orge. Cependant l'heure passe ; le soleil éclaire successivement les cœteaux que les villages coiffent de taches brillantes ; une impalpable brume s'élève glu creux profond des ravins et couvre la Kabylie d'un voile diaphane et passager. Courbées sous le poids de leurs cruches pleines, les porteuses d'eau reviennent à pas lents et se détachent en clair sur le fond sombre des arbres et de la lande. Mais derrière certaines de ces jolies têtes brunes ou blondes, que voit-on scintiller ? O signe des temps, sinistre utilitarisme ! Des bidons à pétrole commencent à faire office d'amphores ; c'est plus solide, moins lourd et moins cher. Notre aride géométrie l'emporte sur le galbe harmonieux de la cruche kabyle. Encore un peu d'art qui s'en va ! Indifférentes au merveilleux décor qui les entoure, muettes et soufflant à pleine poitrine, nos porteuses d'eau ne pensent plus maintenant qu'à la fatigue dont elles paient cette heure de liberté. Et ne vont-elles pas récolter quelque remontrance, pour

avoir trop tardé ! Qu'importe ! Ce soir, les cruches vides ramèneront les femmes à la fontaine, en un même défilé, avant la tombée de la nuit.







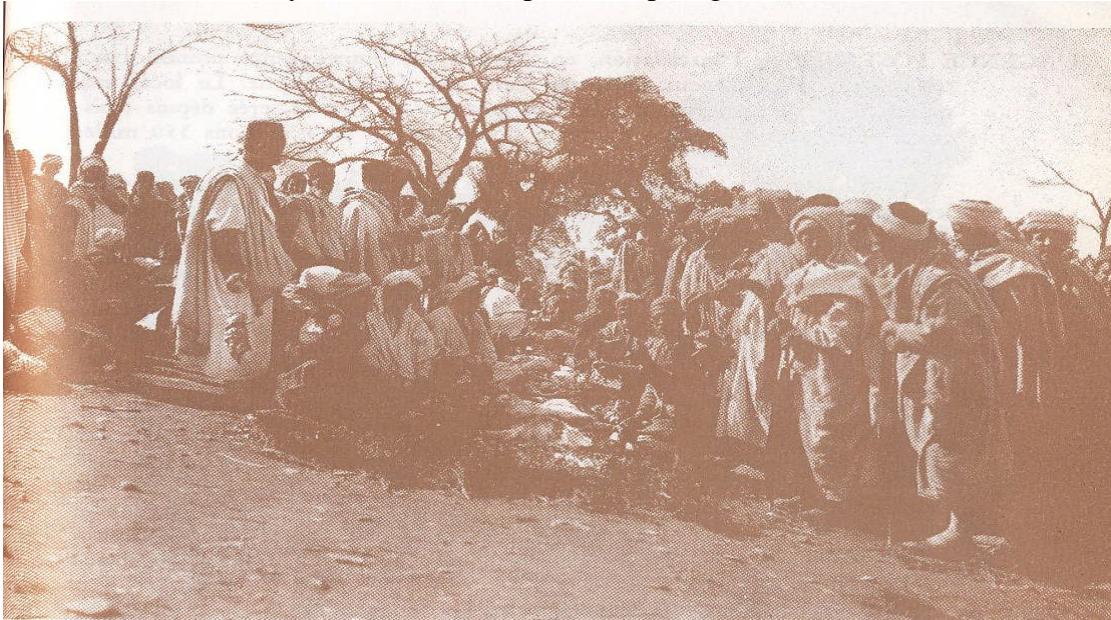


A la fontaine



MARCHE DES AÏT DOUALA

MARCHE DES AÏT DOUALA. - Mais nous ne pouvons nous attarder longtemps à ces visions bibliques. Bientôt la montée se fait moins rude. Disparue, l'obsession du ravin tout proche et parfois si profond. On respire main- tenant. Plus que partout ailleurs, les vallonnements sont doux sur ce long contrefort ; les crêtes s'arrondissent, les villages sont moins fermés et la nature se fait plus accueillante. Vers le milieu du parcours, voici le marché des Aït Douala, hier encore en pleins champs comme tant d'autres marchés kabyles, maintenant centre commercial dont l'importance est due, elle aussi, à la bienfaisante route. Des lots à bâtir se sont vendus, en 1929, 120 francs le mètre carré. Un prix de ville ! Depuis lors, toute une agglomération s'est créée, aimable et coquette, avec des maisons à étages. Des magasins surtout ; mais un jour viendra où des familles kabyles habiteront là, pour leur plus grand bien.

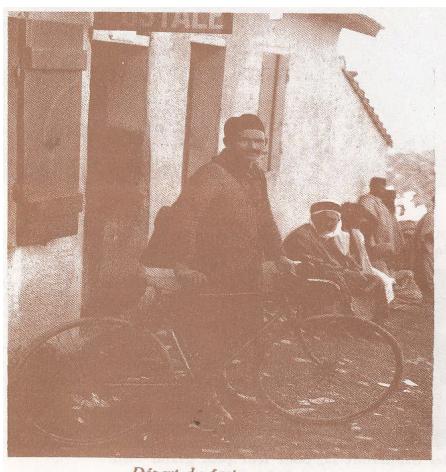


Les bouchers au marché des Aït Douala

LAGENCE POSTALE

LAGENCE POSTALE. - L'installation, en cet endroit, d'une agence postale avec téléphone, est aussi pour beaucoup dans son développement. Le local est minuscule ; il ne paie pas de mine et pourtant ce bureau, créé depuis trois ans à peine, accuse déjà un chiffre d'affaires annuel de 3 millions 350 mille francs. Chaque jour, un facteur indigène s'en va distribuer le courrier dans les villages environnants ; bientôt il faudra lui donner un aide, pour augmenter son rayon d'action. En dotant la région de plusieurs stations postales, spécialement destinées aux indigènes et en installant le téléphone jusqu'au centre de leurs tribus¹, l'administration des P.T.T. a plus fait pour gagner le cœur des Kabyles que tant d'autres services en édictant des mesures dont les avantages sont pour eux moins évidents. Le temps n'est plus aux femmes, vieillards et enfants devaient se rendre à Fort National, par monts et par vaux, pour aller toucher leurs allocations. Et les lettres de l'absent ne se font plus attendre des semaines. Aussi quelle gratitude

(1) Ait Yenni, Akerrou, Ouadhia, Tamazirt.



Départ du facteur

AKKAL ABERKANE

AKKAL ABERKANE. -Quelques tours de roue et nous voici parvenus, après ut moirage un peu brusque, au lieu dit « Akkal Aberkane », la terre noire. En cet endroit, en effet, le sol, couleur de charbon, fait oublier le gris ardoise des schistes habituels. Le renom de ce lieu est dû surtout au tombeau d'un santon vénéré, Si Amor ou Bouyahia, propagandiste de l'Islam, venu prêcher sa foi en pays kabyle, au cinquième siècle de l'Hégire, le onzième de notre ère. Gros cube de maçonnerie blanche surmonté d'une coupole et orné de bandeaux de faïences décorées, le marabout d'Akkal Aberkane veille sur les mille tombes anonymes étalées à son ombre, au milieu d'une enceinte de murs bas et d'abris pour pèlerins. En contrebas de la route, même répétition de sépultures, de sanctuaires ou de refuges, dans un décor, à la fois sévère et reposant, d'arbres vigoureux et de terres rocallieuses. De tous les pèlerinages musulmans, celui de la fête de « l'achoura u est le plus couru. En ce dixième jour de l'année, les Croyants honorent leurs saints et commémorent leurs principaux prophètes : Adam absous de ses péchés, Noé sauvé des eaux, Abraham préservé des flammes. Le moindre village kabyle a ses lieux de dévotion particuliers ; mais, aux jours de liesse, il serait sacrilège de ne pas visiter les sanctuaires réputés. D'ailleurs, ne sont-ils pas ceux dont on peut espérer le plus de bienfaits ?- Akkal Aberkane est du nombre. En défilé continu, les fidèles y viennent, dans l'espoir d'arracher quelque faveur à l'impossibilité d'Allah le Tout Puissant. A pas rapides, une petite vieille, aux vêtements sordides, arrive toute essoufflée, la chevelure ébouriffée. « Akkal Aberkane, implore-t-elle à grand renfort de gestes, e Akkal Aberkane, accorde-moi ce que je te demande. Jamais je n'irai « plus ailleurs; jamais je ne cesserai d'invoquer ton saint nom ». « Fais revenir bientôt mon fils à la maison ; nous n'en avons plus « de nouvelles depuis deux ans » supplie humblement un homme âgé, à l'air triste et résigné.



Catafaiques

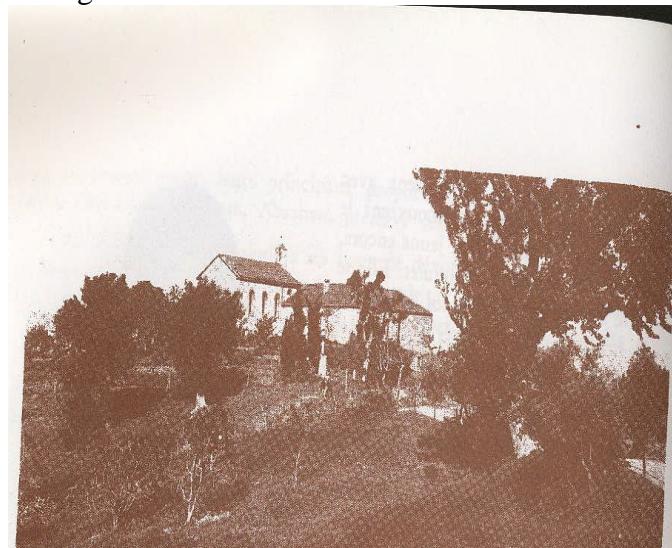


Marabout d'Akkal Aberkane

Des femmes embrassent avec ferveur les soieries qui recouvrent le catafalque ; l'une d'elles, jeune encore, vient en courant, l'air inquiet. Elle se jette à terre et frappe le sol du plat de la main, à coups répétés : « Ecoute, « Akkal Aberkane,, écoute-moi,« entends-moi ». Et la main continue son mouvement fébrile. Enfin, l'implorante s'enfuit. Personne ne saura jamais son secret. Une autre vieille, d'aspect minable, fait offrande d'un mouton, en remerciement d'un vœu exaucé. C'est tout son avoir ! Combien d'autres gestes encore de foi naïve et confiante ! La procession durera trois jours. Les arrières neveux d'Akkal Aberkane recueilleront de quoi subsister toute une année dans une pieuse oisiveté. Il est vrai qu'ils auront offert à chacun des visiteurs quelques cuillerées d'un maigre couscous... Que d'argent ainsi récolté, chaque année, par tous ceux qu'un voltaïrien appellerait, peut-être, « les profiteurs de la religion du Prophète s. Combien d'asiles, d'ouvertures d'assistance et d'améliorations ne réalimentation pas avec ces sommes ? Quand donc consentirez-vous, ô descendants d'Akkal Aberkane et autres saints vénérés, à laisser vérifier vos comptes et distribuer au nom de vos Saints Patrons, à de pauvres infirmes, à des vieillards miséreux, tout le produit de vos collectes ?



TAGUEMOUNT AZOUZ. LES PERES BLANCS - Aussitôt après Akkal Aberkane, vous trouverez, à main gauche, la bonne et agréable route qui conduit à Taguemount Azouz, dont la mosquée s'orne d'un rustique minaret. En bordure du village, deux sobres bâtiments abritent les Missionnaires d'Afrique. Omettre de parler des « Pères Blancs » dans une étude, même sommaire, de la Kabylie serait à la fois une lacune et une injustice. Une lacune, à cause du nombre important des stations que ces Missionnaires ont installées dans la région depuis plus de cinquante ans. Une injustice, si l'on considère les résultats vraiment remarquables de leurs œuvres sociales. On peut ne pas partager leur foi, ni leurs idées sur les possibilités actuelles de conversion des Kabyles, faire remarquer le petit nombre de leurs catéchumènes et les défections de quelques-uns de leurs convertis. Mais comment ne pas admirer le zèle et le dévouement qu'ils apportent à secourir toutes les misères et méconnaître le bien-être que leurs ouvrages ont répandu dans la contrée. Autour de chacun de leurs postes s'est créée une atmosphère de respect, de sympathie et de reconnaissance qui force vraiment l'admiration. Dans leurs rangs, il y a bien quelques étrangers ; mais leur œuvre est essentiellement de tradition et de direction françaises ; elle mérite donc les plus grands encouragements.



Le couvent des sœurs blanches à taguemount azouz



LA MISSIONNAIRE

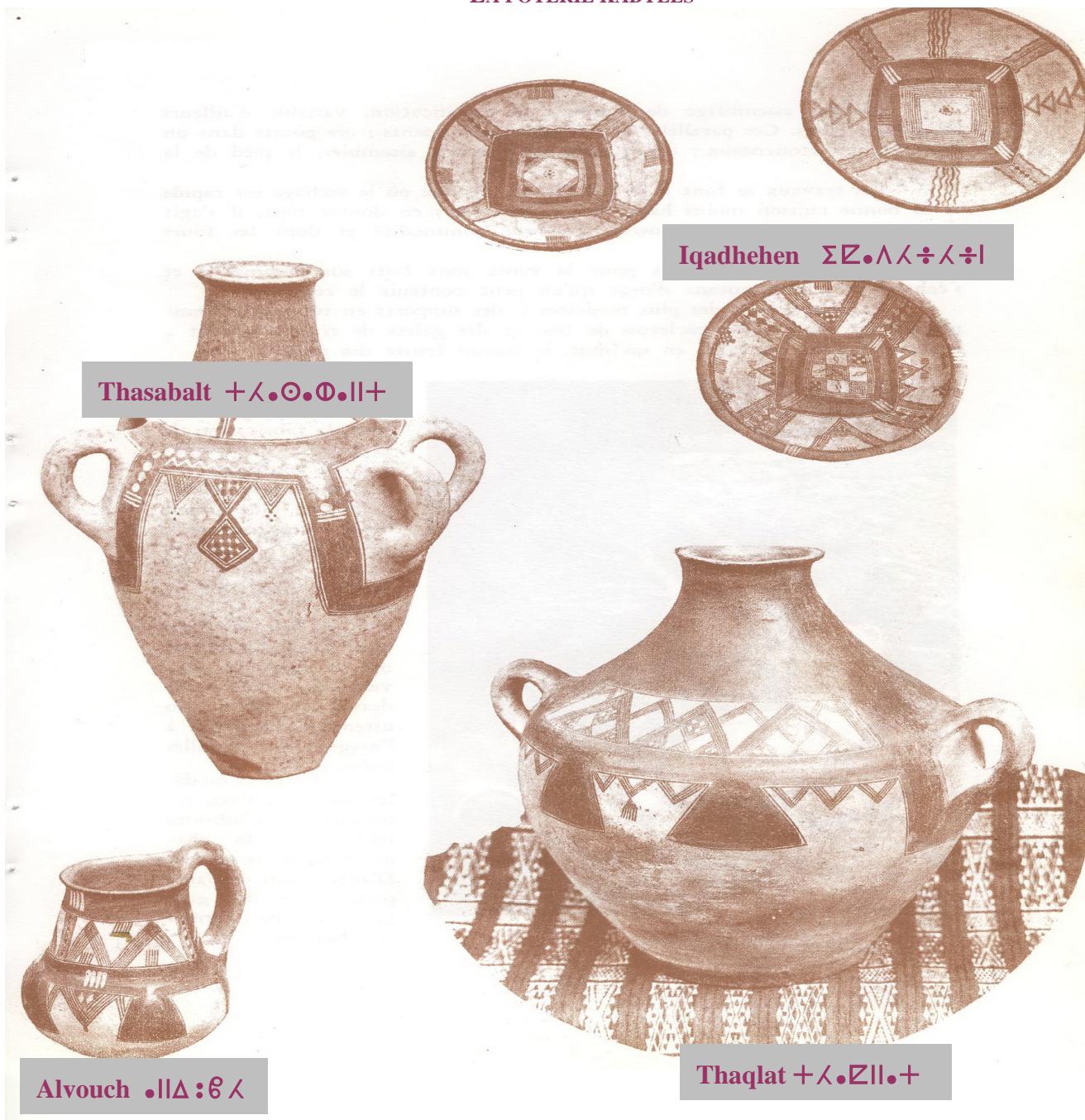
C'est, en marge de l'effort officiel, une force supplétive de civilisation dont il serait maladroit de ne pas tirer le meilleur parti. Le dévouement et l'esprit d'ab-négation ne courrent pas tellement les rues ou le « bled » qu'on puisse négliger la moindre bonne volonté. Aussi, ne faut-il voir dans ces éloges rien de

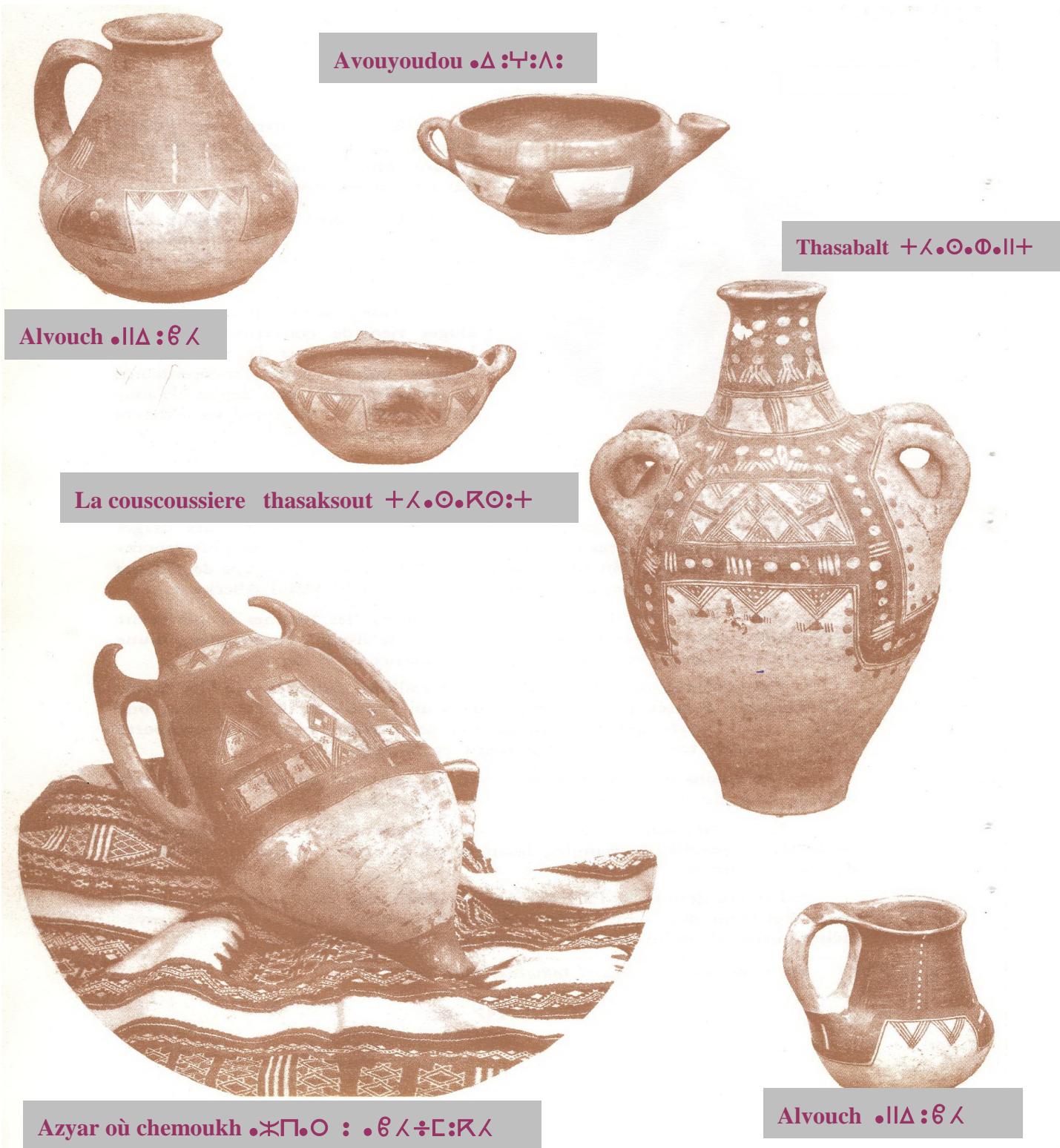
conventionnel ni de banal, surtout sous la plume d'un homme connu pour l'indépendance de ses idées, mais qui, depuis de longues années, a su apprécier l'oeuvre des Missionnaires d'Afrique.

LES POTERIES D'AÏT MESBAH. - Un peu partout en Kabylie, les femmes façonnent et cuisent les poteries dont elles ont besoin pour leurs usages domestiques. Quelques unes en font commerce. Les potières les plus renommées sont de Tamaghoudht (Aït Douala) et d'Aït Mesbah, groupe de villages en bordure de notre route, à environ trois kilomètres d'Akkal Aberkane. Après avoir tiré l'argile des bons endroits, les femmes la pétrissent et la montent par étages successifs. Puis, c'est le lissage, l'application d'une fine couche d'engobe, et enfin le travail minutieux de la décoration. Les couleurs sont obtenues avec des cailloux ramassés dans les ravins du voisinage ; écrasés, pilés et délayés dans un peu d'eau, ils fournissent une sorte d'émail fruste qui ne manque pas de charme, bien qu'il comporte seulement deux teintes : le rouge éteint et le noir. Les dessins sont exécutés soit avec des pinceaux en poil de boeuf, soit avec le bout du doigt (points en forme de pastilles). Les motifs sont variés, mais se composent uniquement d'assemblages de lignes en parallèles, triangles, losanges ou damiers ; jamais de cercle, ni de lignes courbes. Par ces dessins, « l'art berbère révélerait une race positiviste, amoureuse seulement des combinaisons simples de l'angle et qui se défie du mysticisme oriental inclus dans la circonférence et les ellipses¹ ».

(1) A. Berque. - Les Arts indigènes Algériens

LA POTERIE KABYLES





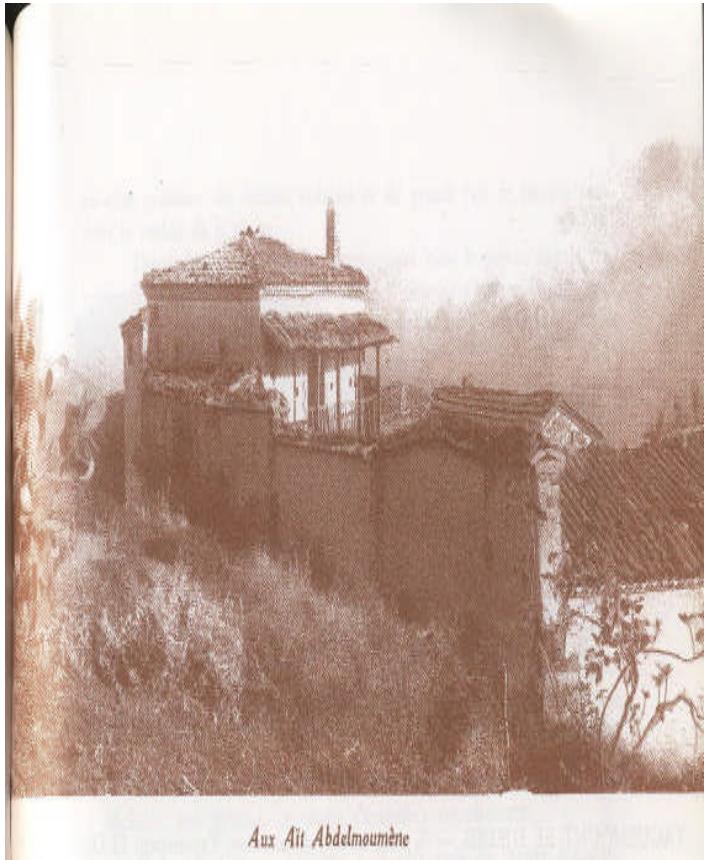
POTIERE AU TRAVAIL

Chaque assemblage de dessin a sa signification. Variable d'ailleurs selon les régions. Ces parallèles brisées sont des serpents ; ces points dans un triangle, des étourneaux ; ces quatre petits ronds assemblés, le pied de la perdrix. Les travaux se font à la belle saison, époque où le séchage est rapide et la bonne cuisson moins hasardeuse : vous vous en doutez bien, il s'agit de pauvres artisans ne disposant d'aucune commodité et dont les fours sont des plus rudimentaires. D'ordinaire, les objets pour la vente sont faits sur commande et s'échangent contre autant d'orge qu'en peut contenir le récipient. Le matériel est des plus modestes : des supports en terre cuite remplacent les tours ; des raclettes de bois et des galets de rivière servent égualiser et polir, parfaire, en un mot, le travail fruste des mains. Comme tous les travaux auxquels se livre la femme kabyle, la fabrication de la poterie s'accompagne de multiples superstitions ; par exemple, il ne faut jamais cuire un mercredi, sinon tous !es objets seraient fendus. Le meilleur jour est le mardi.

Outre les articles d'usage courant, on en fait qui sont vernissés, pour cadeaux et fèces, ou ustensiles d'apparat, à l'usage des familles aisées. Certains modèles, pour trumperies, représentent d'adroites stylisations du dhameau ou de la tortue. D'autres sont des lampadaires et des gargolettes de formes compliquées.

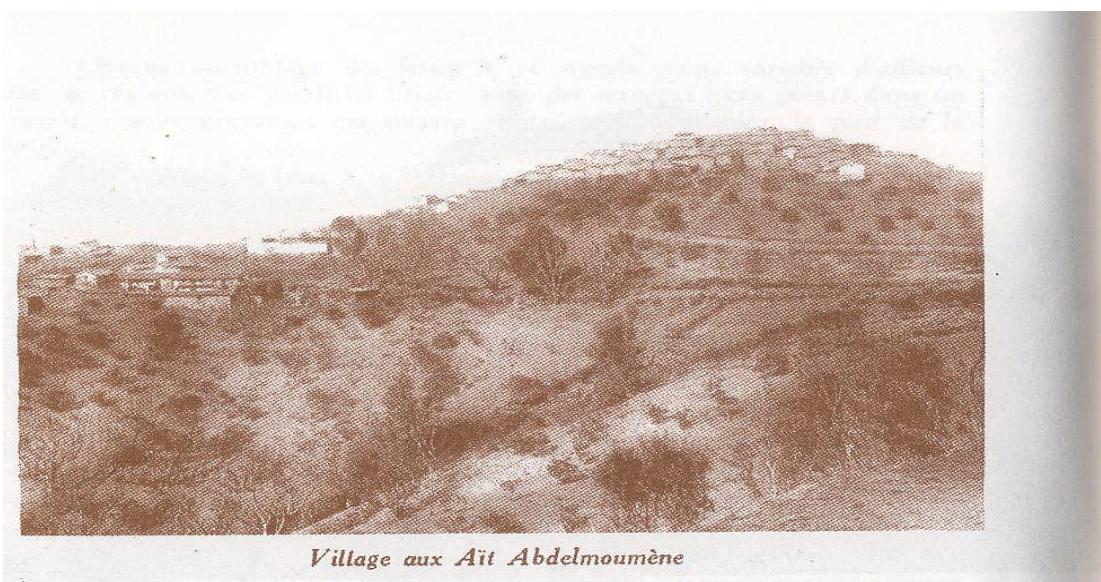


Potière au travail



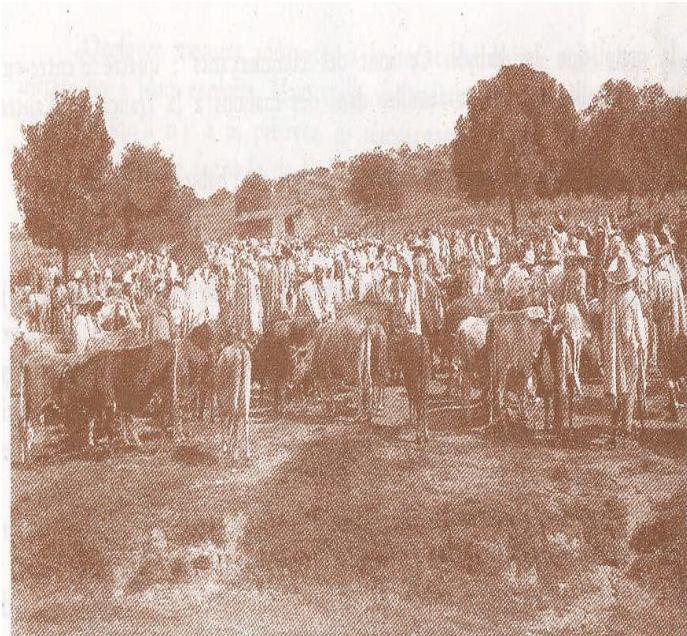
Aux Aït Abdelmoumène

TAGUEMOUNT OUKAROUCHE. LES AÏT ABDELMOUMENE. - Si vous en avez le temps, n'hésitez pas à prendre le chemin que vous trouverez sur votre droite, un peu plus loin, au début de la descente vers les Ouadhsa. L'une de ses branches conduit à Taguemount ou Karouche, l'autre, au groupe d'agglomérations des Aït AbdAlmoumen qui, tous deux, ont une école. C'est à la lisière de la Kabylie centrale : le relief est moins accusé, les formes plus molles, la végétation plus soutenue. On y trouve un grand nombre de vignes en « hautain », non plus l'habituel sarment grimpant au faite des arbres, mais une sorte de treille courant à environ un mètre cinquante du sol et soutenue par des perches fourchues. Ainsi traitée, la vigne craint moins l'humidité, profite mieux de la chaleur du terrain et produit davantage. Certains plants donnent parfois un quintal de raisin ; les Kabyles le gardent sur pied le plus longtemps possible et le vendent comme fruit d'arrière-saison, jusqu'en décembre.



Village aux Aït Abdelmoumène

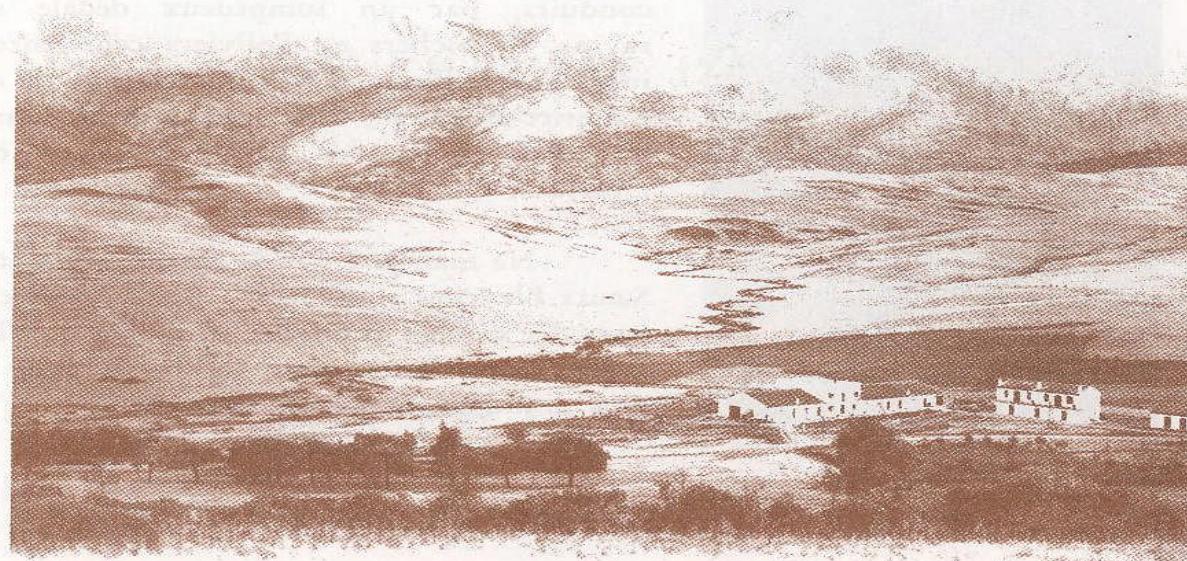
TAGUEMOUNT EL DJEDID. -Si nous en croyons son nom, Taguemount El Djedid (le petit mamelon neuf), où nous arrivons ensuite, n'est pas de formation très ancienne. Les indigènes montrent l'emplacement des trois hameaux isolés dont la réunion aurait constitué le village actuel. Quant à donner une date, même approximative, ou une cause à ce changement, ils en sont totalement incapables. Combien de bourgs kabyles ont ainsi changé de place, et souvent plus d'une fois. Naguère, toutes les habitations de Taguemount avaient des toits en terre, comme les tribus installées sur les pentes immédiates du Djurjura¹. Depuis quelques années, les tuiles ont fait leur apparition ; signe d'aisance, peut-être, mais le paysage n'y gagne rien en beauté. Taguemount El Djedid est réputé pour ses poteries, du même type que celles des Aïe Mesbah. Après Taguemount, une longue et douce descente à travers une olivaie centenaire charme longuement le voyageur. Le soir, lorsque le soleil commence à descendre vers l'horizon, l'imposant Djurjura montre ses crêtes énudées et blanchâtres dont les sommets seuls sont éclairés ; les flancs à mi-côte prennent des teintes violacées et de grands tus de Iunuere inondent le couloir de la plaine. Depuis longtemps déjà, la campagne est vide, le paysan kabyle rentrant chez lui de bonne heure. On voudrait pouvoir s'arrêter un peu pour jouir à son aise de tant de calme et de sauvage beauté ; mais il faut arriver à l'étape. (1) Cf. Chap. IX.



Au marché des Ouadhia



Abattoir en plein air



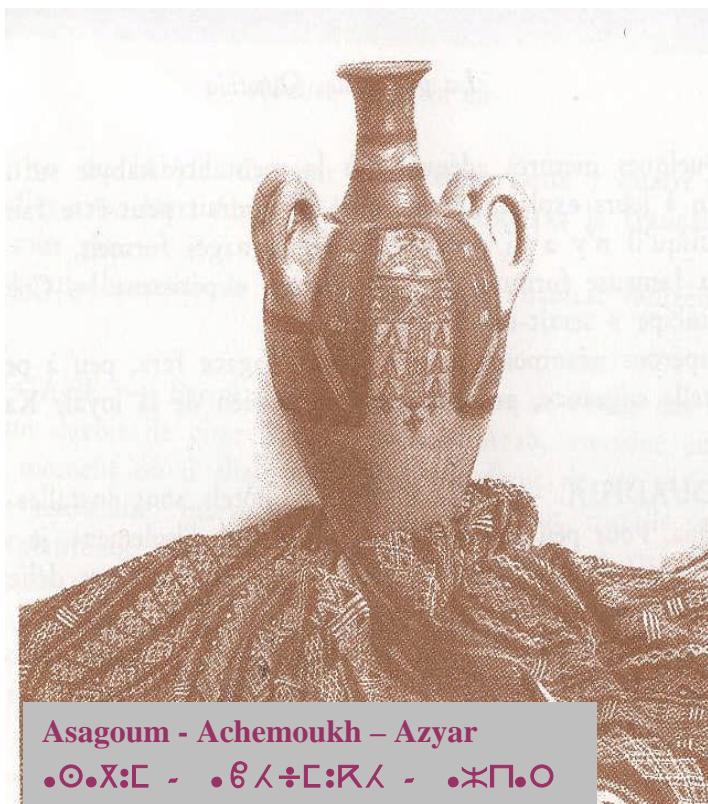
La plaine des Ouadhia

MARCHE DES OUADHIA. - C'était autrefois une simple halte, entre Fort National et Drâ El Mizane, en bordure d'un oued fiévreux. Maintenant, c'est un centre commercial important et d'autant mieux placé qu'il est au nœud même d'un carrefour. En 1926, une partie du vaste emplacement naguère réservé au marché a été lotie, et de coquets immeubles s'y sont rapidement construits. Récemment achevée, une canalisation souterraine, longue de 4 kilomètres, apporte, du pied de la montagne, l'eau qui répandra l'hygiène et la vie ; déjà, d'importantes plantations d'arbres fruitiers ont été réalisées. Lorsque le chemin N° 17, qui doit relier directement les Ouadhia à Michelet, sera terminé, ce centre s'épanouira complètement. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'à part trois ou quatre fonctionnaires européens; postier, instituteur, garde-champêtre ou infirmière, toute la population est kabyle. Ce sont des commerçants ; quatre d'entre eux sont installés avec leurs familles dans des maisons à la française; d'autres suivront sous peu. Formule heureuse de transformation de l'habitat indigène !

LES ASSASSINS A GAGE. - Parmi les meilleurs artisans de l'essor des Ouadhia, je me fais un devoir de citer Redjala Mohand-Arab, assassiné en novembre 1931, au moment où il allait enfin jouir du fruit de ses patients efforts. Ce naturalisé, marié à une française, avait installé une huilerie moderne, planté de vastes jardins et mérité d'être cité en exemple à ses compatriotes. Pourquoi faut-il que des menées perfides, provoquées par la jalouse, l'aient fait tomber sous la balle d'un assassin à gage ? Il me faut bien en parler, des misérables de cette sorte, puisqu'ils sont une des plaies de la Kabylie. Tout le monde les tonnait ; niais personne n'ose témoigner contre eux, tant ils saut craints. Quelques mesures adéquates à la mentalité kabyle suffiraient pour mettre fin à leurs exploits. Mais voilà, il faudrait peut-être faire de l'arbitraire, puisqu'il n'y a ni preuves, ni témoignages formels. La fameuse formule de Robespierre. « Périssent les Colonies plutôt qu'un principe » serait-elle une erreur ? Espérons néanmoins qu'une justice sage fera, peu à peu, disparaître une telle engeance, pour le plus grand bien de la loyale Kabylie.

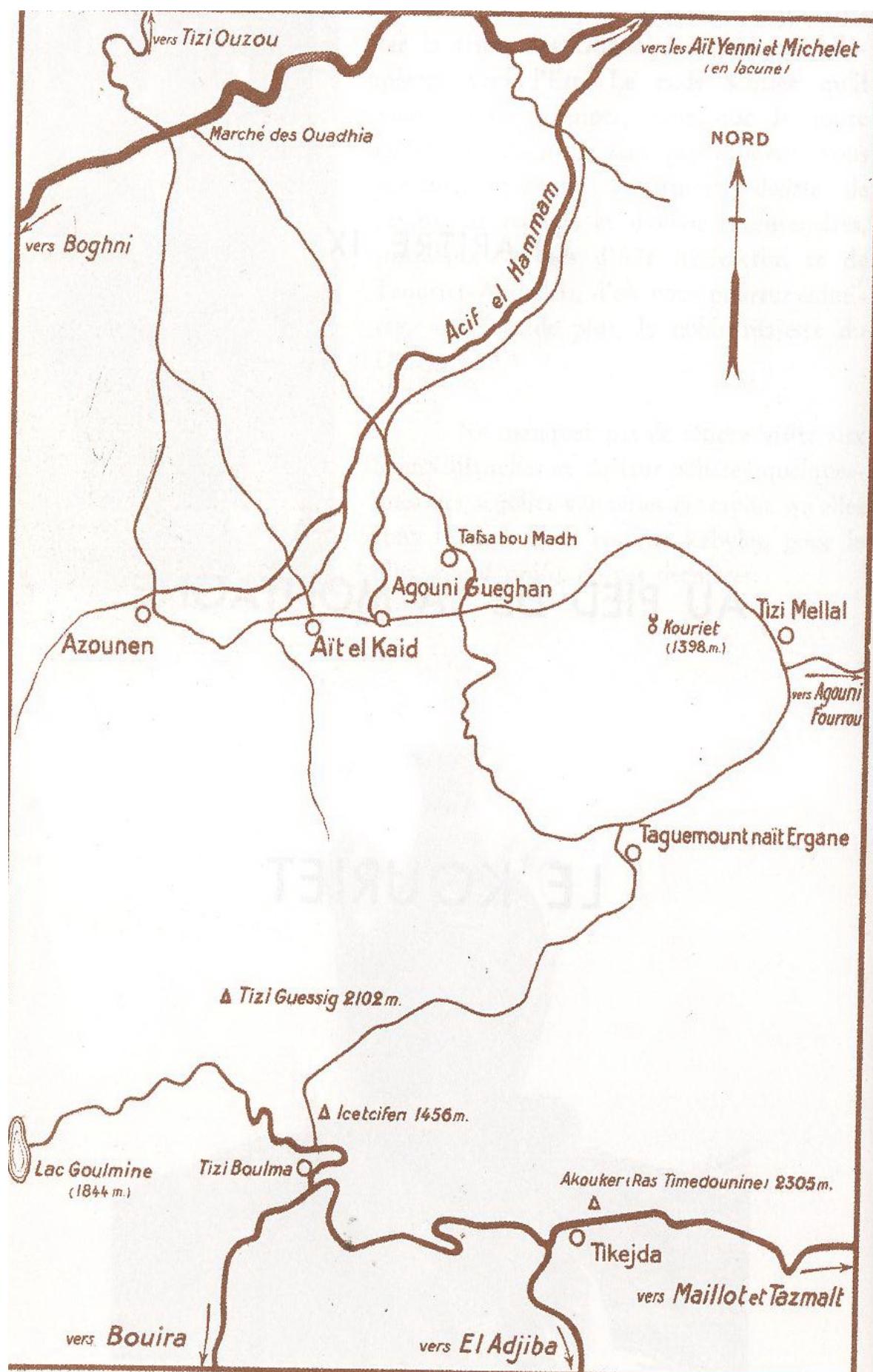
LA TRIBU DES OUADHIA. - De confortables hôtels sont installés au marché des Ouadhia. Pour peu que vous aimiez un brin d'isolement, je vous recommande ce coin paisible, sauf en plein été, le séjour y est délicieux, à une altitude relativement basse (400 m.). Si vous aimez les longues randonnées dans la montagne, ce sera votre point de départ pour le Routier¹ et les cimes du Djurdjura, à l'instar du Club Alpin d'Alger. Etes-vous plus modeste ? Allez visiter la tribu des Ouadhia, à quelques kilomètres vers l'Est. Le rude sentier qu'il vous faudra grimper, tant que la route en construction ne sera pas achevée, vous conduira, par un somptueux dédale de ravins, de rochers et d'oliviers centenaires, jusqu'aux villages d'Aït Abd el Krim et de Taourirt Abdallah, d'où vous pourrez admirer, une fois de plus, la noble majesté du Djurdjura. Ne manquez pas de rendre visite aux Saurs Blanches et de leur acheter quelques-unes des si jolies vanneries en raphia qu'elles font tisser à leurs voisines kabyles, pour le plus grand profit de ces dernières. (1) cf. Chap.IX

Thakchiche azet atvak aswawri
+Χ•ΡΘΛΣΘΛ÷ •ℳ÷+ •+Δ•Ρ
•ΘΠ•ΠΩΣ



Asagoum - Achemoukh - Azyar
•Θ•Χ:Ξ - •ΘΛ÷Ξ:ΡΛ - •ℳΠ•Ο

CHAPITRE IX
AU PIED DE LA MONTAGNE
LE KOURIET



AU PIED DE LA MONTAGNE LE KOURIET

LA PLAINE DES OUADHIA. - Parmi les tribus accrochées au flanc même du Djurdjura, dans une région encore neuve, celle du Kouriet est l'une des plus curieuses et des plus pittoresques : sa population, plus rude que partout ailleurs et son sol ingrat, tout est à l'unisson de l'âpre montagne. Après avoir traversé la monotone plaine des Ouadhia, dont les lourdes terres argileuses collent aux pieds dès la saison des pluies et se crevassent profondément aux jours d'été, nous arrivons au ruisseau d'Acif El Hammam.

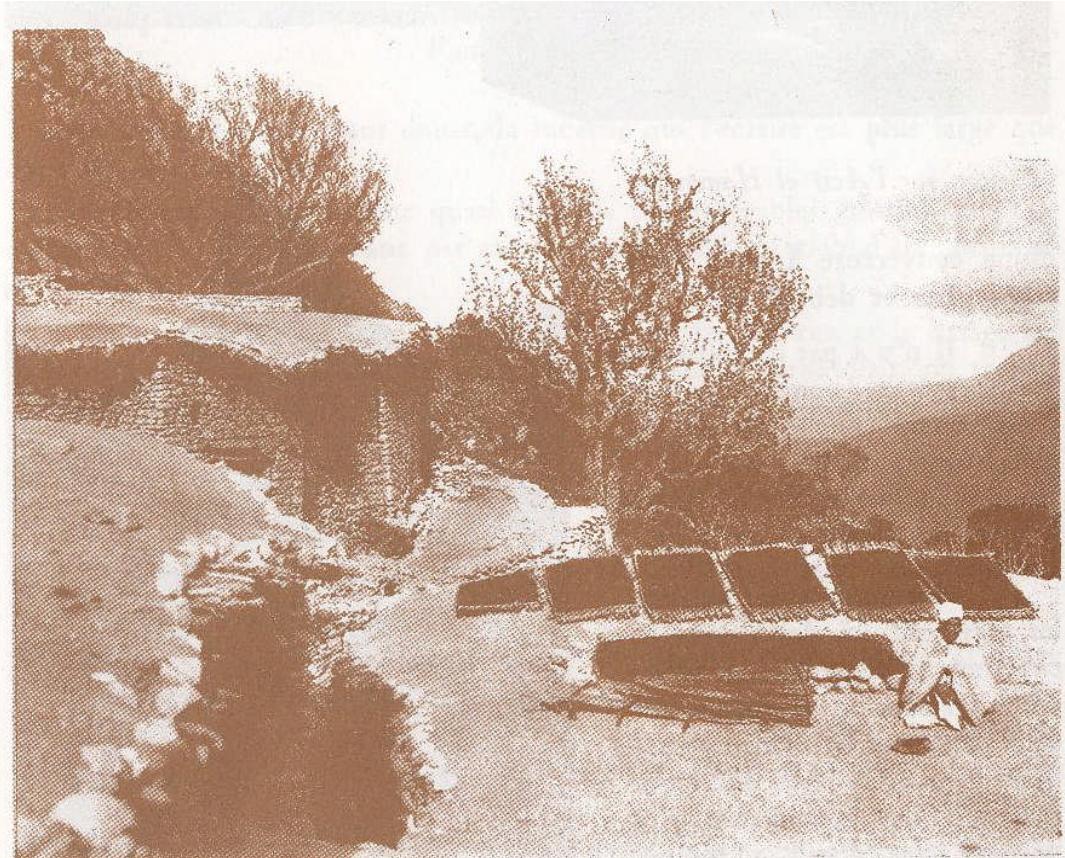


A cause de la meilleure qualité du terrain, et peut-être aussi de la proximité des villages, le sol se pare d'un agréable manteau d'oliviers et de figuiers. Même constatation que dans la vallée du Sébaou : la continuité des heures de paix suscite chaque jour des plantations nouvelles. Azounène et Aït et Caïd, fièrement campés sur des pitons, semblent des atours de guet, aux abords protégés par une ceinture de cactus. Plus à l'Est, les autres villages du douar, blottis à l'abri de rochers, sont invisibles de la plaine. D'abord encaissée en des gorges profondes, la rivière aux eaux claires et poissonneuses fait tourner les rastiques moulins à farine encore en usage dans la vallée isolée. Au pied d'Azounène, une vaste grotte, où l'on accède par de difficiles sentiers de chèvres, s'orne de mille stalactites, excavations et gibbosités de formes variées : colonnades, pendentifs, voûtes, amas grumeleux et surtout larges vasques superposées, aux contours arrondis et gracieux.



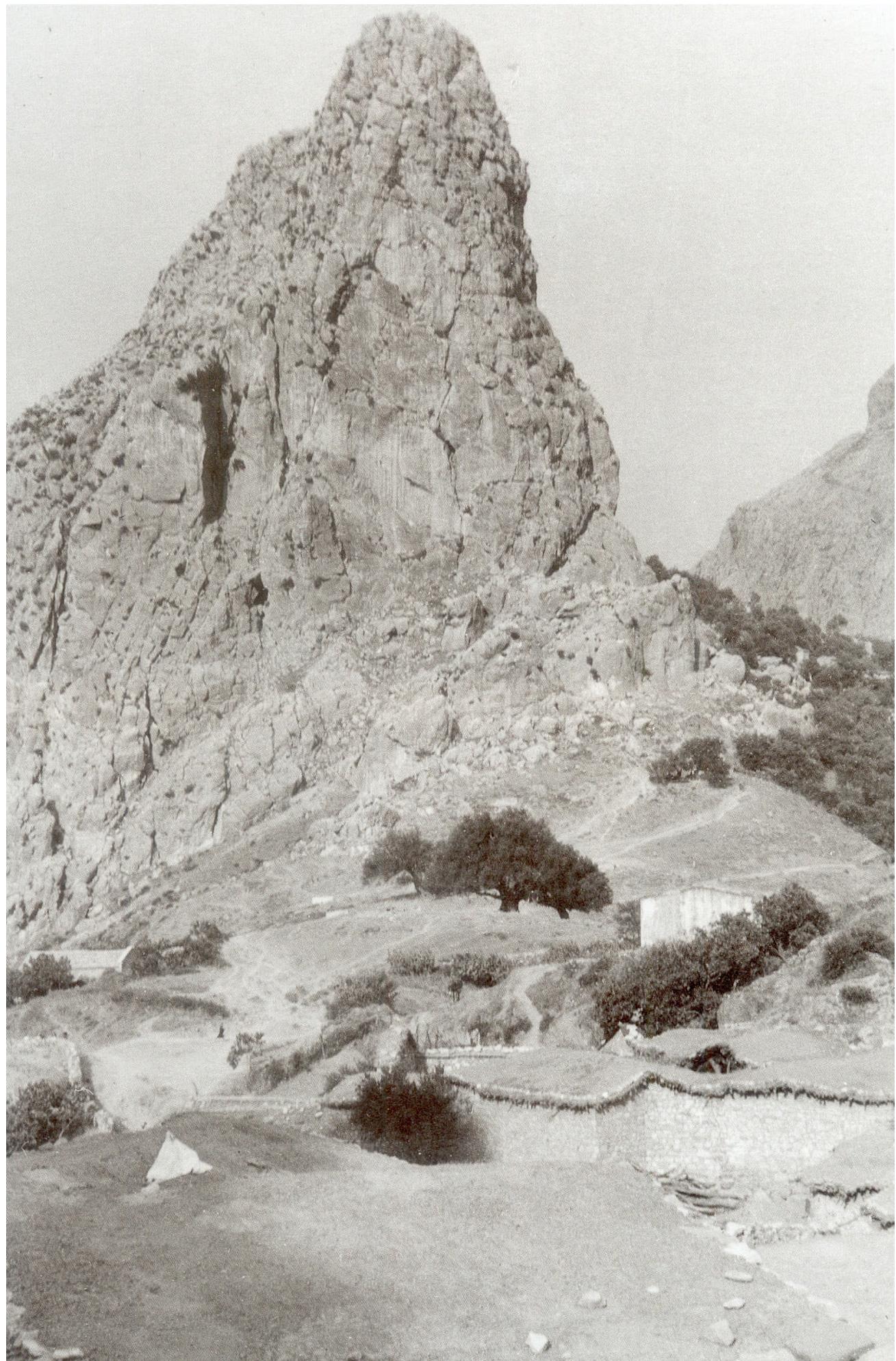
AZOUNÈNE

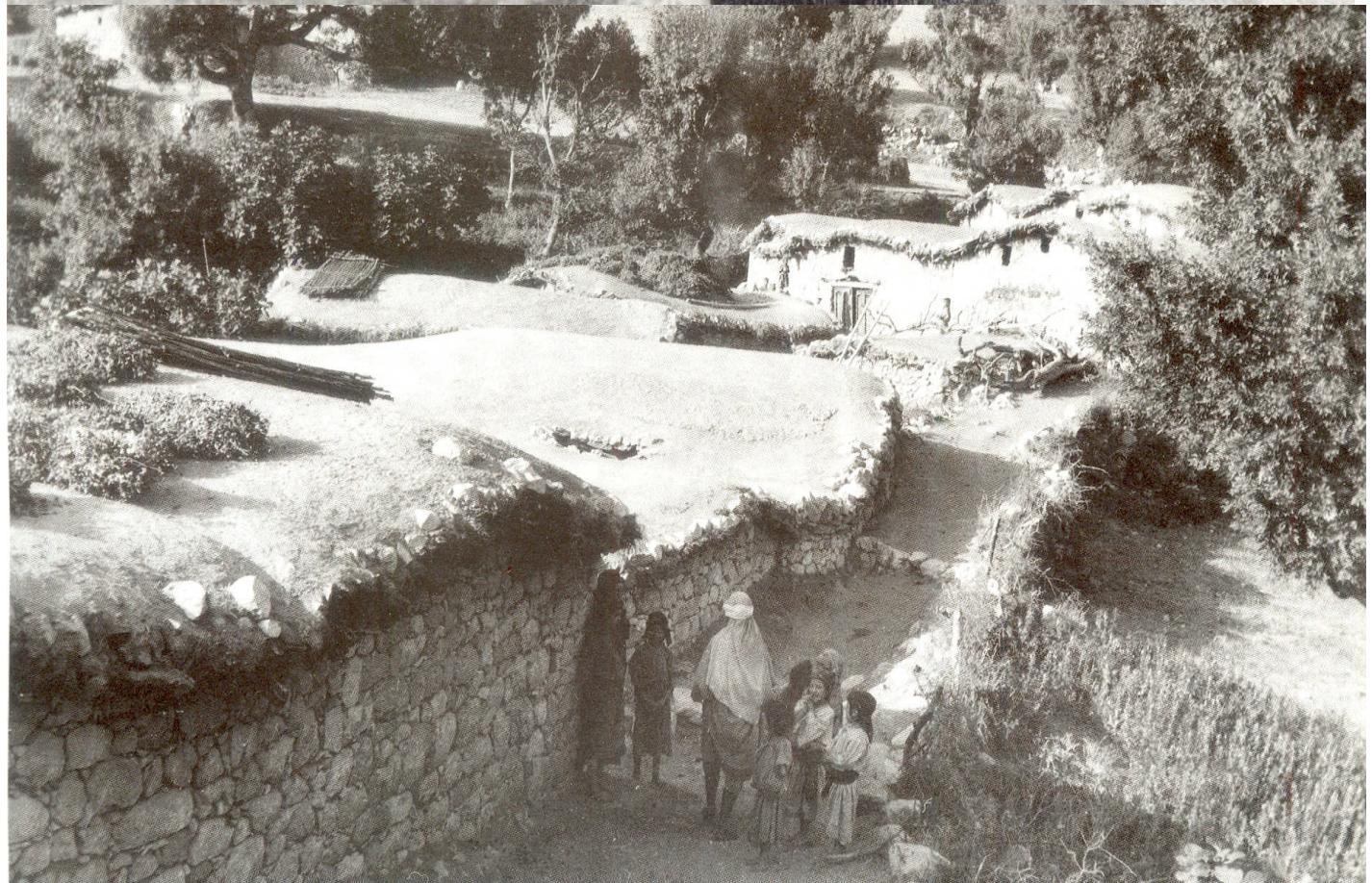
AGOUNI GUEGHRANE - LES HABITANS À TOIT DE TERRE. -L'énorme masse de rochers qui double la montagne et ressemble à une gigantesque amande, constitue le massif du Kouriet, région de pâturages et de broussailles. Quelques bandes de petits singes y trouvent refuge ; selon la tradition indigène, ces animaux étaient autrefois des enfants ; ils furent ainsi métamorphosés pour avoir souillé le restant de leur nourriture, un jour qu'ils étaient rassasiés. Les tuer est un crime, comme s'il s'agissait d'êtres humains. Au pied de l'imposant « rocher des corbeaux », Agouni Guehrane semble posté en embuscade. Nous voici dans la zone des habitations à toits de terre ; ils sont formés d'une couche de 25 à 30 centimètres de schiste, tassée sur une lourde armature de poutres et de rondins à peine équarris, en olivier ou en frêne, Le bois de chêne, plus cassant et rapidement rongé par des vers, n'est guère employé.

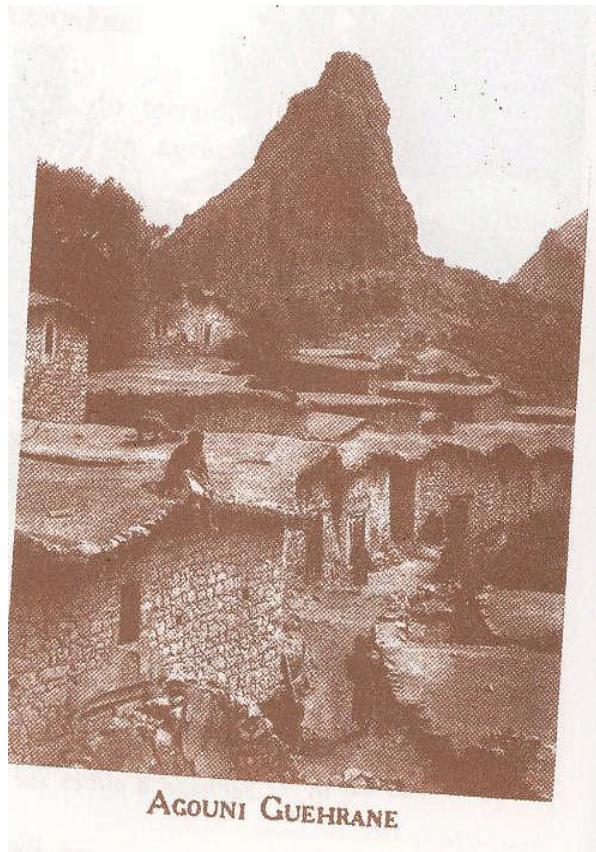
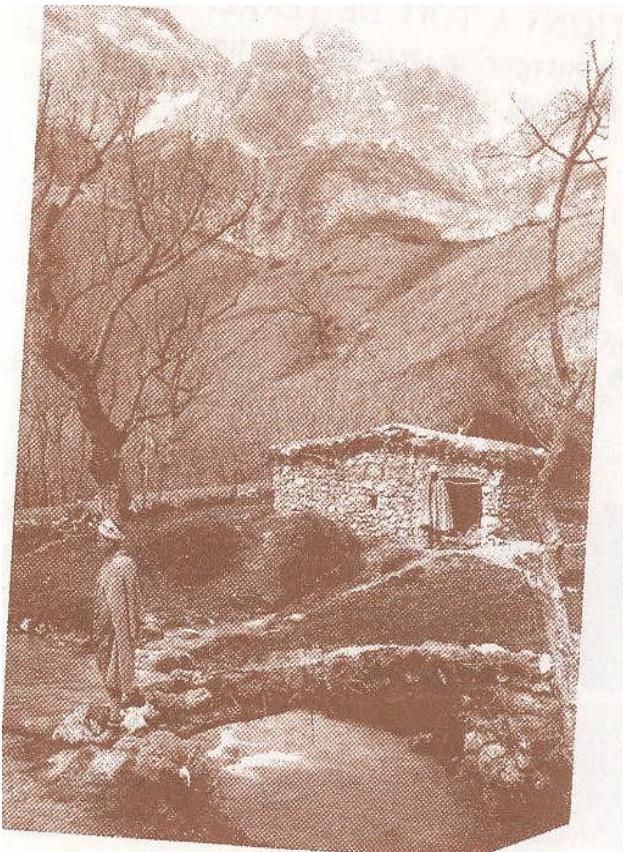


Séchage d'olives sur les toits de terre

Chaque habitation comprend ordinairement deux bâtiments parallèles, réunis plutôt que séparés, par une cour couverte prenant jour au moyen d'un panneau d'aération. Il arrive que tout un pâté de maisons compose un large parterre de toits entre lesquels les ruelles creusent des fossés qu'on traverse par de petites passerelles. La parenté de ces toitures avec les terrasses du Sud paraît certaine ; cependant, il faut noter qu'ici, il s'agit moins d'un terre-plein que d'une couverture à deux pentes, légères et débordantes. Il n'y a pas de murettes formant étage, comme dans les oasis ; on ne couche pas sur ces plateformes; on n'y vit pas; à peine y fait-on sécher de temps à autre des olives ou des figues. Plus que partout ailleurs, les logis ont ici des allures de cavernes; la disposition générale des intérieurs est la même que celle de toutes les demeures kabyles¹, avec cette différence pourtant, que la soupente, plus dégagée, sert d'asile au métier Or, les conditions climatériques ne sont pas plus dures au Kouriet que partout ailleurs en Kabylie (exception toutefois pour quelques villages d'altitude, Taguemount naît Ergane, par exemple). (1) Vole Chap. III





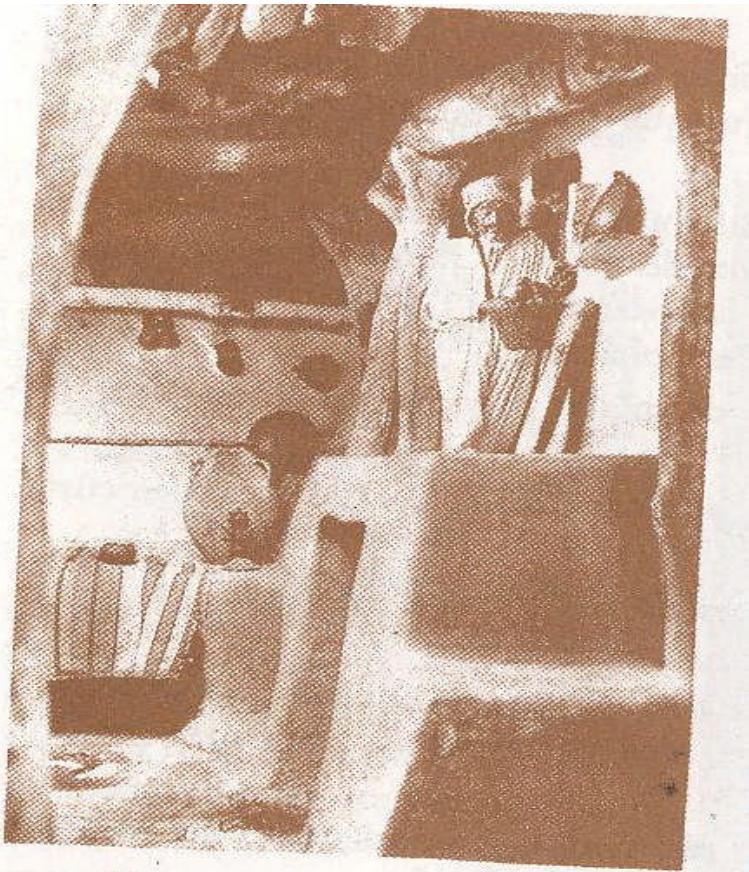


ACOUNI GUEHRANE



Parterre de toits

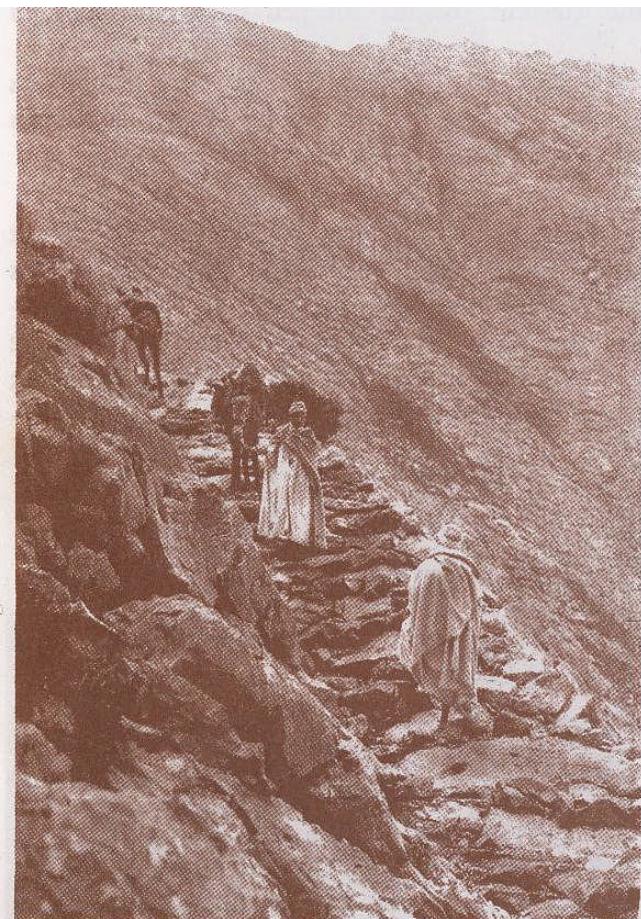
Et puis, contre la neige, ne fait-on pas des toits à fortes pentes ! « Aux périodes d'insécurité, « les toits en terre étaient moins « vulnérables, moins faciles à démolir ou à brûler ». Mais l'insécurité n'était pas spéciale à la zone qui nous occupe. Ne s'agirait-il pas plutôt de traditions obscurément conservées. Ces tribus ne sont-elles pas originaires de régions plus méridionales et n'ont-elles pas adapté à la montagne la terrasse dont elles avaient l'habitude aux confins du désert ?



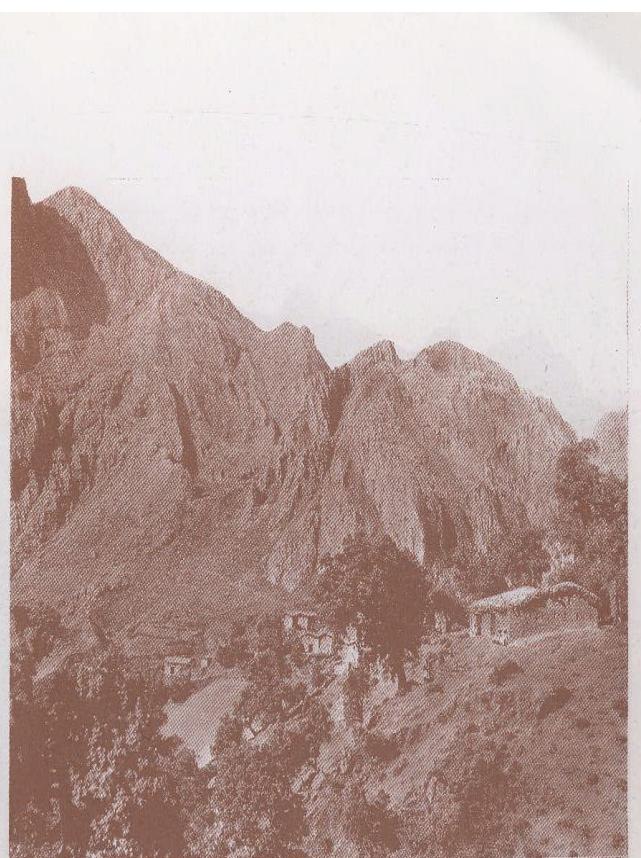
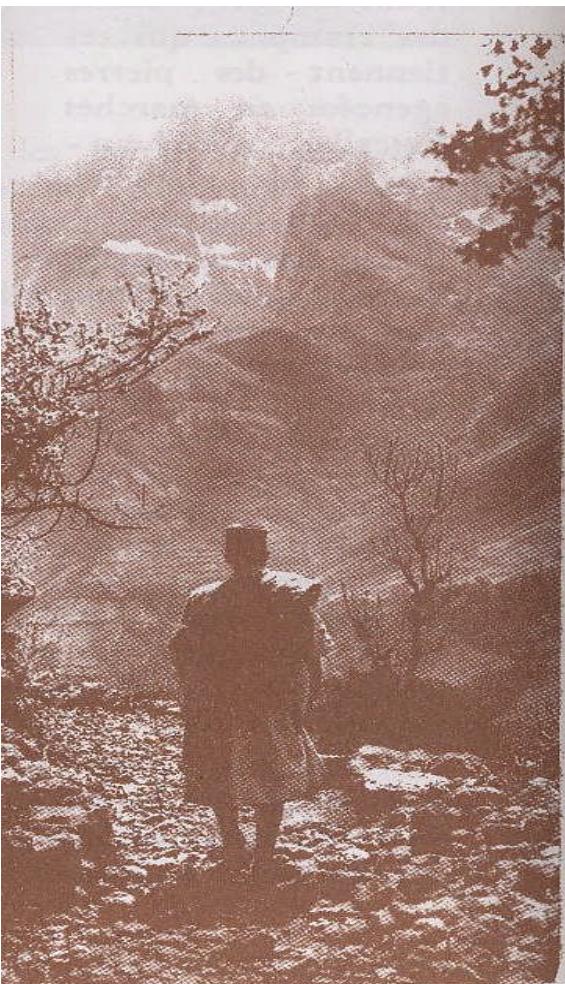
Une resserre à provisions

Mais tout finit par évoluer ; les maisons nouvelles ont des tuiles, et des tuiles plates, le plus souvent. Encore un peu de pittoresque qui s'en val Ce pays est aussi celui de la bonne pierre à bâtrir ; les maçonneries sont, pour la plupart, faites avec beaucoup de soin, les unes en grosses pierres de taille, les autres en moellons plus petits taillés fort habilement.

TAGUEMOUNT N'AÏT ERGANE - les villages les plus élevés de la région sont ceux des Aït Ergane. Deux sentiers y conduisent ; le plus long et le plus facile contourne le Kouriet par l'Est et passe à Tizi Mellal ; l'autre se faufile dans une profonde échancrure de la montagne ; il est pénible ; personne ne s'y aventure autrement qu'à pied, tant certains passages sont difficiles ; cependant les mulets y passent lourdement chargés : ils ont le pied montagnard... Il a fallu, par places, creuser des trous à marne le rocher, pour y fixer des crampons qui retiennent des pierres agencées en marches d'escaliers, « thilawhine, les planches, disent les Kabyles. Au débouché d'amont, des chênes sans vigueur poussent au milieu d'un dédale de rocs. Des monceaux de pierailles, posées en tas ou alignées en murettes, souligne la ténacité de l'homme qui, malgré tout, essaie d'arracher quelques maigres épis à sa terre, si ingrate soit-elle. Après maints détours, nous arrivons enfin sur le pédoncule qui rattache le Kouriet à la grande montagne, non loin du site à la fois sauvage et charmant qu'un Gouverneur Général, épris d'alpinisme, a fait choisi comme lieu de repos. Taguemount formait autrefois un bourg compact sur la crête ; depuis l'occupation française et la paix qui s'ensuivit, il est partagé en plusieurs hameaux épars dans un rayon d'un kilomètre et plus. Certaines années, la neige atteint deux mètres d'épaisseur; les villageois y tracent des chemins pour accéder à leurs fontaines et à leur « tadjemai »... puis attendent le retour du beau temps, dans une douce oisiveté. Ce serait pourtant bien le moment de s'adonner à quelque besogne d'artisan ; la forêt est proche et ils pourraient en travailler le bois de mille façons diverses. Mais allez donc le faire comprendre à des gens qui savent se contenter de peu ! La ressource essentielle du pays est le pâturage, combiné avec la location des boeufs de labours. C'est devenu une véritable industrie. A l'automne, les bêtes sont louées, pour la durée des semaines, à des propriétaires de la région de Bouïra et d'Aïn-Bessem ; au printemps, c'est au tour des fellahs du versant Nord, pour le labour des figueraies. Le paiement se fait soit en nature (orge) soit en argent; chaque attelage, dont la valeur est de 1.800 à 2.000 francs, rapporte, bon an mal an, 1.200 à 1.500 francs. Une fortune pour ces montagnards !



Tilouhat », les planches



Taguemout Nait Ergane



TAGUEMOUNT N'AÏT ERGANE



En montant à Taguemont Naït Ergane



MAJESTE DU DJURDJURA

MAJESTE DU DJURDJURA. - A mi-hauteur sur le versant Nord du Djurdjura, deux contreforts se soudent à la chaîne principale, l'un vers Tizi Djemâa¹, l'autre à Taguemount flair Ergane. En ces deux endroits, on approche la haute montagne de tout près et on peut l'admirer dans toute sa splendeur ; le recul est juste suffisant pour la faire valoir. C'est peut-être à Taguemount que l'impression de grandeur et de majesté est la plus forte. La monstrueuse muraille de calcaire paraît avoir surgi tout d'un bloc du sein de la terre dont elle a crevé la surface, emportant avec elle quelques minces lambeaux de végétation. Sous les feux du soleil, l'ensemble se fond en un gris blanchâtre un peu terne et plat ; mais, dès que les rayons commencent à décliner, chaque rochier reprend son aspect particulier et se teinte d'une gamme nuancée de coloris fondu, allant du blanc laiteux au rose, puis au mauve, pour finir par des gris de mystère et de mélancolie. Tout proche, l'Akouker semble un énorme ballon à moitié gonflé. L'Haïzeur et l'Izguizig dressent leurs masses tourmentées ; dans le couloir étroit qui les sépare, la «tabourt», la porte, par où la montagne se laisse difficilement pénétrer, un sentier serpente en lacets obstinés, parmi d'énormes éboulis de rochers ; au passage le plus étroit, il se change en un véritable escalier aux marches énormes, informes et glissantes. Sur la paroi de l'Akouker, tout là-haut sur la gauche, les Indigènes montrent une grosse vache noire ; c'est l'entrée, disent-ils, d'une grotte où les Romains emmagasinaient des grains. Après tout, c'est possible. Les fils de la Louve sont venus jusque là et l'on sait avec quel art ils tiraient parti des moindres ressources d'un pays. Par cette « tabourt », chaque année, les gens de Taguemount s'en vont estiver en montagne, avec leurs troupeaux, au jour fixé par les notables. Quelle ardeur et quelle fièvre à l'heure du départ ! C'est à qui foulera le premier les herbes encore vierges. Certain mime partent la nuit. (1) C. Chap. V.

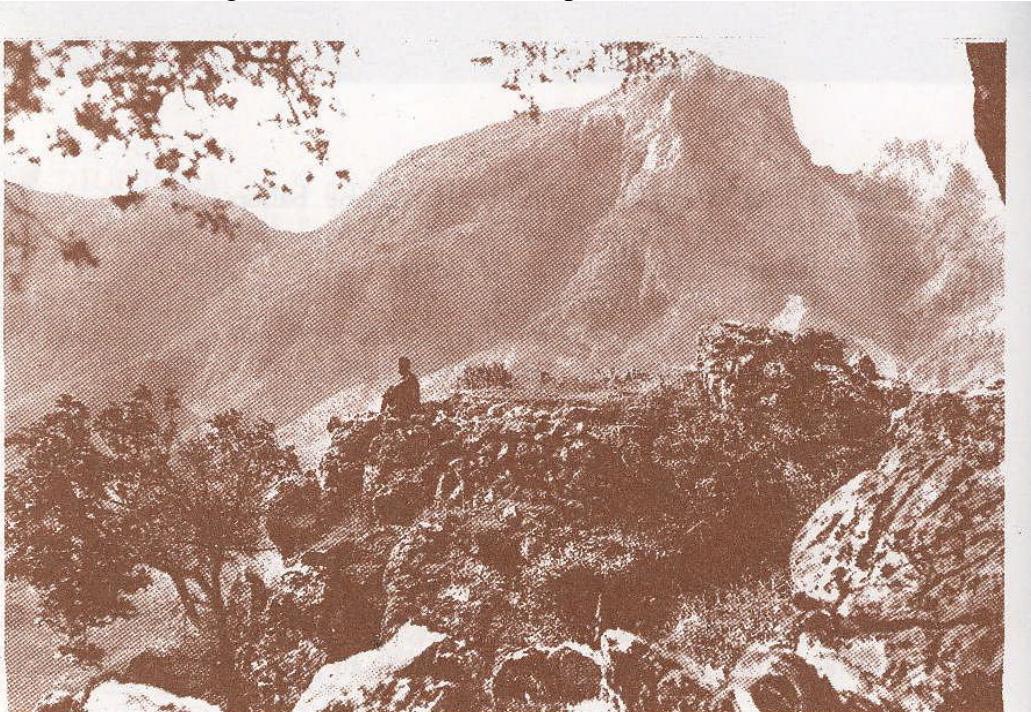


Comme s'ils étaient avertis des délices qui les attendent, les troupeaux participent à l'allégresse générale et s'en vont à la débandade, excités et folâtres. Péniblement, les femmes suivent, poussant des ânes surchargés et usinant à leur suite des grappes d'enfants essoufflés et grognons. Ce sera, pendant quelques semaines, la vie libre et facile, loin des contraintes du village, avec du petit lait en abondance. Quel régal ! Aigrelet et doux à la fois, il calme vite la soif. Et quel élixir de longue vie !¹.

(1) cf. Chap. VI.

LES RUINES D'AÏT MEHIB – TIZI MELLAL Le chemin qui va de Taguemount à Tizi Mellal serpente au flanc du Kouriet, à travers un décor de végétation sauvage et de maigres arbustes disputant leur place à de vastes éboulis de rochers. L'été dernier, de voraces chenilles achevaient de réduire à l'état de dentelle le feuillage racorni des chênes chétifs de ces parages. Reprochant aux propriétaires des arbres de ne guère se soucier de ces prédateurs, l'un d'eux me répondit : « Cela fera autant de glands de moins à manger ! »

Comme s'il fallait manger tous les glands que produit la montagne ! Les animaux s'en chargerait bien ! Plus loin, sur un petit plateau, face à l'imposant Akouker, un vaste amas de pierres marque l'emplacement d'un gros bourg détruit. Il s'appelait Aït Mehib. Son enceinte, par endroits épaisse de deux mètres, n'avait qu'une entrée ; le grincement de sa porte « s'entendait dans toute la Kabylie » et des gardiens armés y veillaient nuit et jour. On voit encore l'emplacement de la « tadjemaït », sur un éperon rocheux, et, dans le fouillis des ruines, on finit par trouver le squelette des ruelles y donnant accès. Personne ne sait à quelle époque existait ce village; « c'était autrefois, bien avant l'arrivée des Français ». Selon les uns, il aurait été détruit par ses ennemis héréditaires, les gens de Tizi Mellal: profitant de l'absence des hommes, partis en corvée générale à la rivière, ils vinrent, sur les indications d'un traître, mettre le feu aux toitures adossées à la muraille, massacrèrent les gardiens, et détruisirent la petite cité.



Les ruines d'Aït Mehib



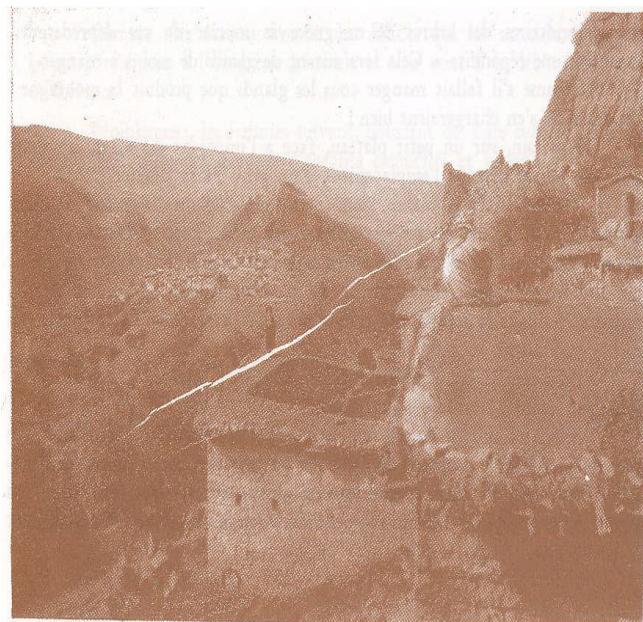
La « tadjemaït » de Tizi Mellal

LES RUINES D'AÏT MEHIB – TIZI MELLAL

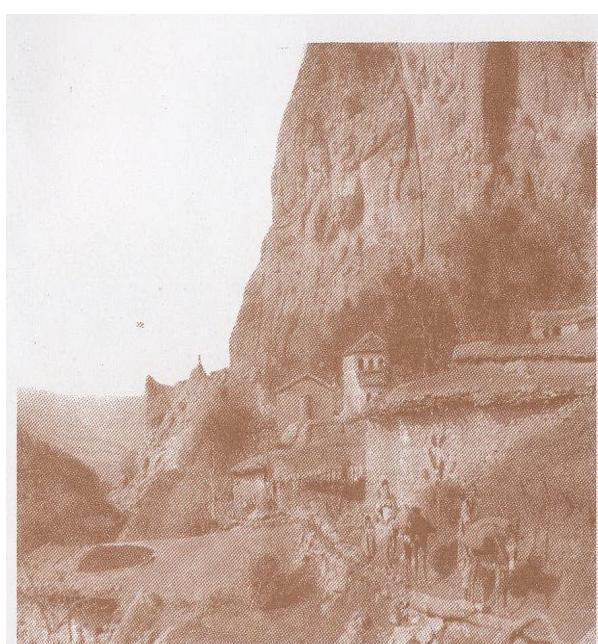
Selon d'autres, la ruine d'Ait Mehib est dite à la malédiction jetée sur ses habitants par un saint « Marabout s'est venu dans la région prêcher l'Islam. Les gens d'Ait Menib l'avaient reçu à grand renfort de railleries et, pour éprouver ses mérites, l'avaient fait danser sur des épines. D'où le sort jeté : « Vous serez comme des févettes sur une planche ¹ ». Pour peu que celle-ci ne soit pas d'aplomb, toutes les fèves roulent à terre et se dispersent. Ainsi fut-il des habitants d'Ait Mehib. Assis parmi ces ruines dont le chaos informe est magnifié par le cadre somptueux des montagnes qui les environnent, j'évoque la vie précaire des montagnards kabyles d'autrefois. Perpétuellement sous la menace d'une attaque de leurs rivaux, ils ignoraient totalement la sécurité du lendemain ! Je me défends mal d'une certaine mélancolie, dans ce lieu que je crois désert, au milieu de ces ruines et de ces rochers. Mais voici que, tout à coup, un berger à la démarche souple et légère surgit devant moi ; pour me faire comprendre, j'essaie de baragouiner quelques mots de kabyle. Mais, ô surprise, c'est en français, en un pur français qu'il me répond. Mohand ou Saïd me raconte que sa famille est originaire de Tizi Mellal ; il a suivi les cours de l'école primaire de ce village ; il a fait sein service militaire. Maintenant, il est berger du troupeau paternel. Avec fierté, il me montre le livre de lecture qu'il emporte aux champs ; il en a d'autres encore, à la maison. Sa demeure ? Elle est là, tout près, dans un bouquet d'arbres ; je ne l'avais pas remarquée, ne pensant guère voir d'habitation dans ces parages désolés. « Mon père est venu s'installer sur sa propriété, pour mieux la faire valoir, il y a deux ans, me dit-il. Nous sommes seuls ici, à deux kilomètres de Tizi Mellal. » Nous conversons longuement ; comme je lui offre une part de ma collation, il me fait jurer qu'elle ne contient rien d'impur. Au moment où je vais partir, Mohand me fait part de la joie qu'il aurait de posséder une arme immatriculée, pour garder ses champs et ses arbres fruitiers, en ce lieu isolé. Je lui promets de m'en occuper. Ah oui, il l'a bien mérité ce fusil !

(1)sidi ali bouneb yenayas akounidjal rabi amivawene afalouh wine izrarguene adhirouh «ΘΣΛΣ •ΙΙΣ Φ:I÷Φ
Π÷Ι•Π•Θ •Κ:IΣΛΙ•ΙΙ Ο•ΦΣ •ΕΣΔ•Λ÷Ι÷ •ΙΙ•ΙΙ:Λ ΙΣΙ÷ Σ*Ο•ΟΧ÷Ι÷ •ΛΧΣΟ:Λ»

TIZI MELLAL AU LOIN – AGOUNI FOUROU



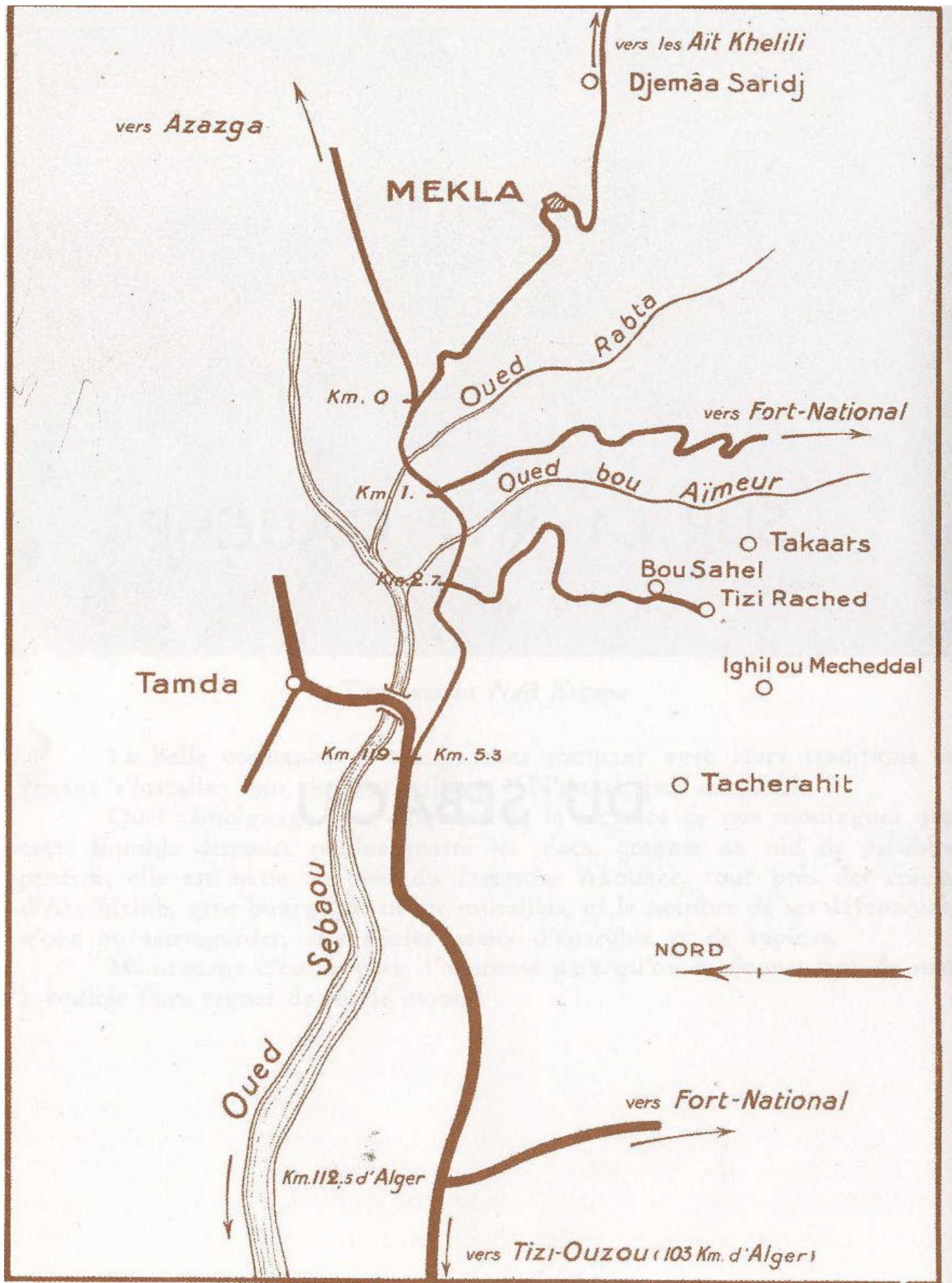
Tizi Mellal au loin. — Agouni Fourrou



Agouni Fourrou

La belle confiance de ces paysans rompant avec leurs traditions et venant s'installer loin de tout village ! N'est-ce pas admirable ? Quel témoignage plus éloquent de la sécurité de nos montagnes que cette humble demeure perdue parmi les blocs, comme un nid de paisibles perdrix ; elle est bâtie au pied du farouche Akouker, tout près des ruines d'Ait Mehib, gros bourg que ni ses murailles, ni le nombre de ses défenseurs, n'ont pu sauvegarder, aux siècles passés d'anarchie et de rapines. Maintenant c'est la paix, l'heureuse paix qu'on se donne tant de mal à vouloir faire régner de par le monde.

CHAPITRE X
SUR LA RIVE GAUCHE DU SEBAOU



SUR LA RIVE GAUCHE DU SEBAOU

ALLER DU SEBAOU. - Pour suivre la rive gauche du Sébaou, il faut, en venant de Tizi-Ouzou, laisser au km. 7,8 la route de Fort National et continuer tout droit. Au pied de la falaise qui limite, au Nord, le massif du Djurdjura, la plaine s'étend monotone, large d'environ trois kilomètres ; elle comprend deux zones ; la plus basse, formée de terrasses alluvionnaires et marneuses, propres à la culture des céréales ; l'autre, composée de petits plateaux couverts de figuiers et d'oliviers. Couronnant les flancs maigres de l'énorme butte, une suite de villages perchés à plus de 600 mètres au-dessus de la vallée, fait penser à des postes de garde. C'était bien leur rôle autrefois, lorsque la plaine n'était pas sûre ; depuis plus de 50 ans, les Kabyles les abandonnent peu à peu pour s'établir plus bas, à proximité des points d'eau et des terres fertiles. En même temps, les plantations d'arbres, des figuiers principalement, s'étendent chaque jour davantage, vers le Sébaou.



LES NOUVEAUX VILLAGES DE LA PLAINE Bou Sahel offre un exemple frappant de ce changement. En 1857, il comprenait seulement trois gour bis, habités par des « marabouts », tampon entre la plaine et la montagne, comme ceux d'Adeni). A partir surtout de 1875, confiantes en la sécurité que la France leur assurait, des familles venues des villages de crête se sont installées à demeure sur leurs propriétés. Ainsi naquit ce village, de la même façon que nous voyons, actuellement, se former de nouvelles agglomérations non loin de là, telles Tiznaguine et Ikherbiène. En 1900, Bou Sahel comptait 714 habitants ; trente ans plus tard, il en a 1.270 et son développement n'est pas terminé. Par contre, plusieurs villages d'altitude diminuent chaque jour d'importance, Ighil-ou-Mecheddal entre autres. Chacun s'est installé à, à glaise sur son, terrain; le dhetnin conduisant au marché est devenu la rue principale de l'agglomération nouvelle. (1) cf. chap. 11.



Bou-Sahel

THAKAATS ET LE MARCHE DE TIZI - RACHED



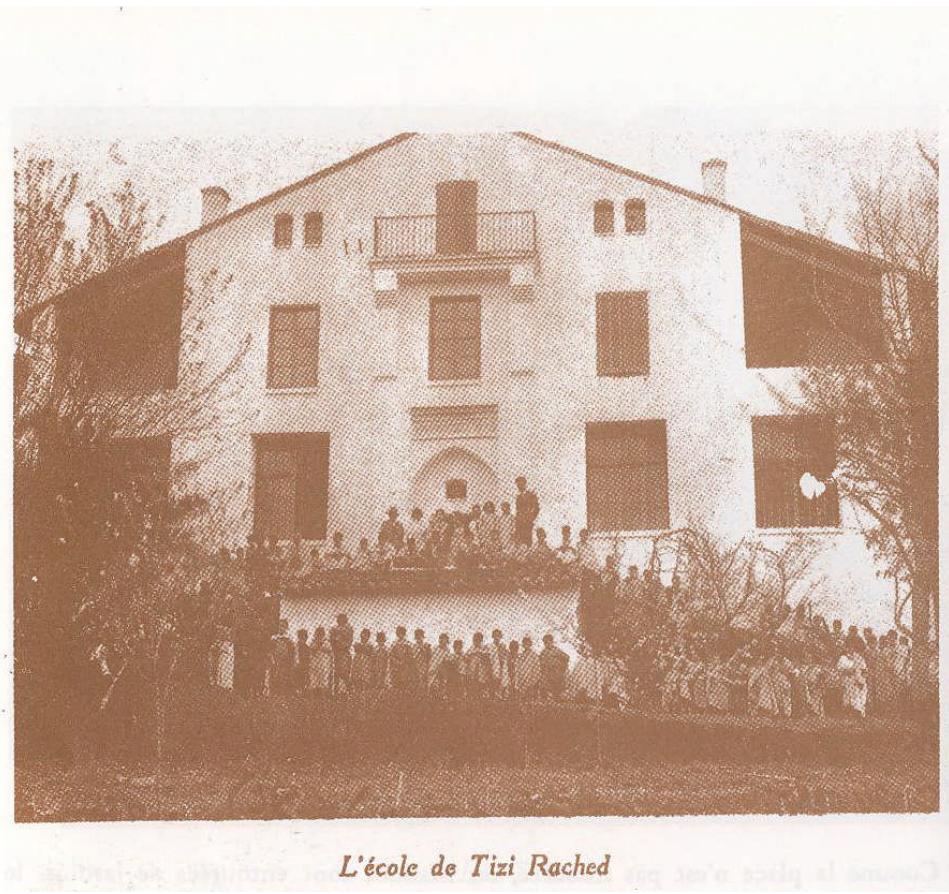
Takaats



TAKAATS

Comme la place n'est pas mesurée, les maisons sont entourées de jardins, le plus souvent clos de murs. Les femmes s'y adonnent à la culture des oignons, des fèves, des pommes de terre ou des artichauts. Des treilles de vignes ombragent le seuil des maisons. Les fumiers ont, à l'écart, leur place spéciale. Quand on pénètre dans ce petit centre, on est tout surpris de ne pas s'y sentir à l'étroit et de trouver des logis aérés, des cours spacieuses ; on n'est pas obsédé, comme à l'ordinaire dans un village kabyle, par la présence continue de voisins indiscrets, ni choqué par l'odeur intolérable des immondices partout répandus. Comme la place n'est pas mesuré, les maisons sont entourées de jardins, le plus souvent clos de murs. Les femmes s'y adonnent à la culture des oignons, des fèves, des pommes de terre ou des artichauts. Des treilles de vignes ombragent le seuil des maisons. Les fumiers ont, à l'écart, leur place spéciale. Quand on pénètre dans ce petit centre, on est tout surpris de ne pas s'y sentir à l'étroit et de trouver des logis aérés, des cours spacieuses ; on n'est pas obsédé, comme à l'ordinaire dans un village kabyle, par la présence continue de voisins indiscrets, ni choqué par l'odeur intolérable des immondices partout répandus. Arrivant un jour de brume à Bou Sahel, par le sentier de Port National, il m'a semblé voir un village de colonisation ; toits rouges, bâtiments espacés et blanchis à la chaux, des jardins, toute une ceinture de verdure... L'appel strident d'une auto rompait, par instants, la monotonie du ronronnement d'un moteur de moulin. Du marché montait le murmure confus d'une foule bavarde. Au pied de la falaise, un imposant bâtiment, l'école de garçons à six classes. Et là-bas, surgissant en plein village kabyle, les fondations de la future école de filles; la première dans la région ! Bou Sahel est un modèle de village évolué : partout, des charpentes et des boiseries à l'europeenne; des fenêtres commencent à percer les murs; les écuries s'éloignent des logements ; des lits avec matelas, des armoires, des tables, des chaises apparaissent dans maints intérieurs. Et même des rosiers dans quelques cours !¹

(1) cf. *Un village kabyle. Congrès de colonisation rurale. Alger 1930.*

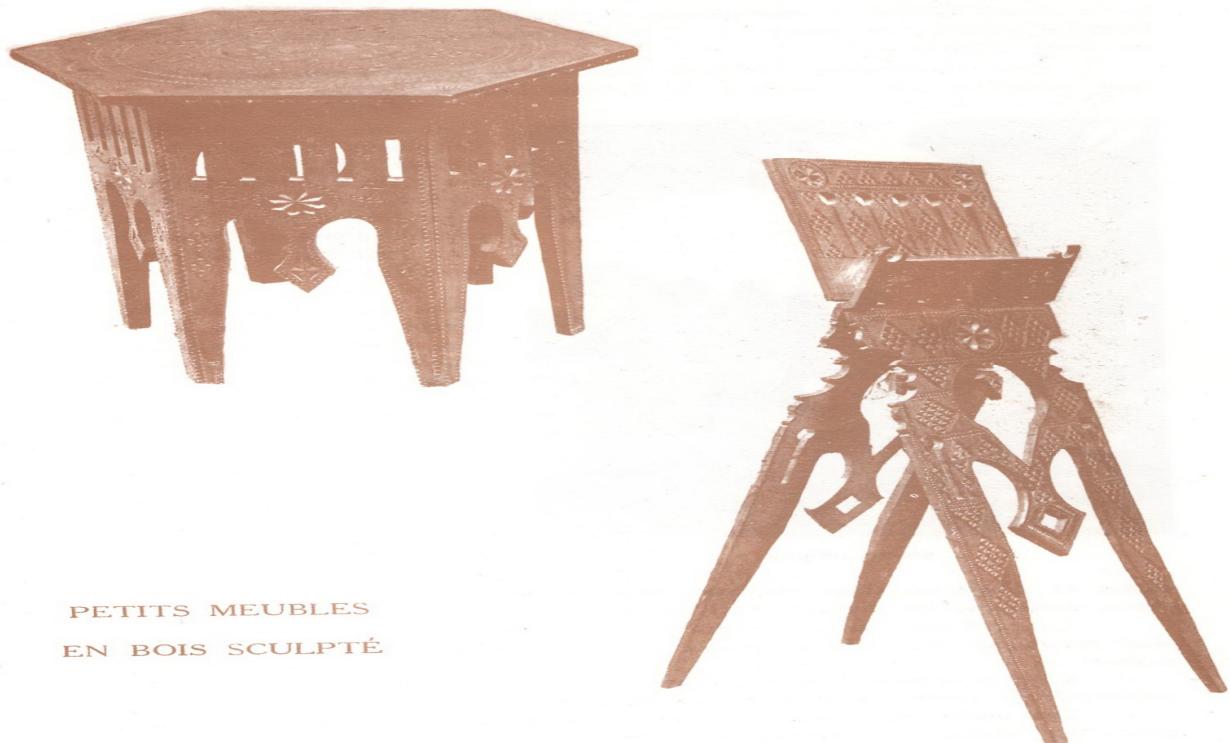
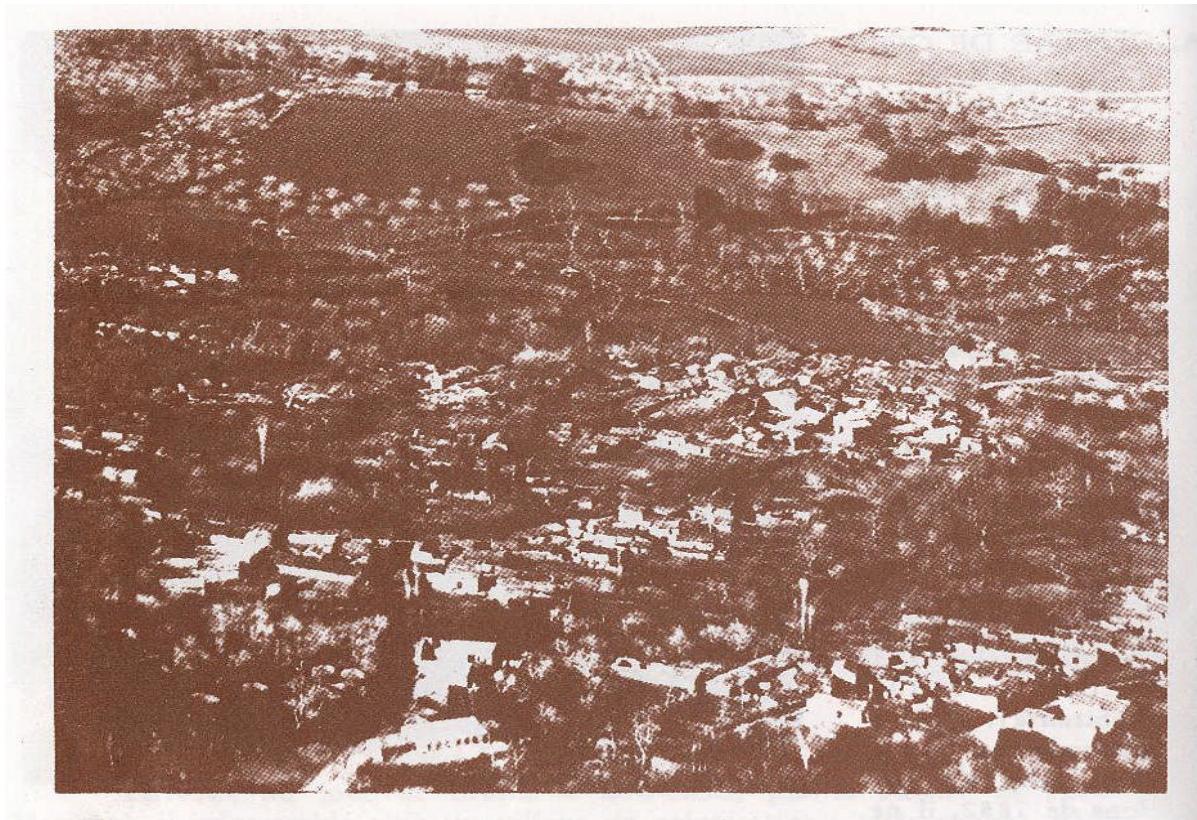


L'école de Tizi Rached

MEKLA CENTRE DE COLONISATION - Pour se rendre à Mekla, il faut revenir jusqu'au chemin de grande communication, laisser ensuite la route qui conduit à Fort National et prendre à droite, un kilomètre plus loin. La commune de plein exercice de Mekla comporte, outre le territoire de colonisation (2.291 hectares), le douar Ait Fraaucène (2.953 hectares et 10.105 habitants). Du groupement primitif des 61 colons de 1882, il ne reste plus que 4 familles ; il est vrai que 5 émigrants nouveaux se sont substitués à autant d'anciens. Tâtonnements inévitables du début ! On ne commet plus la grave erreur d'accorder des concessions trop petites (en moyenne 25 hectares) et encore, réparties en quatre lots. On n'érige plus en commune de plein exercice un centre à peine créé, sans passé, ni peuplement homogène et surtout, sans ressources suffisantes. Actuellement, les deux tiers du territoire de la colonisation sont possédés par des Indigènes; l'élément européen a perdu sa prépondérance et les Naturalisés sont les arbitres de la situation¹. Tout cela ne va pas sans heurts, ni difficultés de toutes sortes. Mekla ne reprendra un peu de vie qu'avec l'ouverture prochaine, espérons-le, de la route allant à Michelet par Djemâa Saridj et les Ait Khelili.

(1) Nombre total des électeurs en 1932 ; 59 dont 18 Européens.

DJEMAA SARIDJ, SES ARTISANTS, SES RUINE ROMAINE - Djemâa Saridj est un curieux petit bourg blotti dans la verdure; son nom « Saridj s, le bassin, indique l'abondance des eaux ; il y aurait dans ce coin, une centaine de sources. On y trouve des artisans réputés qui font de très jolies sculptures sur bois; tabourets, cadres, coffres et même des meubles pour salles à manger ou salons. Rosaces, triangles, losanges, bandeaux incrustés de filigranes... autant de chefs-d'œuvre de patience et de goût. Dans les jardins d'alentour, de nombreuses ruines romaines, sans grand caractère, sont disséminées sur une vingtaine d'hectares: restes de thermes, mosaïques communes, fragments de colonnes ou pierres de taille, tels sont les derniers vestiges de Bida, siège d'un évêché en 484. Tout près du couvent des Soeurs blanches où vous trouverez de bien jolies vanneries, remarquez une grosse pierre de taille debout, au pied d'un arbre plusieurs fois centenaire.



PETITS MEUBLES
EN BOIS SCULPTÉ

LA PIERRE SALIQUE – L'EXHEREDATION DE LA FEMME KABYLE -La « pierre salique ¹ » commémore la décision prise, vers 1748, par les Djemâas kabyles, de rompre avec la loi coranique accordait : aux femmes un droit d'héritage. Pour comprendre semblable sentence, à première vue «rétrogradé de, il faut connaître l'état social de la Kabylie à cette époque. Chaque village for mait une petite, république, fortement organiser à l'intérieur grâce aux « kanounes », mais indépendante par rapport à ses voisines; aucun organisme d'ordre supérieur capable d'assurer la sécurité d'un individu en dehors de son clan. Toute

difficulté sérieuse de village à village devait se régler par les armes; aussi, chaque agglomération avait-elle intérêt à garder sa cohésion et son unité, à former un bloc compact, pour être puissante. Lorsque, après l'adoption des lois de l'Islam, des étrangers à un village purent, à la suite d'un héritage d'origine féminine, s'y faire admettre au droit de cité, il s'ensuivit souvent de multiples discussions d'intérêts et d'interminables intrigues, du fait de ces intrus qui, sournoisement, attisaient les dissentions locaux. La tradition kabyle relate maints exemples de conflits sanglants ainsi provoqués entre deux villages prenant chacun fait et cause pour son enfant. C'est pourquoi, l'intérêt général primant celui des femmes, on jugea préférable de revenir aux coutumes du passé. Des palliatifs, il est vrai, furent vite trouvés: la veuve dans l'indigence fut admise à revenir à son foyer d'origine; nombre de pères ou de maris, redoutant de mourir avant elles, mirent leurs filles ou leurs femmes à l'abri du besoin par le moyen détourné de fondations pieuses ou «habous». Aussi, le décret du 19 Mai 1930, en accordant un droit formel d'usufruit à la veuve et aux orphelins, n'a-t-il fait que sanctionner une coutume presque générale. D'aucun pensent que l'on eût pu, d'emblée, concéder un droit complet d'héritage. Grave erreur, à mon avis. D'abord, il est sage de procéder par étapes successives ; ensuite, l'organisation administrative et sociale actuelle de la Kabylie, bien que beaucoup plus développée qu'en 1857, trouve encore un appui solide dans les vieux cadres du passé. Nous assurons la paix et la tranquillité générales; mais les villages cessent à peine de former des collectivités fermées. Bien rarement encore voit-on des individus s'installer dans une cité étrangère. Quelques maisons isolées en dehors du périmètre traditionnel et c'est tout. Il faut bien se dire aussi que la sécurité intérieure des villages s'appuie toujours sur la surveillance réciproque des habitants et leur entente; l'entassement de leurs maisons est une des garanties les plus sûres qu'ils aient contre le vol. La société kabyle en est encore à la période patriarcale d'organisation sociale ; pour passer à la formule individualiste des sociétés modernes, il faudrait mettre sur pied toute une légion d'agents de police rurale et de fonctionnaires répartis jusqu'au sein de la moindre agglomération¹. Le progrès social, comme tous les progrès, est un grand mangeur d'argent ; une fois de plus se pose la question des possibilités matérielles.

1. Loi salique : corps de lois civiques et pénales dont une disposition excluait les femmes du droit de succession à la terre; cette règle fut invoquée plus tard, au XIV^{em} pour exclure les femmes de la couronne de France.

2 Pour les 4 communes de la région, Fort National - Michelet - Mekla (173.000 habitants et 75.900 hectares), les forces de police se réduisent à 15 gendarmes et 38 agents.



La « pierre salique »



Akerrou

LES AÏT KHELLIL – LA POTERIE FINE. -La route qui doit relier Mekla à Michelet par les Aït Khelili s'arrête actuellement à Djemmâa Saridj. Si vous voulez pousser plus avant, il vous faudra donc aller à pied ou à dos die mulet. L'excursion en vaut la peine : des coins charmants, une végétation abondante et variée, un harmonieux mélange de montagne et de plaine, des villages encore primitifs, une population rude et travailleuse, beaucoup d'archaïsme teinté pourtant de réel progrès, puisque trois écoles existent dans ce douar depuis 30 ans. On suit d'abord, à flanc de côteau, sous un agréable couvert d'oliviers et de frênes, un chemin bordé de sanctuaires plus décorés les uns que les autres. Pauvres gens qui manquez de tout confort, et souvent même du strict nécessaire, vous bâtissez cependant des palais à vos saints marabouts ; nul d'entre vous n'oserait passer dans leur voisinage autrement qu'à pied, bien moins, d'ailleurs, par respect que par crainte. Les puissants ne sont-ils pas toujours à redouter ? Plus loin, des sentiers zigzagants et délicieux conduisent aux villages qui dominent la vallée de l'Oued Boubehir, branche supérieure du Sébaou.



Ce sont : Akerrou, Bou Yala, El Kelâa, Aït Kheir. Ce qui plaît le plus semble-t-il dans toute cette nature c'est sa simplicité, le charme de ses ombrages, la douceur de ses vallonnements... Les Aïe Khelili ont la spécialité des poteries fines allant au feu, en argile rouge pailleté de mica. En général, le travail de la poterie est l'apanage exclusif des femmes. Ici, par contre, les hommes y renforcent les équipes féminines : ce sont eux qui vont extraire la glaise, préparer le bois pour la cuisson et vendre les produits. Vous les rencontrerez sur toutes les routes et les marchés de la région, poussant devant eux des ânes surchargés, et portant eux-mêmes, sur le dos, un volumineux échafaudage de marmites pansues constellées de paillettes d'or.



Fenils aux Aït Khelili



CHPITRE XI

EN MANIERE DE CONCLUSION, QUELQUES REFLEXIONS LA KABYLIE SANS LA FRANCE – Il est permis de se demander ce que la Kabylie serait devenue sans la France. Eût-elle persisté dans son farouche isolement ? En l'absence de tout pouvoir centralisateur, c'était pour elle, à n'en pas douter, la stagnation, puis la décadence, par suite d'anarchie et de luttes intestines. Supposons qu'un pouvoir islamique fort se fût imposé en Algérie...; la Kabylie aurait sans doute fini par subir le sort de l'Atlas marocain, asservi au joug rapace de grands chefs¹.

(1) R. Montagne. - Les Berbères et le Maghsen.

MARABOUT AUX AMULETTES

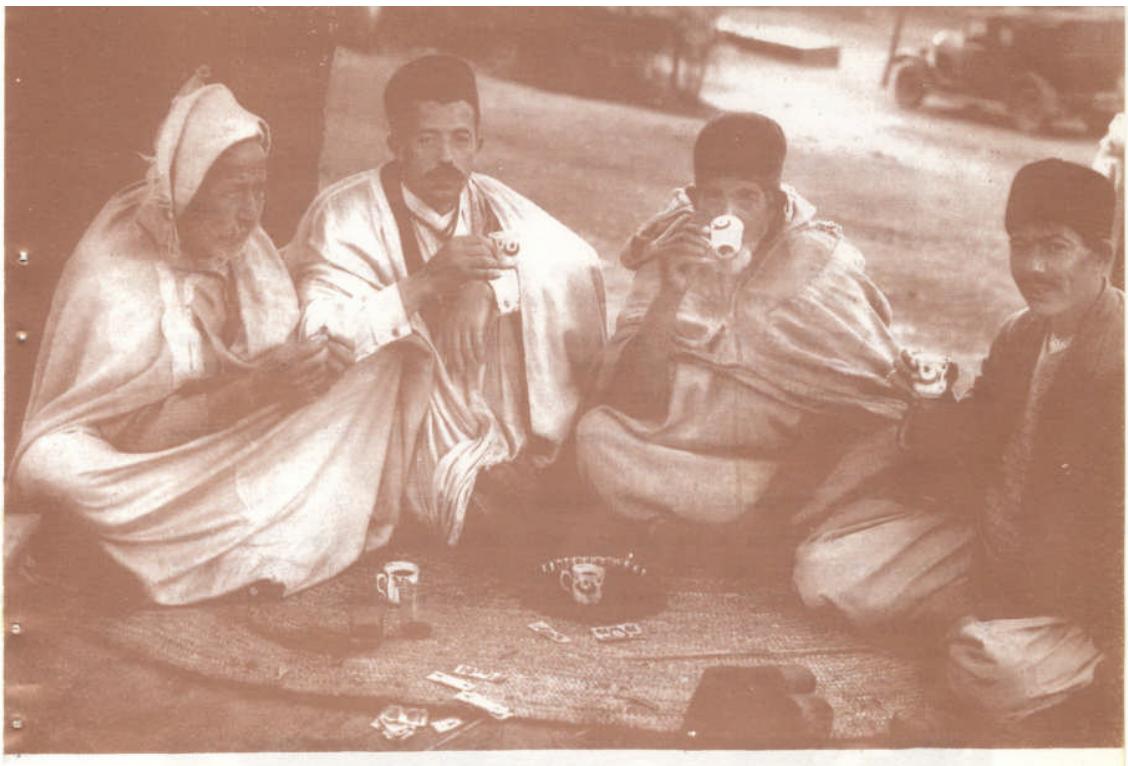


Marabout aux amulettes

MARABOUT AUX AMULETTES

D'une manière comme de l'autre, la ruine et la pauvreté. En entraînant l'Algérie dans son sillage, la France l'a fait participer à son bien-être et à sa grandeur. La mosaïque disparate des petites républiques kabyles, aux horizons bornés, s'est effritée au souffle puissant de la métropole. Aménagement social ou armature intellectuelle, un effort considérable a été réalisé : des routes, des écoles, des œuvres d'assistance, des bureaux de poste, des lignes téléphoniques ont été créés. En moins de 75 ans, la population a triplé et la misère a fait place à l'aisance. Le blé a remplacé l'orge, le sorgho ou le gland. La a timechret » ou partage collectif de viande dont Hanoteaux et Letourneux¹ ont fait état, comme d'une institution indispensable, vers 1860, pour assurer la nourriture carnée de la population pauvre, n'est plus guère maintenant qu'un souvenir.

1 La Kabylie et les coutumes kabyles.

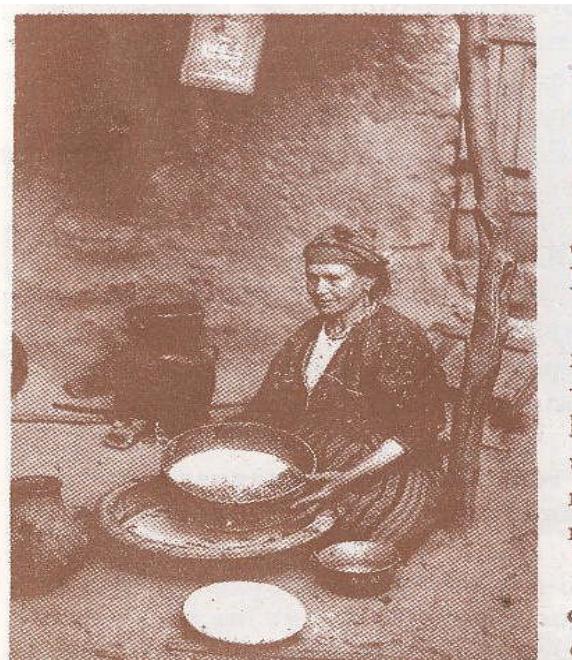


SECTION DE VOTE EN PLEIN AIR



Section de vote en plein air

LE COIN DES MECONTENTS. - Est-ce à dire que tout soit pour le mieux ? Certes non Le progrès a ceci de spécifique qu'il n'est jamais satisfait et s'il améliore, ce n'est pas sans faire naître des besoins et des appétits. Il reste encore beaucoup àachever. Des routes En l'état actuel du pays, c'est ce qui presse le plus. Des écoles A peine la mentalité du paysan kabyle a-t-elle permis de commencer à en construire pour les filles. Or, il importe qu'elles se multiplient. Le problème de l'eau, pour des villages perchés sur les crêtes,, est une gageure ou peu s'en faut. Et cependant, de sa solution dépend, en grande partie, l'amélioration de l'habitat et de l'hygiène. Mais toutes ces améliorations ne peuvent se réaliser en quelques années: le temps matériel et l'argent sont deux insatiables tyrans qu'il n'est pas aisé de contenter. Sans compter d'autres obstacles : la résistance du montagnard, encore esclave de maints préjugés et de toute ambiance stagnante, sinon rétrograde. Et aussi, les appétits de certains semi évolués qui réclament les mêmes avantages que les Européens, bien que leur production soit moindre ; risquerait de tout compromettre en imposant à la masse des charges supérieures à son pouvoir fiscal.

*Préparation du couscous*

N'est-ce point une dangereuse illusion que de vouloir accorder trop Nativement des libertés politiques qui n'ont pas été méritées par un long et patient apprentissage ? D'aucuns ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que le plus clair de l'octroi du droit de vote, accordé à un collège électoral mal préparé à ses devoirs, a été la résurrection de l'esprit de parti, de « çolf », qu'une sage administration tendait à faire disparaître ? « Jamais, disent-ils, les luttes de clans n'ont été aussi acharnées que « ces dernières années et n'ont causé autant de perturbations, de sur-« enchères et de marchandages. » Et ils ajoutent : « Quelques affaristes y ont trouvé leur compte, « sans doute ; mais que de déceptions pour une foule de braves gens ! » Pourquoi n'avoir pas toujours donné la priorité aux problèmes d'ordre économique et fait progressivement l'éducation politique des masses ? En Kabylie, C'était d'autant plus facile qu'il suffisait de faire revivre, dans le cadre de nos institutions, l'ancienne organisation du pays¹. Et, puisque nous sommes au chapitre des mécontents, il me faut bien signaler quelques erreurs: la Nomination, en pays kabyle, de « Cadis », magistrats d'inspiration coranique, alors que ses habitants ont leurs coutumes particulières ; l'obligation de faire traduire en arabe tous les jugements, (c'est un comble pour des gens qui, presque tous, parlent français ; très peu, en tout cas, connaissent l'arabe). En ce qui concerne les contraintes imposées aux émigrants, je ne suis pas complètement d'accord avec les intéressés : il tombe sous le sens commun qu'une carte d'identité avec photo est indispensable ; la visite médicale aussi, pour empêcher des malades d'aller aggraver leur cas dans la métropole. Quant au cautionnement de 125 francs destiné à rapatrier les sans-travail, la preuve est faite de son utilité : les frais avancés par l'Etat étant maintenant imputés sur ce pécule, les demandes de rapatriement d'office sont bien moins fréquentes qu'autrefois. Et n'est-ce pas une sage mesure que d'empêcher des jeunes gens de moins de 19 ans de partir ?

(1) Cr. Revue Africaine, 1927. 5' fr.



Un jour de vote à Fort-National

D'autres disent : « les Etrangers ne sont pas astreints à toutes ces « formalités ; lorsqu'on a eu besoin de nous pour aller combattre, ce « fut beaucoup plus simple ! » Toujours la même erreur : comparer des situations qui n'ont rien de commun ! Cela rappelle un incident survenu dans une Sous-préfecture du département de Constantine : des lycéens européens avaient organisé un bal ; leurs camarades indigènes, vexés de ne pas être invités, demandèrent des explications. La réponse fut simple : « Vous pouvez y venir, mais comme nous, avec vos mères et vos sœurs ! » Egalité de droits, c'est parfait ; mais ne faut-il pas aussi égalité de devoirs ?

LA SOCIETE KABYLE – FORMATION D'UNE CLASSE MOYENNE-La caractéristique de la société kabyle a été, jusqu'à ces dernières années, quinze à vingt ans peut-être, la médiocrité. Quelques grosses fortunes s'étaient échafaudées, le plus souvent par la pratique de l'usure. Il y avait aussi des tamilles notables, mais d'influence très limitée lorsqu'elles étaient livrées à elles-mêmes. Le reste de la population menait une vie obscure et précaire. Une telle situation est maintenant bien modifiée. Une élite intellectuelle s'est formée dans nos écoles. Ne compte-t-on pas, pour la seule région de Fort National, 126 instituteurs originaires principalement des Ait Yenni, Iratène et Oumalou, plusieurs avocats, un artiste peintre, sans oublier le distingué secrétaire du Sultan du Maroc. D'autre part, il n'y a jamais eu, en pays kabyle, de clac de parias. Des pauvres, certes il y en a, comme partout sur terre, mais aucun de ces êtres déchus qui peuplent les bas-fonds des villes. La saine et puissante nature où vit le paysan kabyle l'a fortement imprégné d'une vigueur salutaire ; les rnoeurs sont austères et la prostitution totalement inconnue dans la Montagne. La situation économique prospère dont jouissent les Kabyles, surtout depuis la guerre, a permis la formation de toute une classe moyenne particulièrement intéressante. Les sommes importantes rapportées de la

métropole ont grandement aidé à libérer la terre de toutes les hypothèques qui la grevaient si lourdement et à faire régresser l'usure dans de notables proportions. Bref, elles ont amélioré de façon très sensible les conditions de vie. Le paysan kabyle n'a plus, comme par le passé, le souci immédiat du lendemain. Cependant, il ne peut vivre des seules ressources de son sol ; ainsi dans la commune mixte de Fort National où il y a 18.500 prestataires, on compte environ 3.800 émigrants annuels, 500 commerçants établis en dehors de leur pays et 1.200 travailleurs employés en Algérie. En ajoutant à ces chiffres 140 instituteurs, on arrive au total de 5.640 individus tirant leurs principales ressources de l'extérieur. Joint aux productions locales, cet important appoint assure, par sa diversité d'origine, une stabilité remarquable aux revenus de la Kabylie. Resté, dans l'ensemble, profondément attaché à son sol par toutes les fibres de son passé, le Kabyle unit aux qualités maîtresses du terrien le sens du progrès, acquis au cours de multiples pérégrinations à travers le monde. Sans doute l'observateur impartial note que, parfois, l'apprenti se croit plus savant que son maître. Mais, comme les adolescents, les peuples n'ont-ils pas, eux aussi, leur âge ingrat ? Quelques « coups de pouce » permettraient peut-être de plus rapides réalisations ; mais nos méthodes sont davantage de persuasion que de force, et il n'y a qu'un Mustapha Kemal ! Il n'en est pas moins vrai que toute la jeunesse actuelle, formée dans nos écoles depuis deux et parfois trois générations, commence à fournir des phalanges compactes de commerçants débrouillards, de fonctionnaires intelligents, d'artisans et d'ouvriers qualifiés, actifs et laborieux. Il nous est permis de fonder sur eux les plus grands espoirs. La crise économique actuelle, en restreignant les gains des Kabyles dans la métropole, ralentira pour un temps cet essor. Mais nul doute que nos montagnards ne trouvent moyen, avec leur habileté coutumière, de remédier à cette carence. e leur conseillerai deux remèdes qui, par la suite, peuvent devenir une source d'aisance sûre : l'intensification de l'arboriculture et le développement de l'artisanat. La politique de l'arbre associée à celle du métier à tisser et du tour à potier !





Si tenté par démon tu dérobe ce livre sache que tout fripon est indigne de vivre car ce livre est à moi comme la couronne est au roi

Les clichés photographiques reproduits dans le présent ouvrage nous ont été gracieusement confiés par

MM. BERLURAU	ALGER
BLACKMOR	FORT NATIONAL
LEBRE A	TABLAT
R .P . LALLOTRE	AÏT YENNE
PIQUET A	FORT NATIONAL
REDJAH	AÏT YENNE
RVENEY	FORT NATIONAL
R .P . RICHARD	OUED AÏSSI
D'ROUZET	FORT NATIONAL
R .P .WEINACHTER	AÏT MENGUELET

Nous avons également puisé dans les collections du service photographique du gouvernement Général (Mschutz), et des éditions Hélio – Baconier. A tous nos vifs remerciements

